N° 9 reçu le 5 janvier 1777 14

rejetté

Exposer les règles diététiques relatives aux alimens dans les Maladies Chirurgicales. Pour l'année 1777.

ACADÉMIE ROYALE DE CHIRURGIE

« Comment est il possible que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre « & aussi fécond en Médecins & Chirurgiens célebres, il ait jamais existé des « combats de supériorité entre des hommes dont l'étude est la même, & dont « les connaissances & les lumieres sont nécessairement & sans cesse réversibles « de l'un à l'autre, confondues dans le même objet & tendantes au même but. »

Non ea quid ad Medicamenta atque victus rationem omittet sed maluit plurimum prodest.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE

ARC I
d. 1
n° 9

Essai sur la Question proposée par l'Académie Royale de Chirurgie pour l'année 1777:

Exposer les regles diététiques relatives aux alimens, dans les maladies chirurgicales.

ACADÉMIE ROYALE

Moyens de guérir.

(1) Trois Sortes de moyens sont employés pour guérir les maladies chirurgicales; la diète, l'opération & les medicamens: Et ce n'est que par leurs secours mutuels qu'on peut parvenir à rétablir cet équilibre égal & absolument essentiel, qui se passe entre les fluides & les solides, pour caractériser la santé. Quel champ vaste n'est on pas obligé de parcourir pour les connoître, ces moyens, avec toute l'exactitude nécessaire! De quels écueils n'est il pas rempli! & combien d'efforts ne faut il pas faire, pour sortir avec succès du dédale immense qu'ils renferme!

Question

(2) Ces différens moyens, l'Académie les a déjà, en partie, fait examiner ensemble & séparement avec succès: & pour avancer vers la consommation de son ouvrage, elle demande aujourd'hui, d'exposer les regles diététiques relatives aux alimens dans les maladies chirurgicales:

Regles a observer.

(3) Dans toutes les maladies en général, & par conséquent dans celles qui sont du ressort de la Chirurgie, les regles qu'on doit observer dans l'usage des alimens, sont relatives à la différente constitution du sujet malade, & à la nature de la maladie dont il est affecté.

Division.

(4) Nous devons donc, pour résoudre la question diviser ce mémoire en deux parties, dont la premiere examinera succintement les différens tempéramens & les alimens qui leur conviennent en général, & la seconde les alimens qui conviennent à chaque maladie chirurgicale, en particulier, & à ses différens symptomes.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE

Premiere Partie

Tempéramens.

(5) On entend par tempérament la maniere d'être de notre corps relativement à la différente combinaison & action différente des fluides & des solides qui entrent dans sa composition. Cette définition, comprend également & l'état de santé & celui de la maladie; de sorte qu'il paroît très difficile de bien entendre ce que les auteurs ont voulu désigner par tempérament, & si c'est de la santé ou de la maladie qu'ils ont voulu parler; mais comme ils ont raison le plus souvent dans ce qu'ils disent à ce sujet, nous allons les suivre, & nous ferons observer en parlant de chaque tempérament quel est celui dont l'épithete caractérise la vraye santé, & quels sont ceux qui sont de vrayes maladies.

Leur division & leurs caracteres.

(6) Si nous consultons le plus grand nombre des auteurs, il ne nous sera pas difficile de définir & de caractériser les différens tempéramens, que nous y trouvons au nombre de quatre: le sanguin, le bilieux, le pituiteux & le mélancholique. Chacun, selon ces auteurs a ses caractères propres.

Sanguin.

(7) "Un corps ferme & vigoureux, une physionomie animée, les yeux ordinairement bleus, des cheveux qui ne sont ni trop forts ni trop mols, la peau souple & unie, une couleur vermeille, de l'embonpoint, des cheveux blonds ou châtains, des membres souples & agiles, peu propres aux travaux serviles, des veines bleues, amples & tendues, dans lesquelles le sang circule avec facilité, sont les signes qui annoncent l'homme sanguin."

Bilieux.

(8) "L'homme d'un tempérament bilieux n'a pas ordinairement une taille avantageuse, a peu un gros embonpoint, mais toute sa personne annonce de la force; ses os sont gros

& solides, ses muscles bien marqués, ses chairs compactes; sa peau aride & seche, est d'un rouge foncé, brune, olivatre, & quelquefois noire; les poils qui la couvrent & les cheveux sont presque toujours noirs & crepus; son pouls est grand, vigoureux, bourgé; il a les veines grosses, saillantes, le sang bouillant, la soif grande, les levres desechées, l'haleine chaude & forte, les yeux noirs & perçans.))

Pituiteux.

((Tout annonce la nature défaillante dans l'homme pituiteux: quelques apparences trompeuses ne doivent pas en imposer sur sa foiblesse; s'il a la taille avantageuse c'est parce que ses fibres abreuvées par une férosité abondante, ont pû s'étendre & s'allonger. Ses chairs sont lâches & molles, couvertes de graisse par la même raison; elles sont blanches, garnies d'une petite quantité de poils blonds & fins; ses cheveux sont blonds ou châtains; ses yeux bleus & grands sont éteints, & leur regard est foible & languissant; des levres pales & décolorées, des vaisseaux très sains dans lesquels circule un fluide dont les principes paroissent démunis; enfin un corps foible, incapable de supporter les travaux fatigans.))

Mélancolique.

(10). ((Tout annonce la tristesse chez les mélancoliques: un visage allongé, des joues seches & avalées, des yeux sombres, quelquefois langoureux abbattus, & quelquefois d'un moment à l'autre dans un état opposé; le corps maigre, la peau seche, d'une couleur jaunâtre plombée; les cheveux & les poils très noirs; un air toujours pensif & rêveur, une démarche abbattue; en un mot, tout ce qui désigne la tristesse, la crainte & l'abbattement portés au plus haut degré.)).

Leurs combinaisons.

(11.) Mais ces tempéramens éxistent ils tels que nous venons de les décrire d'après les auteurs, qui sur ce point, comme sur tant d'autres, semblent s'être copiés de plus litteralement? Nous sans doute: & le praticien ne les rencontre guères jamais éxister séparement; mais presque toujours combinés ensemble. L'on trouve très communement le tempérament sanguin éxister avec le bilieux; celui ci avec le mélancolique; & bien souvent ce dernier combiné avec le pituiteux. Il faut observer que le pituiteux ne se complique presque jamais qu'avec le mélancolique, n'ayant point d'affinité avec les autres. C'est même le seul que j'aye vu éxister séparement. Le praticien doit donc avoir toujours présente la combinaison des divers tempéramens ensemble, afin de se conduire d'une maniére relative dans le traitement des différentes maladies, dont l'humanité est continuellement affligée.

Ce qu'elles indiquent.

(12) L'observation que nous venons de faire ne nous empêchera pas de suivre l'ordre que les auteurs ont tracé, comme plus clair, de traiter séparement des différens tempéramens & des alimens qui leur conviennent; étant forcés par la matière même d'abandonner à la sagacité des praticiens la combinaison des différentes espéces d'alimens, relativement à la combinaison des diverses constitutions. L'on sent très bien si l'on est instruit, que tout ici dépend d'un plus ou d'un moins, & qu'il n'appartient qu'à la science de le discerner & de se conduire d'après les notions qu'elle donne.

Le sanguin.

(13). Il me semble pas que par tempérament sanguin, les auteurs ayent voulu & primer autre chose que cette constitution du corps, qui par l'abus d'une ou plusieurs des choses non naturelles, est capable de produire une trop grande quantité de sang. Il s'en faut de beaucoup que cette opulence forme une maladie. elle est dans la plus pure nature & ne demanderoit conséquent pas l'application des regles de notre Art, si nous n'étions pas accoutumés, par notre gourmandise, à porter au delà des bornes de la satiété, les secours que la nature nous fournit pour subvenir à nos besoins. La meilleure santé nous donne l'opulence de faire une trop grande quantité de sang, si nous abusons des choses que nous connoissons sous le nom de non-naturelles, dont les principales sont dans ce cas, l'usage des alimens, du sommeil & du repos.

Causes.

(14) La connoissance des fonctions de l'économie animale nous fait voir que si nous prenons une plus grande quantité d'alimens qu'il n'en faut pour réparer les pertes continuelles que le corps fait, soit parce que ces pertes sont diminuées par une cause quelconque soit qu'elles ne le soient pas, il en doit nécessairement résulter que la masse générale des humeurs augmente de volume en raison de l'excedent des pertes; & cette augmentation de volume du sang forme cet état de corps qu'on appelle plénitude, pléthore; laquelle peut être de deux espéces, dont l'une est vraye c'est à dire, où le sang a acquis un plus grand volume qu'il ne doit avoir naturellement

Pléthore.

Vraye.

naturellement, sans rien perdre de sa densité; & l'autre saignée, c'est à dire, où le sang n'acquiert plus de volume que par sa raréfaction.

Saignée.

(15.) De quelle espèce que soit la pléthore, elle s'annonce toujours par les mêmes signes; une plus grande rougeur de tout le corps, surtout des endroits qui ne le sont pas naturellement, comme les yeux, &c; des veines gonflées, le pouls plein, fort, plus fréquent, la pésanteur de tout le corps, un engourdissement général & principalement des mains qu'on peut à peine fermer; le pesanteur au sommeil, les yeux larmoyans, &c.

Les effets.

(16.) D'après cela, l'on doit s'appercevoir quels doivent être les effets de la pléthore le plus haut dégré de la constitution sanguine, comme l'augmentation du mouvement du sang & de la chaleur, la dilatation des vaisseaux sanguins, le trouble des fonctions, la gêne de la circulation, l'inflammation la rupture des vaisseaux, la suppuration, la gangrène & la mort; & quels en doivent être les remèdes, comme la saignée, &c; sur lesquels nous n'insisterons pas, pour ne pas passer les bornes du programme; nous allons seulement parler des alimens qui y convient.

(17.) Ce principe posé, que le corps ne fait trop de sang que par l'espèce des alimens & parceque l'emploi de ces alimens n'est pas relatif aux besoins du corps, puisqu'il excède, il s'ensuit que pour empêcher que le sang ne devienne trop abondant, il ne faut donner des alimens que relativement au besoin & de ceux qui en fournissant un chyle doux & léger, empêchent en même tems l'effervescence de la masse generale des humeurs.

Régime.

(18.) Le régime appellé pithagoricien, & qui ne consiste qu'en alimens tirés du regne végétal, est celui qui est préferable, ou pour mieux dire le seul qui puisse dans ce cas avoir du succès; les alimens que fournit le regne animal sont beaucoups trop nourrissans & portent trop l'incendie dans les humeurs, pour pouvoir être employés ici. D'ailleurs ne produisent-ils pas cet effet, pris en petite quantité, cette petite quantité même devroit les faire rejetter, parceque les estomacs d'aujourd'hui, sont tellement accoutumés à être toujours remplis, qu'ils en éprouveroient les sensations les plus désagréables, & la faim entr'autres; sensations auxquelles il seroit difficile d'accoutumer un quelqu'un qui n'écoute guères que son appétit, s'il n'est pas vraiment malade. Les végétaux doivent donc par toutes ces raisons, être employés de préférence; & voici la classe dont on peut les tirer.

Le pain.

De froment.

(19.) Le pain de froment, surtout celui qu'on appelle pain second, ou pain bis parce qu'il y entre une certaine quantité de son, qui en le rendant moins nourrissant fait qu'on peut en manger une plus grande quantité. Le pain de seigle, que quelques uns recommandent comme plus rafraichissant, n'étant pas susceptible de la même fermentation, & restant plus visqueux, ne me paroit convenir que lorsque l'on est dans l'impossibilité d'avoir du premier.

De seigle.

Fromentacées.

(20.) Les autres fromentacées, comme les différentes espèces de pois, la lentille, les haricots même, si l'estomac est bon, & qu'ils soient bien, le riz, &c, donnent une nourriture très saine dans ce cas.

Légumes.

(21.) Les légumes, comme la laitue, l'endive, la chicorée, les épinards, l'oseille, le chou romain, ou patience des jardins, la poirée la bette rave, le pourpier, le melon, le concombre, la citrouille, la rave, &c sont bien moins nourrissans, mais plus tempérans, & ne leur cèdent en rien, s'ils ne méritent pas la préférence.

Fruits.

(22.) Tous les fruits, surtout ceux d'été, fructus horæi, comme la cerise, la fraise, la groseille; les poires, les pommes, la pêche, le raisin, &c ont les mêmes propriétés & contenant une plus grande quantité d'eau, combinée avec une plus grande quantité de sel, ils en sont & plus savoureux & plus rafraichissans.

La viande.

(23.) Mais comme dans le siècle où nous vivons, il n'est guères possible, surtout chez le vulgaire, (& ce vulgaire est bien étendu) de surmonter le préjugé & la coutume régnante, qu'il n'est pas possible de vivre sans faire usage de viande & de ses différentes préparations, parceque, dit on, la chair nourrit la chair, & que d'ailleurs, suivant le

le precepte d'Hippocrate, on est quelquefois forcé d'accorder quelque chose à l'habitude, en concedendum aliquid consuetudini, il faut alors ne permettre que l'usage d'une petite quantité du veau ou de la jeune volaille, combinées avec les légumes dont nous venons de parler, & surtout avec les acides, comme le suc de citron, le verjus, le vinaigre, qui ont la propriété de diminuer beaucoup celle de la viande.

Poissons. (24.) On peut aussi permettre le poisson blanc de rivière, rôti ou cuit à l'eau, tels que l'ascia, le barbeau, la carpe, &c, qui étant légers, aqueux & peu huileux, ne fournissent pas une nourriture abondante, ni bien succulente.

Boissons. (25.) La boisson doit être analogue aux alimens: l'eau, la bonne eau, celle de fontaine ou toute autre, mais qu'elle soit claire, légère, limpide, inodore & sans gout, est celle sur laquelle on doit le plus insister. Elle a toutes les qualités nécessaires; elle est délayante, tempérante, rafraichissante; & si comme on n'en peut douter, elle nourrit, c'est à un degré bien inférieur des autres alimens, à laquelle on peut prendant le repas mêler quelque peu d'un vin léger & vieux; & dans le cours de la journée du suc de limon, de citron, du verjus, du vinaigre, &c, avec un peu de sucre, pour se conformer au besoin, & autant qu'il est permis, à l'usage & à la volupté du gosier.

L'eau.

Le vin.

Limonades.

(26.) Tous les autres alimens qui ne sont pas analogues à ceux que nous venons de décrire, doivent être évités avec le plus grand soin, & être regardés ici à peu près du même œil que les poisons.

(27.) On entend par tempérament bilieux cet état du corps, dans lequel il se forme une plus grande quantité de bile qu'il n'est naturellement nécessaire.

Tempérament bilieux.

(28.) Si la trop grande quantité d'alimens peut occasionner la confection d'une trop grande quantité de sang, la qualité de ces mêmes alimens jointe à d'autres causes, comme l'exercice immodéré, &c, peut occasionner la confection d'une trop grande quantité de bile.

Ses causes. (29.) Si l'on réfléchit sur la nature des alimens dont nous faisons continuellement usage, on voit que les viandes les plus grasses, les plus succulentes & du gout le plus relevé que nous avons le soin de rendre encore plus appétatives par les assaisonnemens épiciques que nous recherchons avec le plus grand soin dans les quatre parties du monde, & aux boissons fermentées & spiritueuses dont nous ne cessons pour ainsi dire, de nous abreuver; alimens qui en portant l'effervescence, l'épaississement & l'acrete dans nos humeurs, doivent rendre le sang propre à fournir la plus grande quantité de bile; l'on ne sera pas surpris de rencontrer autant de tempéramens bilieux, & de voir cette constitution se compliquer aussi souvent & la sanguine & la mélancolique.

Ses effets. (30.) De là l'effervescence & la vélocité du mouvement des humeurs, de leur alkalescence & par conséquent de leur tendance & de leur dégénération en pourriture, le plus haut degré de la constitution bilieuse; de là le nombre infini de maladies, la perte de l'appetit, les dégouts, la soif, l'appetence des acides, les vomissemens bilieux, les coliques & diarrhées de la même espèce, le cholera morbus, l'inflammation, les fièvres putrides, la gangrene, &c, qui doivent naturellement s'ensuivre.

Régime. (31.) Le régime, pour ce tempérament, doit se tirer de la même classe que celui de la constitution sanguine; mais si celui-ci ne doit être que acescent, celui-là doit être & tout à fait acide. Ainsi les légumes les plus acides, tels que l'oxalis, le pourpier, la patience des jardins, &c, & farineux plus haut décrits, surtout le riz qui en même tems que par leur acescence corrigent les propriétés de la bile, l'embarrassent & la pompent même à titre d'absorbant, les fruits bien mûrs qu'on peut donner dans tous les tems & qu'on donne toujours dans ce cas avec succès (1); en un mot comme le dit Arbuthnot, (2), « ils doivent manger beaucoup de pain & assaisonner leur nourriture de beaucoup de vinaigre; les petits vins, le vin avec l'eau, celle-ci avec le suc de limon..... sont les boissons propres ». Au même endroit il y ajoute le lait, mais je ne suis point du tout de son avis, mon expérience veut le contraire, & me force à dire avec Wieten (3). Lac... habet vermorum pinguium quia tarde fervet, sobet habet caseum qui..... putrefacere potest. il n'en est pas de même du petit lait bien fait

(1) Naturorum fructuum succus multa preparatione indiget, fibras spissiores, calorem temperat urinas & alvi vias lapat, fermentum ventriculo a putrida bile probet. Wieten in aphor. Boerrh. pag 113. tom 1.er (2) Arbuthnot, essai sur les alimens, pag 226. (3) ibidem.

bien fait, si l'estomac & le gout peuvent s'en accomoder. Tous les autres alimens, assaisonnemens & boissons doivent être évités avec le plus grand soin.

Tempérament pituiteux.

(32.) Le troisième tempérament directement opposé à celui ci, est le tempérament pituiteux, qui consiste dans une telle ténacité des humeurs, qu'elles semblent, pour me servir des expressions du célèbre Van Swieten, tenir le milieu entre les solides & les liquides, & que dans leur mouvement elles ne semblent être réunies qu'en total. Sine glutinosum quasi semiliquidæ naturæ est, sed cum tali lentore ut molæ cohærendo quasi inter se tenerent. (1)

(33.) L'homme ne naît guères, pour ne pas dire jamais, avec ce tempérament qui s'acquiert à la longue par un mauvais régime, & est bien plûtôt une vraye maladie qu'un état naturel. Nascitur, dit Boerrhaave (2) primò in prima officina digestionis, sive in sanguine, deinde in reliquis, indè derivandis, liquidis

Causes.

(34). Ce n'est donc, ainsi que dans le tempérament bilieux, que la qualité & le résidu des alimens, dont on fait usage, qui font naître cette constitution. Ce n'est que l'espèce des crudités, qui en détruisant totalement les propriétés de la bile, un des agens principaux de la digestion, & sans laquelle, ainsi que la physiologie nous l'apprend, on ne peut bien digérer, qui y donne occasion. Et en effet, si la salive trop douce, par elle même, pour pénétrer des substances, pour ainsi dire, immuables; si, dis-je, les crudités se refusent non seulement d'être imbibées par la salive, mais encore par leur seule presence dans la bouche, leurs propriétés acerbes & astringentes, s'opposent à la sécrétion, à l'excrétion de cette même salive; si par ces mêmes propriétés, elles détruisent, ainsi que nous venons de le dire, celles de la bile, il n'en pourra résulter des quelles auront fermenté dans l'estomac qu'une masse lourde, inerte qui portera l'engourdissement dans les premières voyes & ensuite dans le torrent de la circulation, par le besoin inné que la machine animale de se réparer & d'exercer ses fonctions

Effets.

(35.) De là, la perte de l'appetit, les indigestions, des vomissemens, des dyarrhées glaireuses, la paleur, le trouble des fonctions, des obstructions, l'hydropisie, &c.

Régime.

(36.) Le régime, dans cette constitution doit être tout à fait opposé aux précédens. C'est ici le cas d'avoir recours aux aromates, aux alimens qui abondent en alkali, & aux boissons spiritueuses & fortifiantes.

(37.) Le pain de froment le plus fin, où l'on fait entrer le sel, bien fermenté & bien cuit, les viandes noires, comme le lièvre, le lapin, la perdrix, la becasse, les pigeons, les ramiers, la tourterelle, l'alouette &c, auxquels on peut joindre le mouton & la vieille volaille ces derniers bien cuits, bien dégraissés, épicés agréablement avec le poivre la muscade, le girofle, la canelle, & dans la préparation desquelles on peut faire entrer l'asperge, le céleri, le persil, le cresson &c, toutes les épices acides exceptées; & pour boisson de bonne eau, de bon vin vieux & point austère, ni acide, le café les vins de liqueurs, les liqueurs spiritueuses, le tout pris moderement & accompagné de tout l'exercice possible, sans lequel le régime le plus approprié seroit inutile. frustrà Medicus tentat sanare hominem, pituitosâ humorum cacochymiâ laborantem, per pharmaceutica & victum, si non copiæ impetrare ut ager superet pigritiam in quam dedit morbi indoles, & laboribus ferè ultrà potestatem aperceat corpus. (3).

Tempérament mélancholique.

(38.) Le tempérament mélancholique semble n'être que la combinaison du bilieux avec le pituiteux; il rassemble presque tous les symptomes de l'un & de l'autre: du pituiteux, l'épaississement des fluides, la lenteur de leur mouvement &c; du bilieux, la rigidité & la tension des solides, l'effervescence des humeurs; en un mot, il forme une association de contraires, un ensemble bizarre qu'on voit, & qu'on ne peut bien comprendre. C'est une vraye maladie, & je ne vois pourquoi on lui donne la simple

(1) ibid. pag 86. (2) apho. 70. (3.) Sydenham in apho. tom 1. pag. 95.

dénomination de tempérament : car, si je ne me trompe, il n'y a pas plus de sens à dire un tempérament mélancolique, qu'un tempérament phlegmoneux, calculeux, pléthorique, gerseux, &c. Mais comme les termes, quand on s'entend, valent toujours ce qu'on veut leur faire signifier, & que d'ailleurs cette maladie ou ce tempérament, est devenu assez commun pour affecter, du moins par ici, le plus grand nombre des individus, nous en allons parler de la même maniere que nous l'avons déja fait des autres, afin de remplir la tâche que nous nous sommes faite.

Causes.

(39). Ce n'est jamais que dans l'âge adulte que l'on acquiert ce tempérament. Ce sont le mauvais régime, les veilles, les contentions de l'esprit, l'épaississement spécifique des passions, &c., qui le donnent. Rien en effet n'est plus propre à provoquer cet état, qui comme nous venons de le dire, consiste dans l'érétisme des solides, & l'épaississement des fluides, que les épices en ce genre. Qui ne voit en effet, que les délices de la table, dont les mets abondans en épices de toute espece, & les boissons fermentées & spiritueuses, en nous excitant par les aiguillons, dont les uns & les autres sont doués, sont très propres à occasionner tout à la fois, & le spasme des solides, & l'épaississement de la masse générale des humeurs? Plus les solides agissent avec force sur les liquides, & plus ceux-ci doivent acquérir de consistence par la chaleur qui doit nécessairement naître de leur frottement considérable. De là l'évaporation de la partie la plus ténue des humeurs; de là leur acrimonie; de là l'agacement & la rigidité des solides. L'exercice immodéré du corps, les veilles, les passions, &c. en agissant à leur maniere, pouvant, joints ensemble, ou séparement, occasionner le même état.

Effets.

(40.) Les fluides ne circulant bien dans cet état, que dans les gros vaisseaux, soit parce que leur trop grande consistence leur forme un obstacle à leur introduction dans les vaisseaux latéraux, soit parceque les solides s'y opposent également par leur trop grande rigidité, il doit en résulter nécessairement non seulement l'augmentation de ces deux symptomes, mais encore le dérangement total des sécrétions que des excrétions; celui des autres fonctions; le changement de couleur de la peau qui devient pâle, ourcée, livide noire. la respiration devient asthmatique, difficile, laborieuse; l'appétit se perd; les digestions se dérangent au point qu'elles ne se font presque plus, & que les alimens prennent dans l'estomac la tournure dont leurs qualités les rendent susceptibles; l'hypocondrie, l'ennui, l'angoisse, l'amour de la solitude, l'indolence; enfin la stagnation des fluides dans leurs propres vaisseaux, surtout dans le bas ventre; la tension des hypocondres; les flatuosités, les obstructions, &c. viennent graduellement aggraver cet malheureux Etat.

Régime

(41.) Après ce que nous venons de dire, il est aisé de voir quels sont les alimens qui conviennent à la constitution mélancholique. ils doivent avoir la propriété de fournir un chyle doux, délayant tempérant, rafraîchissant. Le pain de froment le plus fin, le mieux fait, un peu salé; les fruits bien mûrs comme la poire, la pomme, la pêche, le raisin, &c. les légumes comme la chicorée, la laitue blanche, la bette, les épinards, &c. auxquels on peut joindre la jeune volaille, sont les alimens qui paroissent convenir; & pour boisson l'eau pure seulement, à laquelle cependant, il faut dans certains cas, c'est à dire lorsque le besoin ou l'habitude l'exigent, y mêler quelque peu de bon vin vieux. Mais parmi ces alimens, il est un choix à faire en égard à l'acrimonie particuliere qui domine; "si elle procede, "par exemple, dit Arbuthnot (1), d'une trop grande acidité, les substances animales "les bouillons de viande, & les œufs même conviennent: si la cause est alkaline, la "meilleure contraire doit être employée;" (Voyez § 52 & suiv.) auquel j'ajouterai que dans l'occurrence où les alimens prennent dans l'estomac la tournure à laquelle de leur nature ils ont plus de penchant, il faut alors les combiner de maniere que le chyle qui en résulte, soit autant qu'il est possible d'une qualité neutre; ce qui demande avant qu'on y soit parvenu bien des tâtonnemens, qui exercent bien quelquefois & la patience de celui qui doit observer ce régime, & celle de celui qui le prescrit. j'ai vu aussi bien souvent que l'estomac est si débile qu'on est réduit à aromatiser les alimens qu'on donne; & la même règle posée pour les

(1) Arbuthnot, essai sur les alim. pag. 282.

alimens doit être celle du choix des epices: le sucre est en ce cas le meilleur. Mais de tous les alimens qu'on donne, le meilleur ici, seroit le lait, si l'estomac pouvoit s'en accommoder. Les differentes espèces de poissons, dont nous avons déja parlé, peuvent aussi, pour quelques cas, trouver ici leur place.

(42.) On ne verroit certainement pas cette diversité de temperamens, si les regles de la sobriété étoient mieux observées; & la vie de l'homme ne seroit apurement pas aussi courte, si les alimens dont il se nourrit, soit par leur quantité soit encore par leurs plus mauvaises qualités n'en abrégeoient le cours. je suis intimement convaincu que si l'homme n'avoit que des alimens tirés du regne Végétal, & sans autre préparation que celle de la nature, ou toute autre qui ne s'en éloigneroit pas, nous ne verrions exister que le tempérament sanguin & bien sain sans doute de tous les accidens qui peuvent l'accompagner. Ce regne, je mets toutes les plantes exotiques à part, ne nous fournit que des alimens peu nourrissans & que l'appetit seul nous fait prendre & savourer, & jamais au delà de ce qui nous est necessaire pour rafraichir & renouveller nos humeurs & le chyle qui en resulte doux & léger, a la propriété de s'opposer à l'alkalescence de nos humeurs, & par conséquent à ce que l'action des solides ne soit pas trop repétée & le mouvement des fluides accéléré. C'est dans l'action qui se passe entre les fluides & les solides du corps que consiste la vie de l'homme; laquelle action plus elle est hatée & plus souvent repetée, & plus nécessairement la vie est courte, puisque la somme d'une de cette action est plutôt parfaite. Donc les alimens capables en maniere quelconque de hater cette action doivent être regardés comme des poisons véritables, puisqu'ils nous rendent vraiment la vie plus courte. Et pouvons nous douter que les alimens dont nous faisons notre nourriture ne soient pas capables d'opérer cet effet? Parcourons les differentes époques du monde, & nous verrons que plus les hommes ont été sobres & moins recherchés dans les differens mets, & plus leur vie a été longue. Dans les premiers ages, dix siécles étoient employés pour fournir la carriere d'un homme; & aujourd'hui la vie longue d'un siécle forme un phénomène rare. jusqu'à Noé, le dernier qui ait joui d'une vie de près de dix siécles, on n'avoit fait usage pour se nourrir que des productions de la terre, & telles à peu près qu'elle les fournissoit; mais sur la fin de ses jours, Noé ayant appris à ses enfans, d'après la permission, ou l'ordre que le souverain être lui en avoit donné, & qui dans ses decrets éternels avoit arrêté d'abréger les jours de l'homme, pour le punir de ses forfaits; Noé dis-je, ayant appris à ses enfans a porter une main meurtriere sur les animaux pour s'en nourrir, & à s'abreuver du jus fermenté du raisin; dès lors, jusqu'à nos jours, la vie s'est de plus en plus abrégée, & au point que pour ainsi dire, elle n'est plus qu'un songe, dont la durée va toujours en s'amoindrissant. Ce sont donc les alimens dont nous nous nourrissons, qui par leurs effets, abrégent nos jours; ce sont eux qui nous donnent les differentes constitutions vicieuses dont nous venons de parler; ce sont eux enfin, qui nous provoquent la plûpart des maux divers qui nous affligent, & dont nous allons nous entretenir relativement au regime qui leur convient.

Conclusions.

(43.) Nous ne prétendons cependant pas nier que les differentes passions ne soient aussi la cause de l'abreviation de nos jours; mais sans les alimens echauffans dont nous faisons usage, s'étoient elles aussi vives; & serions nous par les besoins factices qu'ils nous donnent, excités à les assouvir jusqu'à l'excès.

ACADEMIE NATIONALE DE MEDECINE

Seconde Partie.

Regles diététiques generales.

(44.) Les regles diététiques relatives aux alimens dans les maladies chirurgicales ne comme dans les autres, regardent & leur quantité & leurs qualités. La quantité doit être telle quelle n'excede pas les besoins du corps; & leurs qualités qu'elles soient propres à combattre la cause qu'on a à détruire. Eu egard à la quantité, l'appetit, mais que les alimens ne soient pas trop excitatifs, m'a toujours paru, du moins dans le plus grand nombre des cas, devoir en être la mesure; & eu egard à leurs qualités, c'est la connoissance des causes qui occasionnent la maladie qui doit nous diriger; Mais on doit bien avoir attention à ce qu'ordinairement l'appetence pour une chose préférablement à toute autre, est celle qu'on doit employer de preference surtout si

lon voit que le malade ait pour elle un désir avide & preparé, & qu'il en continue l'usage avec le même plaisir qu'il la commencée: car alors l'appetit & le besoin en sont vrais, au lieu qu'ils sont faux lorsqu'il s'en rebute dès le premier moment; & dans l'un & l'autre cas, l'on n'a point à se repentir de cette condescendance. Je ne fais ici que parler le langage de l'autopsie; mais si l'on ne veut pas s'en rapporter à moi seul, qu'on consulte les meilleurs praticiens, qu'on parcoure les meilleurs auteurs, qu'on la pratique soi même; & ensuite l'on conviendra avec Hyppocrate que le meilleur guide, c'est la nature, εὖ ducere quò natura vergit. (1). L'on n'a lui effet rien a craindre de la fievre; elle ne demande jamais que ce qui lui est necessaire. Gardons nous donc bien de lui être jamais contraires; observons la exactement dans tous les cas; insistons, tatonnons pour ainsi dire, pour la faire expliquer lorsqu'elle restera muette; tachons de la relever si nous la voyons défaillante; & n'allons jamais au devant d'elle, que pour la ramener dans la droite voye si elle s'en est écartée.

Il faut se rendre aux désirs des Malades, & pourquoi?

(45.) Pour prouver ce que nous venons d'avancer, transportons nous au lit d'un malade affecté d'une fievre occasionnée par une cause quelconque, & pour ne pas sortir de notre sphere, par une tumeur, une playe, &c. La fievre est considerable; les humeurs par conséquent sont dans le plus grand mouvement; leur effervescence & rarefaction surabondantes, tendantes à la putrefaction, &c. Consultons la nature. Disons au malade qu'il faut qu'il prenne des alimens solides; il nous répondra n'avoir pas d'appetit: présentons lui de la viande il en aura horreur; donnons lui, comme il n'est que trop d'usage, un bouillon gras; il le prendra pour s'y conformer; & après l'avoir avalé avec toute la répugnance possible, il lui occasionnera des nausées, s'il ne le vomit pas; dans l'estomac, il ne se digerera pas, parce que la nature en désordre n'est pas en état de vaquer à ses fonctions: il deviendra nuisible & par sa quantité excedante, la nature n'en ayant nul besoin; & par sa qualité, puisque de lui même il tend à la putrescence, il aggravera la maladie; c'est à dire, la fievre deviendra plus forte, ainsi qu'on le conçoit, & que tout le monde le sait. Mais abandonnons le malade à lui même, & ne lui donnons que ce qu'il nous demandera. Dégoûté de tout & n'étant pressé que par la soif, il demandera seulement à boire; l'eau tiede ou froide, selon l'intensité plus ou moins grande du chaud qu'il éprouvera, sera ses délices. Lui devient elle insipide & même dégoutante, parce que la putrescence fait des progrès? rendons la lui acidule d'une maniere quelconque, & nous lui en verrons reprendre l'usage avec un nouveau plaisir avec une nouvelle avidité. Resistons; & pour lui donner d'autres alimens, attendons qu'il en demande lui même, ou que la nature en fasse connoître d'ailleurs le besoin; & alors donnons les sans crainte, & goutons la douce satisfaction de les voir savourer & produire des effets salutaires. Il ne faut donc point s'ajuster, comme on ne le fait que trop communément à forcer les malades de prendre des alimens pour lesquels ils ont la plus grande répugnance: de cet usage mal entendu, que le préjugé vulgaire entretient, j'en ai jamais vû résulter que les plus mauvais effets.

Ne leur donner jamais ce qui leur repugne.

Car on leur doit donner que de l'eau

(46.) Mais il est des circonstances qui ne permettent pas qu'on agisse toujours ainsi. Ce n'est guères que pendant deux ou trois jours, que l'eau peut être bonne pour toute nourriture, si la fievre doit durer plus longtems, l'on est necessité de donner des alimens plus ou moins forts & plus ou moins nourissans; mais ils doivent posseder toutes les qualités que Boerrhaave exige d'eux: Vita & viribus conservatrix, cibis & potibus fluidis, facilè digerendis, putredini adversis, sibi contrariis, appetitum citando idoneis, cum a morbi cognita opportuit. aphor. 599.

Cas contraires

(47.) Ce n'est point Hyppocrate qui dans l'esprit de Boerrhaave a fait naître ce precepte, c'est l'expérience qui le devoile. Et en effet, quoique la fievre soit l'instrument dont la nature se sert ordinairement pour détruire nos maux, elle n'en est pas moins l'instrument de notre perte: car, ainsi que nous l'avons déja dit (42) la durée de notre vie ne consiste que dans une somme donnée d'action & réaction de nos fluides & de nos solides, laquelle somme une fois parfaite la vie doit necessairement finir: or la fievre en accelerant, en pressant cette action, en la forçant de se répeter plus ou moins, doit en rendre la somme plûtôt faite & par conséquent hâter la fin de la vie. Il faut donc autant qu'il est possible, moderer la force de la fievre, & empêcher en même tems, la dégénération des fluides, en les renouvellant, en les conservant autant qu'on le peut dans un état qui ne s'éloigne pas du naturel & s'opposant à ce que les solides ne tombent pas dans une inertie totale. Alors on doit donner des alimens capables de produire l'appetit, appetitum citando idoneis, parce que ceux qui jouissent de cette propriété en pareille occurrence, ont en même tems celle de combattre la cause de la maladie: car on ne doit pas s'attendre, par exemple, que si la fievre est accompagnée d'une acrimonie bilieuse le malade trouve du goût & savoure avec plaisir des alimens

Comment il faut s'y conduire

capables

capables d'augmenter les propriétés de la bile; & réciproquement des alimens ~~acres~~ & encore moins des acides, si l'acrimonie acide l'accompagne. Dum enim .... abacrimonia acida febris oritur, gelatinæ communi servi, fibris, & fluidis convenimus; quo partim obvolvendo acida suo glutine, partim opponitur his indole. prosunt. Verum dum acres a febri in putridam alcalinam acrimoniam degenerantibus, febris accenditur, modo dicta nocerent, mucoperæ cum ipsorum fuga in putredinem alcalinam vergant: nudæ lumi ope hordei, avenæ & similibus accendentibus vietis. Celsitur. (1)

De la nature, tant qu'elle conserve quelque ressource répugne toujours vivement tout ce qui peut lui être contraire, & se présente avec avidité au devant de ce qui lui est favorable. Ce n'est, nous ne saurions assez le répéter, qu'en la suivant, qu'en l'observant qu'on ne risque pas de la tromper & qu'on voit se vérifier l'assertion de Sydenham qu'on doit être plus attentif & plus prêt de se rendre à l'appétit & aux désirs du malade, c'est à dire, de ne lui donner que ce qu'il désire ou prend avec plaisir, ou tout au moins sans répugnance, que de faire exécuter les règles de l'art, qui quelquefois sont celles du préjugé, trop souvent douteuses & trompeuses: in morbornm curatione plus dandum est ægrorum appetentiis quam magis dubiis ac fallacibus medicæ artis regulis. (2)

(48.) Nous pourrions à ce sujet rapporter une foule d'observations en preuve, & joindre aux notres celles qui leur sont analogues & qu'on trouve éparses dans les auteurs; mais nous les trouvons superflues parce que les bornes d'un essai ne le permettent pas, & parce que si quelqu'un imbu de préjugés contraires, doutoit de la vérité de cette assertion, il est absolument inutile que pour se convaincre, il l'éprouve dans l'occasion.

Nature déroutée

(49.) Mais bien souvent il arrive que la nature déroutée & dans le plus grand désordre ne fait pour ainsi dire exécuter aucune de ses fonctions, & ne connoit aucun besoin. Alors c'est au praticien à tout faire; & pour cela, il faut qu'il connoisse la constitution de son malade, la nature de la maladie, l'acrimonie régnante, la réunion des symptomes, la saison, le tems, les habitudes contractées, & qu'il se conduise en conséquence.

Tempéramens

(50.) On peut voir dans la première partie de cet essai, ce qui concerne les divers tempéramens.

Causes des Maladies

(51.) Nous exposerons le plus clairement qu'il nous sera possible, la nature & les causes des différentes maladies Chirurgicales, lorsque nous parlerons en particulier du régime qui convient à chacune d'elles.

acrimonies

(52.) Nous allons nous arrêter un moment sur les différentes espèces d'acrimonies & du régime qui leur convient, parce qu'elles demandent toute l'attention du Chirurgien; quoique lorsqu'elles compliquent ou occasionnent les maux qu'il a à traiter, elles lui forment des obstacles qu'il doit détruire, s'il veut guérir.

(53.) La salivation (1) nos humeurs sont douces par elles mêmes, & ce qui en est une preuve bien convaincante, c'est que si l'on fait entrer dans l'œil, partie la plus sensible du corps, un peu de sang d'un homme, parfaitement sain, cet organe n'en est point du tout affecté. Mais les alimens dont nous nous nourrissons, étant abondans en sels de toute espèce, doivent nécessairement imprimer leur caractère à nos humeurs en les réparant; & dès qu'elles sont sujettes au point d'agacer, d'irriter, de ronger même nos solides, elles occasionnent cet état des fluides que nous connoissons sous le nom d'acrimonie. Il en est de trois espèces; l'acide, l'alcaline & la Muriatique.

acide.

(54.) L'acide n'est point d'autant facile à définir. Les Zymistes regardent comme acide toutes les substances qui combinées avec un alkali, occasionnent une effervescence. Pour nous, nous dirons que tout ce qui est capable d'imprimer au goût une aigreur piquante est acide. Si nous trouvons donc une acrimonie de ce caractère, nous l'appellerons acrimonie acide. Elle est aisée à reconnoître par les signes qui la démontrent & par les effets qui l'accompagnent.

Effets.

(55.) Ses rapports signes, un appétit spécifique, quelquefois de choses absurdes, mais toujours un acide, des douleurs de coliques, des tranchées, le changement de couleur de la bile de jaune en verte, une odeur aigre dans les excrémens, &c, annoncent son existence dans les premières voyes, où se trouve son siège ordinaire; & une odeur aigre dans le marc, l'acidité de la salive, la pâleur, les démangeaisons, les éruptions pustuleuses, ulcéreuses, &c

(1) Frietem in appar. tom 2. pag. 94. (2). Sydenham, dissert epist. pag 459.

d'ailleurs, &c. en font les fuites ordinaires.

Régime.

(56.) Dans ce cas, on doit nourrir le malade d'alimens capables de détruire l'acidité, comme font les viandes tendres, le veau, le mouton, la volaille, les oiseaux, surtout ceux qui ont la viande noire, rôtis ou assaisonnés des œufs frais & mollets, le poisson noir, parmi les animaux, l'ail, l'oignon, le persil, l'échalotte, le céleri, l'asperge, le cresson, le chou, les épices & assaisonnemens spiritueux (§. 377), en petite dose, dans la classe des végétaux; & pour boisson l'eau à laquelle on peut joindre le bon vin, pourvu qu'il soit terreux, point du tout acide, ni même acescent; la bierre, &c.

Qualités que doivent avoir nos fluides.

(57.) Tous ces alimens & ceux de cette classe contenant un sel alcali sont très propres à détruire l'acidité, ainsi que l'expérience le confirme & que la physique nous l'apprend. On sçait d'après cet art, que de la combinaison de l'acide avec l'alkali, il en résulte un sel connu sous le nom de sel neutre, qui semble ne tenir d'aucune des qualités des parties qui le composent; & c'est ainsi que doivent être nos fluides, pour être sains.

Alcaline.

(58.) Disons nous avec les Physiciens que l'alcali est une substance opposée à l'acide & que l'effervescence, résulte de leur combinaison? Cette définition est elle claire? Nous croyons que celle qui nous diroit que l'alkali est une substance tendante par elle même à la pourriture, seroit plus convenable. La putrescence en effet, est en général l'acceptoire inévitable de l'alcalescence.

Régime.

(59.) L'alcali est pour ainsi dire naturellement dominant dans nos humeurs. Le frottement continuel qui se passe entre nos solides & nos fluides, les propriétés entièrement alcalines de la bile, qui se mêle de nouveau dans nos humeurs après en avoir été séparée, jointes à celles des alimens dont nous faisons usage, tels que ceux dont nous venons de parler (§. 56.) doivent nécessairement l'y faire prédominer. De là cette tendance à la corruption qu'ont naturellement nos fluides; de là tous les accidens qui en sont ordinairement la suite, que nous avons décrits assez au long dans la première partie, à l'article du tempérament bilieux, de même que des alimens dont on doit user en pareille occurrence; auquel article nous renvoyons pour ne pas nous répéter.

Muriatique. Effets.

(60.) L'acrimonie muriatique consiste dans la trop grande abondance de sel marin dans nos humeurs, qui leur donne une qualité plus ou moins corrosive selon qu'il y abonde plus ou moins, & quelquefois au point qu'elle approche celle de l'eau forte; d'où ces ulcères rongeans, ces dartres, ces scorbuts, ce scorbut, ce rhumatisme &c.

Signes.

(61.) Les signes qui la font connoître sont principalement un goût de sel continuel à la bouche, & que nous trouvons à tout ce que nous prenons, parce que la salive en est imprégnée; ce qui fait presque inextinguible, & ces sels joints aux signes commémoratifs qui nous rappellent ce dont le malade a fait un sel & ces effets salés, la dévoilent le plus évidemment.

Régime.

(62.) Les alimens dont on doit faire usage en pareille occurrence doivent être tirés de la classe des délayans, des tempérans & des adoucissans, tels que l'eau pure, ou comme le mesenteil Boerrhaave l'imprégnée d'un peu de cyan, pour les raisons qu'il en donne; où sans laquelle je pense, on pourroit très bien se contenter d'infuser des fleurs de guimauve, de tussilage, de bouillon blanc; le pain, les légumes surtout le riz, les farineux, parmi les frumentacées; les épinards, la bette, la arolle &c. parmi les potagers; la jeune volaille, la viande de veau, le bouillon dégraissé de tout sel autant que faire se peut; Mais le meilleur de tous, ou moins mauvais, est le lait, je trouve ainsi, celui de lait, le petit lait, &c.

Acrimonie aromatique.

(63.) Boerrhaave a fait plusieurs autres acrimonies, entr'autres l'acrimonie aromatique, acre-aromaticum; mais comme elle a beaucoup d'affinité avec l'alcaline, & qu'elle doit être traitée à peu près de la même manière nous nous contentons de renvoyer aux paragraphes que on a traité de cette dernière, & nous abandonnons à la sagacité du praticien à plus ou moins qu'il y aura à faire, en lui observant cependant que dans ce cas le régime doit être plus absorbant plus délayant que dans l'autre. (Voy. §. 58 & 59.)

Regles, relatives aux symptômes.

(64.) La force des symptômes doit aussi guider le praticien dans l'administration des alimens. Personne ne doute que lorsqu'une fièvre considérable, par exemple accompagne une maladie, on ne donne des alimens beaucoup plus légers & bien moins nourrissans que lorsque la fièvre est tout à fait absente; car s'il faut opposer à ce que les humeurs ne dégénèrent pas & ne s'épuisent par totalement par l'action de la fièvre, il n'est pas moins essentiel de ne pas augmenter, en donnant une trop grande quantité d'alimens de difficile digestion, cette cause aggravant la maladie, & en augmentant par là le jeu des solides & des fluides, contre lesquels il pourroit même à la fin détruire totalement la machine animale, la colonie devenant toujours d'autant plus grande que le spasme a été plus violent.

A la fièvre.

(65.)

(55.) Dans ce cas les alimens qu'on donne doivent être aussi propres à amoindrir les symptomes qu'à soutenir les forces: Ainsi ayant toujours egard à l'acrimonie fixe ou spirituelle, ce qui est ordinaire, on doit employer ceux qui sont capables de renouveller les fluides sans leur occasionner que la moindre effervescence possible & la moindre action dans les solides; tels que les differentes espèces de tisanes, les crêmes de riz, de gruau, les panades, les bouillons de viande, plus ou moins forts, plus ou moins composés, &c.

Qualités que doivent avoir les alimens.

(56.) Nous n'entrerons point dans le detail de la maniere avec laquelle on doit faire toutes ces preparations, ce qui nous paroit superflu; Mais nous ferons observer à l'egard du bouillon de viande que lorsque nous serons forcés à l'usage reçu, on sera forcé d'en donner dans tous les cas, il faut alors, à moins qu'on n'observe l'acrimonie acide les rendre aussi acidules qu'il est possible, en y faisant entrer l'oseille le pourpier, le jus de limon, de citron, le verjus, le vinaigre, &c, & même la crême de tartre ainsi que le conseille le célèbre Sydenham. Par là non seulement l'on s'oppose à la pente naturelle qu'ont & le bouillon & nos fluides, d'abonder à la corruption; mais encore par la qualité temperante & rafraichissante de ces ingrediens, l'on modère les symptomes en calmant l'effervescence des humeurs.

(57.) On doit voir d'après cela combien dans le plus grand nombre des cas l'usage de la panade, des crêmes farineuses & des ptisanes faites avec ces substances seroit préférable au bouillon; mais malheureusement nous sommes le plus souvent nécessités de nous laisser pour ainsi dire guider par le préjugé vulgaire auquel l'on ne peut quelquefois s'empêcher de se rendre, parce qu'ainsi que l'observe très bien Arbuthnot, et les praticiens ((en Médecine & en Chirurgie seroient souvent frustrés dans leurs intentions par les ((envies de dietter (connues par leurs malades.)) En effet, combien de fois n'avons nous pas eu à nous repentir de nous être trop directement opposés aux règles que ce préjugé dicte, parce qu'elles ont été malgré nous & à notre insçu, éxecutées dans toute leur plenitude; au grand detriment de nos malades. Il faut puisqu'on n'est pas le maître de détruire tous les abus, les corriger autant qu'il est possible, afin qu'en subsistant, ils deviennent moins nuisibles.

(58). Mais dans ce cas ci, où nous n'avons qu'à rafraichir qu'à renouveller nos humeurs, sans les augmenter, quelles sont les règles que nous devons suivre dans l'administration des alimens? Comment, & en quel tems devons nous les donner?

(59) Il est tout simple que si la fièvre qui nous occupe en ce moment fièvre toute fait symptomatique, a, ce qui est ordinaire comme les fièvres essentielles, un tems d'exacerbation & un tems de rémission, c'est sans contredit ce dernier tems qu'il faut prendre pour donner des alimens. Cibus dandus eò tempore quò abest febris; aut quò ejus impetus saltem erit levior. (1). En effet, il semble qu'alors la fièvre ne cesse ou ne s'amoindrit que parce que la nature fatiguée & pour ainsi dire épuisée alors dans la necessité de prendre du repos & de se réfaire. C'est donc ce tems qu'il faut prendre pour la restaurer puisqu'elle cesse; & lui donner des alimens plus ou moins fortifians, plus ou moins nourrissans, selon les degrés de force ou de debilité où elle se trouve, & selon le plus ou le moins de fièvre qui existe: car il n'est pas difficile de voir que si la fièvre étoit tout à fait absente, l'on pourroit donner des alimens & plus forts, & en plus grande quantité, parce que l'on est sûr que la nature dans ce tems de calme pourra mieux en operer la digestion & se les assimiler à elle-même. C'est ici que nous croyons pouvoir dire avec Hippocrate: Omnis error qui committitur major fit in tenui quam pleniore victu. (2)

Tems & de les donner.

(60). Il n'en est point de même dans l'exacerbation. Ici la nature semble être occupée à poursuivre & à combattre l'ennemi qui l'opprime. Des alimens qui demanderoit à être digerés particulierement de leur digestion, la jetteroient dans le trouble, dans le desordre, & la forceroient de succomber sous le poids du double travail qu'elle auroit à faire. Quando morbus, dit Hippocrate, in suo vigore consistit, tunc victu tenuissimo utendum est. (3). Il faut supposer que son régime très léger, victu tenuissimo, Hippocrate —

Regles relatives aux forces.

(1) Boerh. apfor. 840. (2) Hippocrate apfor. 5. (3) Idem. apfor. 8.

Régime exact d'Hyppocrate.

n'entendoit que l'administration de la ptisanne qu'il appelloit, zapeos, ptisana cribata, qui consistoit en une partie d'orge perlé, bouillie dans quinze parties d'eau, jusqu'à ce que l'orge fut parfaitement cuit & bien incorporé avec l'eau, formant une creme fort claire & bien unie, laquelle il passoit par un linge. Il usoit, à peu près, de la même tisane, en délayant une millerée de creme ordinaire d'orge ou de riz, dans une livre d'eau; & elle est bien plutôt faite: s'il ne coulait pas la tisane, il l'appelloit entière; & lorsqu'il la donnoit, pour malade qui étoit à la diète pleine, victus plenior, laquelle il ne mettoit en usage que lorsque les symptomes n'étoient pas violens, c'est-à-dire dans la remission ou lorsque la maladie devoit être de longue durée.

La diète pleine.

(71.) Cette tisane me paroit bien préférable dans le plus grand nombre des cas à celle que l'on appelle l'eau de poulet, dont presque tous les praticiens routiniers ne sçavent pas se passer d'ordinaire continuellement dans leurs malades: je puis assurer avoir vu résulter, plus d'un mauvais effets de cette boisson limoneuse, désagreable & très susceptible de corruption: il me semble que si l'on doit en conserver l'usage, ce n'est que pour l'employer dans les acrimonies acides & muriatiques; acrimonies, qui ne sont pas les plus ordinaires; & s'il faut malgré tout l'employer dans tous les cas, ainsi que le préjugé l'ordonne, il faut lui faire éprouver les mêmes combinaisons que celles dont nous avons parlé à l'article du bouillon (§ 68.).

Règles relatives aux forces.

(72.) Les forces du malade doivent aussi être consultées. On sent très bien que dans une grande débilité, & cette débilité est toujours une suite nécessaire de la fièvre, il n'est pas possible de donner des alimens aussi forts & aussi copieusement que lorsque le malade a conservé la plus grande partie de ses forces. Aussi Hyppocrate diminuoit-il la quantité des alimens, c'est-à-dire chaque prise, à mesure que la maladie faisoit des progrès, & que par conséquent la débilité devenoit plus grande, afin que pour être digérés, ils n'exigeassent pas du corps des efforts qu'il n'est pas capable de faire; & Boerrhaave prescrit-il, d'après lui de les donner en plus petite quantité & plus souvent: Et quidem copiâ parcâ sæpè repetitâ: ne nimis laborare cogantur viscera & intenturva. (1). Wieten veut en conséquence que dans les maladies vives, in morbis acutissimis, on fasse prendre toutes les heures, quelque chose au malade, aliquid ingerere, mais en petite quantité; & par ce moyen dit-il, on soutient & la vie & les forces, sans occasionner aucun désordre: ut sic vitæ & viribus consulatur; neque interim à copiâ ingesti rum turbatur corpus. (2)

(73.) Nous ne devons cependant pas nous en tenir rigoureusement à la lettre du precepte que nous donne ce grand homme: les circonstances doivent nous guider. C'est ainsi, par exemple, que dans une fièvre aigue est ordinairement très forte & quelquefois inextinguible, nous ne pourrions à approuver le mal, à rendre la fièvre plus forte & à faire pour ainsi dire un martyre du malade continuellement pressé par la soif, si nous lui refusions à boire toutes les fois qu'il en demanderoit jusqu'à l'attendre à chaque heure précise: tout comme ce qui n'est pas rare, lorsqu'il y a difficulté à faire avaler au malade en une fois la quantité requise &c.

Les tems & la saison.

(74.) On doit aussi avoir égard au tems & à la saison. Tout le monde sçait, & tout le monde le dit, qu'en été l'on digère moins bien qu'en hyver, & qu'on perd beaucoup plus dans les premiers tems que dans le dernier, ce qui est évident & si vrai que les tempéramens foibles approuvent comme une espece de fièvre continuelle pendant les plus fortes chaleurs, laquelle fait, soutient bien autant de l'hyver, mais qu'elle ne soient pas exposées aux rigueurs du froid. Or il est manifeste d'après cela, qu'en été l'on doit faire usage, en santé & en maladie, d'alimens des plus faciles à digérer, plus tempérans, & plus rafraichissans, en plus petite quantité & d'une manière plus répétée qu'en hyver, tems auquel par la même raison, on peut se permettre des alimens plus forts, en plus grande quantité à la fois. Les vents du sud & du nord, lorsqu'ils soufflent, impriment à l'air un caractère qui tient plus ou moins de la chaleur de l'été ou du froid de l'hyver, auxquels un praticien ne doit pas negliger de prêter une exacte attention.

L'âge & le sexe.

(75.) Il ne doit pas moins se prêter une bien exacte à l'âge & au sexe. L'enfance & la vieillesse quoiqu'elles soient directement opposés dans leurs effets ne paroissent quant à leurs besoins avoir une entière affinité: car si l'enfance demande pour s'employer à son accroissement une plus grande quantité d'alimens, proportion gardée, que l'âge adulte pour se soutenir dans son état; la décrépitude n'en demande pas moins, pour subvenir aux pertes continuelles & épuisantes que fait le corps en faisant avec force, sans éprouver la moindre réparation. Mais, s'il faut à l'une & à l'autre des alimens pleins d'un bon suc; pour un enfant il doivent être doux, afin qu'ils ne

(1) Boerrhaave, aph. 601. (2). Wieten in aphor. tom 2 pag.

qu'ils ne s'opposent pas à son accroissement, & ses labeurs pour le vieillard afin qu'il ne tombe que le plutard possible dans cet état d'inertie dont il ne pourra plus sortir & vers lequel il a la pente la plus décidée & la plus inévitable. L'un & l'autre éprouvent une espece de foiblesse qui exige qu'on leur donne des alimens & plus souvent & en moindre quantité à la fois que dans dans l'age adulte. Quant au sexe, l'on sçait que la femme est ordinairement si foible & si délicate que jusqu'à la décrepitude presque toujours précoce elle ne semble pas sortir de l'enfance, & ce que nous avons dit de ce dernier état est presqu'en tout convenable à la femme, qui en outre est sujette à des maux particuliers à son sexe qui exigent un régime propre dont nous parlerons plus bas. (Voy. § 293 & suiv.)

De l'habitude.

(76.) Pour ce qui concerne l'habitude, elle demande toute l'attention du praticien. L'habitude dit on, est une seconde nature, qui le plus souvent équivaut à la premiere; j'ajouterai elle ne la surpasse pas. Tout ce qu'il y a de bien sur est que dans le plus grand nombre des cas, pour ne pas dire toujours, la nature est aussi affectée en spéculant par les fonctions qu'elle opere par l'habitude, que si elle ne faisoit pas celles auxquelles elle a assujettie par les propres loix. Combien en effet ne voit on pas de personnes habituées à une chose quelconque, devenir malades si l'on veut la leur faire perdre. La nature fixe est faite elle ne veut plus s'en passer. Je connois un Magistrat, d'un esprit peu commun qui m'honnore de sa bienveillance & avec qui je vis presqu'habituellement lequel est grand mangeur & à qui la diette a toujours donné la fievre qu'on n'a pû faire evanouir qu'en le faisant manger. Je l'ai vû plusieurs fois malade, plus il diétoit plus la fievre étoit forte. Des alimens solides, tels qu'une soupe, un oeuf frais, un morceau de pain avec des confitures, la lui rendoit beaucoup moindre s'ils ne la dissipoient pas entierement. Cela me rappelle l'histoire de ce gourmand que Boerrhaave faisoit à ses Disciples & que Swieten rapporte. Cet homme dans une maladie vive qu'il prouva fut mis à une diete sévere qui le jetta dans un tel état de débilité qu'il sembloit n'avoir plus que l'ame à rendre, ut animam fere egeret. Son Médecin ordinaire qui l'étoit aussi son compagnon de table, s'étoit malheureusement pour lui absenté au commencement de sa maladie. Il arrive, trouve son ami dans cet état, s'assemble en consulte avec les autres médecins qui l'avoient vû jusqu'à ce moment, & leur dit en riant qu'il connoit seul le sel qu'il faut employer pour preserver ce corps de la corruption; dixit ridens probe se novisse quâ muriâ hoc corpus condiri deberet ne putresceret; & en conséquence il lui fit donner tout de suite illicò, un bon coup du meilleur vin du Rhin & un bouillon à la viande qui le restaurerent si bien que dans la moindre tems possible, il le sortit d'une pas si périlleuse. Aussi Swieten avertit il, d'après Hyppocrate & Celse d'avoir toujours égard à la nature propre du malade; ce qui comme nous venons de le dire renferme également & la nature elle même, & les habitudes qu'elle s'est faites.

Regles diététiques pour les maladies en particulier.

(77.) Présentement que nous avons exposé les regles diététiques generales concernant les alimens dans les maladies Chirurgicales, venons aux régles que chacune d'elles demande en particulier.

Ce que c'est que la Chirurgie.

(78.) La Chirurgie est cette partie de l'Art de guerir qui nous apprend à connoître & à traiter toutes les maladies qui pour leur guerison exigent especialement ou l'opération de la main ou l'application des remedes exterieurs connus sous le nom de topiques.

Classe de ces maux.

(79.) L'on a rassemblé sous cinq classes différentes le genre des maux que la Chirurgie traite; les tumeurs les plaies les ulcères les luxations & les fractures. Nous nous conformerons à l'usage reçû en ne nous écartant pas de cette division quoiqu'elle ne renferme (80) toutes les maladies Chirurgicales, mais nous traiterons quand l'occasion s'en présentera dans le cours de cet ouvrage des maladies que ces classes ne comprendront pas.

Des tumeurs.

Organiques

(80.) On entend par tumeur une élevation contre nature, formée dans un des points de la circonference du corps ou par le déplacement de quelques unes des parties qui le composent ou par la stagnation dans un de ses points des fluides qu'il contient. On appelle tumeurs organiques, celles qui sont formées par le déplacement de quelque

Humorales. par tels ou organes ; et tumeurs humorales celles qui occasionnent la stagnation des fluides. Les hernies vraies forment la première classe, et les dartres, le phlegmon, le phlegmon, le phlegmon et la seconde.

Hernies. (81.) Toutes les parties, organes ou viscères contenus dans les trois ventres peuvent par leur issue hors de ces capacités entrer dans la formation de la hernie. De là les accidens plus ou moins nombreux, plus ou moins différens, que les accompagnent et qui exigent presque autant de moyens curatifs qu'on peut voir décrits dans les livres de l'art, et sur lesquels nous n'insisterons point, cela n'étant pas de notre sujet. Nous ne parlerons même que du régime qu'il convient d'employer dans les différentes hernies où l'on apperçoit dans les différens points de la circonférence de l'abdomen et qui n'admettent d'autres moyens de guerison que le palliatif, telles que celles que les malades ne veulent pas faire guerir radicalement, ou celles qui sont incurables soit par leur ancienneté soit par leur trop grand volume soit par les adherences, pour ainsi dire immenses, qui les compliquent, soit par l'habitude que les parties qui les forment ont contractée de rester au dehors ainsi elles ont acquis un droit de domicile presque naturel, et que la capacité du bas ventre leur refuse, accoutumées à ne plus les loger.

Leur régime. (82.) Dans ces cas le régime doit être sévère au point qu'il n'excede pas la quantité des alimens nécessaires seulement pour nourrir et entretenir le corps dans l'état de santé ; de retrancher même de cela, s'il le faut, pour diminuer l'embonpoint s'il en existe ; puisqu'il feroit une complication qui aggraveroit considérablement la maladie en augmentant son volume ; et de choisir ces alimens dans la classe de ceux qui sans relacher les parties, ayent la propriété de ne pas repletter le ventre et de ne pas occasionner des vents : à gêne que les parties qu'elle contient éprouvent en fournissent la raison la plus apparente. Ainsi le pain, la soupe la viande mais quelle ne soit pas grasse, et assez épicée pour n'être pas insipide ; l'eau à laquelle on peut mêler de bon vin, le tout pris le plus modérément, nous ne croyons pas assez le répéter, doivent faire la nourriture du malade qui doit éviter le plus soigneusement tout ce qui est gras huileux, la patisserie, les viandes grasses, telles que le cochon, les légumes et potagers, salaisons les crudités, parmi lesquelles nous n'entendons pas placer le bon fruit bien mur tel que la pesche la poire pourvu je le répete qu'on en mange modérément.

(83.) Ce même régime convient également à ceux en que le bracher a guéri ou qui le portent encore ; mais vraiment avec un peu moins de rigidité. Nous renvoyons à l'article des opérations pour parler du régime convenable à ceux opérés de la hernie.

Les apostèmes. (84.) Les tumeurs humorales sont comprises dans quatre classes érysipèle, le phlegmon, le dartre et l'oedeme ; les deux premières sont appellées chaudes ou inflammation, et les deux dernières froides ou par congestion. Chacune de ces classes renferme plusieurs espèces ; et tous ces maux sont connus sous le nom générique d'apostème.

L'érysipèle (85.) L'érysipèle est une légère tumeur plus étendue que volumineuse, d'une rougeur intense qui s'évanouit à la pression du doigt pour revenir dès que la pression cesse, d'une douleur acre, pungitive, mordante ; lequel, c'est à dire, l'épanchement est occasionné, du moins me l'a-t-il toujours paru ainsi, par une bile acre, qui allère le sang, en tout ou en partie, dans une telle effervescence qu'elle l'oblige à gagner les vaisseaux lymphatiques de la peau. Ce qui semble me le prouver, est que les saignées n'ont jamais paru produire des effets aussi salutaires pour la guérison que les remèdes antiphlogistiques tant altérans que purgatifs.

Régime (86.) De sorte que les alimens qu'il convient de donner dans cette maladie doivent être délayans, tempérans, adoucissans, acafans, incrassans même, tels que le riz le gruau dont on fait des crêmes, les laitages ; la laitue, le pourpier, les fruits d'été, le miel, le petit lait, pour qu'ils puissent calmer, corriger, émousser envelopper les particules acres de la bile, qui occasionnent ; nous en parlerons à l'article de la résolution des apostèmes, pour ce qui concerne leur quantité.

(87.) Ce régime sera celui ou à-peu-près, de toutes les éruptions dont le caractère est érysipelateux, tels que le charbon, l'antrax, et

Le phlegmon. (88.) Le phlegmon est une tumeur à-peu-près égale dans ses dimensions, dure, rénitente, douloureuse, d'une rougeur qui ne cède pas au toucher, provoquée par un sang bouillonné, épais, qui ne pouvant circuler s'arrête en un point et y occasionne tous les accidens que nous venons de décrire.

Régime. (89.) Des délayans, des tempérans, des rafraichissans un peu incisifs, tels que les derniers que nous venons de rapporter P. 86, auxquels il faut ajouter les plantes chicoracées, la pourpier, et c. que donne de différentes manières, et en plus ou moins grande quantité, selon l'état de la maladie ; en dont nous nous entretiendrons plus amplement dans les différens articles de la terminaison des apostèmes. On doit surtout ici de même que l'érysipèle, donner des alimens capables de relacher le ventre tels que les fruits cuits et les herbes potagères, leur effet ne pouvant pas manquer d'être salutaire.

(90) Ainsi doivent être employés les mêmes alimens, dans toutes les Maladies phlegmoneuses ou inflammatoires telles que les différentes espèces de bubons, l'esquinancie inflammatoire &c.

Le Skirre. (91) Le Skirre est une tumeur ordinairement ronde, dure, inégale et sans douleur, occasionnée par la stagnation de la lymphe dans une glande, qui conque, et où cette humeur fait, pour parler le langage de Boerhaave, coagulée épaissie, pétrifiée.

Régime. (92) Quand le mal, dans son principe, doit être observé dans ce qui concerne le régime alimentaire; ou bien on décide de laisser la maladie faire tranquillement, ce qui est très souvent convenable; et alors il faut empêcher par un bon régime surtout que la maladie ne fasse par des progrès, et ne s'aggrave en prenant la funeste tournure (le cancer) dont il est susceptible; et dans ce cas, il faut observer les règles de la plus grande sobriété, éviter tous les alimens capables de porter l'épaississement et l'acrimonie dans la lymphe; ou bien le traiter pour quelque raison que ce soit, et pour lors il faut rendre les alimens médicamenteux, et employant ceux qui ont la propriété ou en la leur donnant de délayer, de relâcher, de fondre pour ainsi dire, la lymphe qui est en stagnation, et de les rendre dans les différents cas de ceux qui sans porter la fougue dans les humeurs, relâchent le ventre, ou poussent par la transpiration afin de fournir à cette lymphe un égout nécessaire. Si elle est épaissie; telles sont presque toutes les herbes potagères dont nous avons si souvent parlé, auxquelles il faut joindre les racines les plus intérieures, telles que les asperges, les capillaires, la pimprenelle, la bourrache, la laitue, &c; et parmi les dyapphoniques, la fumeterre, les bois sudorifiques, &c; qu'on peut combiner avec les viandes légères, telles que la volaille, le mouton, le veau, et dont on peut préparer les différens bouillons, et les boissons qu'on donne.

Le cancer. (93) Mais s'il arrive, ce qui malheureusement n'est que trop ordinaire, que le Skirre dégénère en cancer, ce que est manifesté lorsque la douleur s'empare; (1) on ne peut point alors songer à adoucir une acrimonie corrosive dans les humeurs et la plus grande irritation des solides, soit dans toute la machine animale, au moins dans la partie affectée; il faut nécessairement joindre aux alimens du S. précédent, ceux qui en même tems sont capables de calmer l'irritation des solides et de corriger l'acrimonie des fluides (en conseillant (avec M. le Vacher (2)), la diète blanche, c'est à dire l'usage du petit lait, du lait d'amandes, des crèmes de riz, d'orge, &c, on leur peut joindre les œufs frais, si mieux on n'aime prescrire le lait de vache pour toute nourriture, à laquelle elle sont bonnes, pour ne dire rien de plus, mais qui les tuent sûrement, et que l'acidité ne domine ni dans les premiers ni dans les seconds voies; car alors elle deviendroit ou ne peut pas plus nuisible, en donnant une nouvelle force à la maladie; mais il m'a paru et cela m'a presque toujours réussi, qu'on pouvait obvier à cet inconvénient, en combinant le lait avec les amers, et surtout avec le quinquina, dont les vertus restaurantes, calmantes et antiseptique, est généralement reconnue. Régime.

Pour ce qui regarde la manière de le faire, à l'article de la suppuration. (§ 120).

Autres tumeurs skirreuses, et enkistées. (94) Les mains qui ont beaucoup d'affinité avec le Skirre, et dont le caractère, à la dureté près est vraiment skirreux sont les tumeurs enkistées, connues sous le nom d'atheromes de steatomes et de meliceres; les loupes, les écrouelles, &c. Le régime qui leur convient est très à peu près le même que celui du Skirre; il n'est que celui des écrouelles qui veut quelques différences, que nous allons examiner; et s'il arrivoit, ce qui n'est pas bien rare, que le caractère des premières approchât du scrophuleux, ce que nous allons dire de leurs sera sans doute très pour l'article.

Régime.

Ecrouelles. (95) Les écrouelles consistent dans un épaississement de nos humeurs et particulièrement de la lymphe, tels que celui ne pouvant pas circuler dans ses propres vaisseaux s'y arrête et en conséquence les glandes qui sont les organes qui la travaillent principalement, sont nécessités par sa stagnation à prendre un volume extraordinaire qui s'accroît naturellement de plus en plus et à mesure que la lymphe s'y accumule et acquiert par conséquent plus de consistence, et se rend par là les vaisseaux plus immuables.

Régime. (96) Nous nous répétons si nous entrions dans le détail des alimens dont les scrophuleux doivent faire usage, ayant traité cette matière à fond, au long dans la première

(1) J'ai vu assez souvent des skirres douloureux dans mes malades passagère qui ne sont jamais devenus cancereux; mais on ne doit les regarder que comme des exceptions à la règles

(2) Répert. sur le cancer, pag.

partie à l'article du tempérament (situteux (P. 36 & suiv.) avec lequel les écrouelles ont la plus grande affinité; & il ne nous paroît pas manquer que l'engorgement des glandes pour être scrofuleux. Nous y renvoyons donc, & nous nous contentons d'observer ici que l'acide étant dans les écrouelles toujours ou presque toujours dominant, on doit, quoi qu'en reconnoît le combattre de la même manière que nous l'avons dit à l'article de l'acrimonie acide (P. 56).

(97.) Nous observerons de plus que si, comme il arrive quelquefois, la fièvre & l'inflammation s'y joignent, ayant toujours égard à la nature de la maladie principale & à l'acrimonie dominante, il faudra se comporter pour la diète de la manière que nous l'avons dit aux articles de la fièvre & de l'inflammation (P. 44 & suivans; & P. 86 & 89).

(98.) Il arrive quelquefois, mais ce sont autant d'exceptions à la règle que l'alkali paroît dans certains adultes scrofuleux; mais si le praticien juge sans apperçoit, il nous paroît avoir tout fait pour le bien conduire.

Œdème. (99.) Il est dans l'œdème ainsi que la débilité des solides & la décomposition des fluides, l'empreinte gravée dans une tumeur blanche par un corps quelconque, laquelle ne s'efface que le plus lentement, prouve la foiblesse des solides, l'épanchement ou l'infiltration de la partie aqueuse du sang dans le tissu cellulaire, partie qui ne doit être que le réservoir de la graisse ou dans toute sa capacité qui ne doit pas la contenir, fournit la preuve la plus évidente que les fluides sont décomposés. L'absence de la douleur, ou seulement la présence de celle que nous appellons gravative, & le froid de la partie affectée, symptômes essentiels & individuels de la maladie, viennent ajouter des preuves invincibles de l'un & de l'autre.

Hydropisies. (100.) Je range dans la classe des tumeurs blanches, l'œdème universel connu sous les noms de leucophlegmatie & d'anasarque, & l'épanchement d'eau dans quelques unes des cavités du corps que l'on appelle hydrocéphale à la tête, ascite au bas ventre, hydrocèle aux bourses, &c. Tous ces maux sont connus sous le nom générique d'hydropisies.

Régime. (101.) Des alimens convenables dans ces différens maux doivent être propres à rendre aux fluides la consistance qui leur est nécessaire, & aux solides le ressort qu'ils ont perdu. Ces alimens doivent donc être de facile digestion pour ne pas demander, pour être digérés, une trop grande action de la part des solides déjà trop foibles; restaurans pour relever les forces abattues; d'un bon suc pour renouveller les humeurs; enfin, ils doivent être capables de diminuer en même tems ces mêmes humeurs qui pèchent par leur trop grande quantité, en donnant au corps la faculté de les expulser au dehors.

(102.) Je pain bien fait, le biscuit, la volaille, le mouton, le veau rôtis ou grillés, un peu épicés; pour boisson, de bon vin vieux corrigé avec l'eau, ou les différentes tisanes faites avec le fraisier, l'oseille, l'artichaut, &c. espèces différentes des chardons, le fenouil, l'asperge, la feuille & ses parmi lesquels on choisit ceux qui sont indiqués pour combattre l'acrimonie spécifique & par état plus ou moins grand d'irritation, de foiblesse ou de force; lesquelles doivent aussi nous guider pour la quantité, qui vaut toujours mieux de rendre moindre & plus souvent répétée. Je me suis très bien trouvé dans un état de débilité extrême, où étoit une ascitique d'associer au peu d'alimens nourrissans qu'elle pouvait prendre, une pilule de savon combiné avec la suie, qui dans le même tems qu'elle aidoit la digestion, en augmentant les propriétés de la bile donnoit par son amertume du ressort à l'estomac & sans affoiblir, évacuoit les humeurs superflues. Je ne me serois peut être pas avisé de donner du savon, si je ne n'avois pas été obligé de nourrir ma malade avec le lait, que je coupai avec une forte décoction de quinquina, pour l'empêcher de prendre aucune mauvaise tournure & pour en aider la digestion, en relançant les forces digestives autant qu'il étoit possible; mais ce qui me détermina fut la crainte de la coagulation du lait dans les premières voyes, qui m'auroit ainsi qu'on s'en apperçoit bien, produit l'effet le plus contraire à celui que je demandai: par ces moyens, la maladie s'évanouit peu à peu; les forces revinrent de même; & la malade revint des portes de la mort, jouit depuis près de deux ans de la meilleure santé.

(103.) Il est, si je ne me trompe, inutile de faire observer que si l'on doit dans tous les cas dont nous venons de parler, donner des alimens dans la plus petite quantité possible à la fois, par les raisons que nous en avons dites, c'est surtout dans les hydropisies de poitrine & du bas ventre, parce qu'en augmentant nécessairement le volume de l'estomac, ils doivent en conséquence, en aggraver nécessairement tous les symptômes.

(104.) Il est des cas, où dans ces sortes de maux, la privation de toute boisson a été des plus salutaires; mais il me semble que la chose eut été impraticable dans toutes les hydropisies que j'ai vu, puisque la soif quelquefois inextinguible, formoit de tout le mal l'accident le plus fort; elle faisoit éprouver un vrai martyre au malade, qu'on n'auroit pu guérir en le privant de boire, parce qu'il paroît qu'alors la totalité des humeurs trop abondantes

acrimonieuses a besoin d'être renouvellée, & le fel dont elle abonde trop developpé d'être émoussés, corrigés & même détruits; & il ne paroît pas qu'il puisse être que par la boisson que la nature demande avec la plus grande instance, & que nous rendra capable d'opérer cet effet. Je me fais en pareille occurrence, très bien trouvé de faire faire usage au malade de l'esprit de soufre dans la tisane ou dans de l'eau pure, à une dose plus ou moins grande selon que la soif paroissoit l'exiger. Mais il ne peut être employé que lorsque l'acrimonie alkalescente domine, ce qui est ordinaire surtout dans les derniers tems de la maladie. On peut aussi permettre au malade en pareil cas ainsi que le conseille Arbuthnot (1) le libre usage des eaux de Spas avec le vin de Rhin. (1 Rhin.) Mais comme ces eaux ne sont pas communes partout, nous croyons devoir dire ici que celles d'Issouet de Saint Amand, de Bapy, de Transac, de l'ancienne source & de Pevrat lui bien leur suppléer, de même que presque tous nos vins surtout les blancs, à celui du Rhin.

Terminaisons des tumeurs.

(105) Toutes les tumeurs se terminent par cinq voyes différentes plus ou moins salutaires, plus ou moins facheuses, qui sont la résolution, la suppuration, l'induration, la métastase & la gangrène. Nous allons les examiner séparement, de même que le régime qui convient à chacune d'elles.

De la résolution.

(106). On dit qu'une tumeur se termine par résolution lorsque la tumeur qui la forme s'évanouit d'une maniere non apparente, soit que la tumeur rentre insensiblement dans le torrent de la circulation, soit qu'elle se dissipe par les différentes excretions, sans corps, sans lui occasionner le moindre dérangement.

Comment elle se fait.

(107). Pour qu'elle arrive il faut nécessairement que la masse générale des humeurs soit diminuée, ou bien que la présence de celle qui est en stagnation, c'est à dire, qui forme la tumeur, lui soit pour ainsi dire, nécessaire; ainsi la diète la plus exacte, Victus tenuissimus de Boerrhaave (2) est absolument requise, lorsqu'on veut opérer ou que la nature opere la résolution. Il faut aussi que celle soit capable de détacher de calmer l'organe des humeurs & de les dissiper jusqu'à leur moindre consistance, puisque celles ne doivent avoir que le moindre volume possible, minimaque pulmones ajoute Boerrhaave au même endroit; & c'est ce que fera une diète qui n'admettra aliments que la tisane d'orge, d'avoine de riz, leur crême, legers bouillons de volaille & grenouilles cuits le fruit bien mûrs; de legers bouillons de volaille si l'on en donne & auxquels on ajoute un peu de pain, du riz, de gruau du fucre de citron, du verjus, &c. Avec ces aliments si l'on les donne en petite quantité (3) & seulement pour empêcher la dégénérescence de ces humeurs, & que la vie se soutienne, on parviendra non seulement à diminuer leur masse, mais même à rendre plus fluides celles qui sont en stagnation & par conséquent plus propres à rentrer dans le torrent de la circulation, & à s'évacuer, pour ainsi dire résolution.

Régime.

(108). Cette espece de crise nous vient de ce que la matiere stagnante s'évacue par les différentes excretions du corps. Les urines, le plus souvent, les selles, plus rarement les sueurs, sont les voyes que la nature se choisit, lorsqu'on l'excite à prendre pour les évacuer. Dans ce cas là on doit favoriser autant qu'il est en soi ces différentes excretions, en combinant avec les aliments dont nous venons de parler, ce qui suit. Chiendent, le pissenlit, la laitue, la laitue, & parmi les diuretiques; la bette, les épinards les prunes, les pommes, le miel & parmi les laxatifs; & parmi les diaphoretiques, la fumeterre, la bardane, la salsepareille &c. Il est même bon de les associer aux deux premiers classes qui en même tems qu'ils facilitent un peu le ventre ou favorisent le libre cours des urines, tempérent & fondent & en diminuent un peu la totalité. Il n'en est pas de même des sudorifiques qui, le plus souvent même, ne laissent pas occasionner un peu d'effervescence; & que par conséquent on ne doit employer que lorsqu'on voit que la nature a fait de préférence choix des voyes de la sueur.

(109) Jusqu'ici nous n'avons entendu parler que de la résolution des tumeurs inflammatoires qui en général sont celles qui se comportent le plus exactement de la maniere que nous venons de le dire; mais

(1) Arbuthnot, des aliments page 305 (2) Boerrhaave aphor. 1336. (3) C'est à dire: à peu près; car pour les boissons il faut les donner en assez grande quantité.

il n'en est pas de même de celles formées par congestion. Nous savons très bien, dès que nous connaissons leur nature qu'elles exigent des aliments de facile, un peu plus ou peu moins, selon le plus ou le moins grand degré d'irritation, de faiblesse ou d'atonie dont les variations sont infinies & des plus combinées, & dans le détail desquelles il nous est impossible d'entrer, puisqu'elle est susceptible du plus grand ouvrage, & que quelque étendu qu'il fut, il ne pourroit jamais, avant que nous le sentions bien, que changer la matière. Nous nous contenterons donc de renvoyer pour le choix des aliments aux articles qui ont traité de ces tumeurs (Voy. § depuis 91. jusqu'à 105.) en faisant observer qu'on ne doit se employer que d'après les règles que nous venons de donner dans tout cet article où si nous n'avons pas tout dit ainsi que nous venons de le remarquer, parce que cela nous est clairement impossible, c'est à la sagacité du Chirurgien à suppléer ce qui y manque. Nous croyons devoir dire en finissant cet article, que la résolution étant la terminaison la plus courte & la plus salutaire le Chirurgien doit toujours agir de toutes ses forces pour l'opérer ou pour exciter la nature à la faire elle même. Nous croyons devoir dire de plus que quoique nous n'ayons parlé que des aliments propres à favoriser ou à opérer la résolution, ils n'ont pour cet effet qu'une vertu bien secondaire; que rarement seuls, ils pourroient l'opérer; & que la constitution pour le faire, exige quelque emploi d'autres moyens, tels que les saignées, les purgatifs & autres évacuans & altérans, les applications topiques diverses, dans le détail desquels nous ne pouvons pas entrer & parce qu'il seroit trop long, & parce que nous passerions les bornes d'un programme. Nous ne parlerons donc jamais désormais ainsi que par la suite que des aliments qui conviennent aux différentes maladies Chirurgicales, sans parler des autres moyens qu'elles exigent nécessairement ou pour guérir, ou pour être rendues plus supportables.

(110.) Dès que la résolution ne termine pas une tumeur inflammatoire celle ci suppure ordinairement.

La suppuration.

(111.) On appelle suppuration cette action de la nature qui change nos humeurs en pus.

(112.) Il ne paroît point une tumeur naturelle puisqu'il n'existe pas naturellement dans nos humeurs & qu'il faut un dérangement de nos fonctions, une vraye maladie pour la provoquer.

(113.) Nous n'entrerons dans aucune discussion, nous ne ferons aucun système, n'en ayant point du tout, sur la coction du pus, ni sur la matière qui le forme principalement nous renvoyons ceux qui veulent tout savoir aux auteurs qui en ont le mieux écrit tels que Wiseman, Le Dran, Le Clerc, Le Faure, Le Cat. nous nous contenterons seulement de dire, que la suppuration ne se produisant que par une réciprocité d'action de nos fluides & de nos solides, cette action ne doit être ni trop forte ni trop foible pour qu'il en résulte un bon pus, & que les aliments qu'on donne doivent être variés suivant les différentes circonstances qui se rencontrent, suivant l'exigence des cas.

Régime

(114.) C'est de toute évidence que si cette action est trop grande, ce qu'on connoît aisément par la véhémence de la fièvre, la grandeur de l'inflammation, l'intensité de la douleur, il ne faut alors employer que les aliments les moins nourrissans, les plus adoucissans les plus tempérans, les plus rafraîchissans tels que ceux dont nous avons parlé aux articles de l'inflammation & de la résolution. (Voy. §§ 91, 107 & 108.) & qu'au contraire dans les cas où les forces sont débiles, où l'action n'est conséquemment pas assez forte comme dans les tumeurs froides qui se terminent par suppuration, ce qu'on connoît par l'absence presque totale plus ou moins, des symptômes de l'état opposé, & que nous venons de décrire, il faut donner des aliments capables d'accélérer le mouvement des fluides & de relever le ton des solides, tels que ceux que nous avons décrits aux articles des tumeurs froides & scrophuleuses (§§ 96.). Non seulement il faut être plus ou moins à modérer ou à accélérer cette action & que la différence dans les premiers cas & les seconds en deviennent la suite ordinaire.

(115.) Si l'on doit avoir toutes ces attentions lorsque la suppuration se forme elles ne doivent pas moins être continuées lorsqu'elle est faite & qu'elle a au dehors une issue par laquelle elle est pratiquée ou qu'on lui a donnée. Les qualités & la quantité du pus auxquels il faut joindre les symptômes accessoires, devant nous servir pour nous diriger, nous allons nous y arrêter un moment.

(116.) Ses qualités le font distinguer en bon & en mauvais. Le premier est blanc, épais, d'une odeur douce; le second n'a aucune consistence, il est sanieux, fétide & prend différentes couleurs. Lorsque le pus est bon, le régime doit être tel que les aliments qu'on donne fournissent un chyle abondant & suffisant pour soutenir le corps dans toutes ses forces & même pour les réparer si, comme il est ordinaire, elles se font débilitées; mais il faut bien prendre garde en même tems de ne pas les donner en trop grande quantité, parce qu'il en résulteroit nécessairement une altération désordonnée dans

entre les solides et les fluides qui produiroit une suppuration trop abondante, parce que les fluides le fourniroient telle relativement à l'augmentation de leur quantité, d'acquerroit mauvaise consistence parce que les solides auroient agi sur elle avec une trop grande force.

(117.) Par cette même raison, les alimens qu'on donne doivent être de bien facile digestion et opposés à l'alkalescence. Ainsi le pain bien fait, les fromages qu'on prepare de la maniere que nous l'avons si souvent dit, les fruits bien murs ou cuits, les légumes dont nous avons si souvent parlé, tels que la laitue, la chicorée, l'épinard, la bette, les racines de scorsonere, de cerfeuil, de carotte, etc., les bouillons de viande bien dégraissés et on fait entrer ces légumes pour en former des potages, ou que l'on accommode selon que le malade le desire, ou que l'habitude, le tems et la nature du mal l'exigent. De tout, si le malade pouvoit s'en accommoder, seroit dans le plus grand nombre des cas, le meilleur de tous les alimens; il fourniroit un chyle doux et très nourrissant, sans exiger un bien grand travail des forces digestives.

(118.) Mais si l'on péchoit essentiellement en donnant une trop grande quantité d'alimens, l'on ne pécheroit pas moins en donnant dans un excès contraire: car si nos humeurs n'étoient pas renouvellées et réparées des pertes qu'elles font habituellement, elles prendroit, ainsi que nous l'avons déjà dit, une coulure alkaline qui jointe au défaut de leur quantité nécessaire qui en feroit la fluidité, jetteroit tout le corps dans l'inertie et seroit par les mêmes raisons que nous avons exposées au S. précédent, que le pus pécheroit en raison inverse, et n'auroit pas les bonnes qualités dont il doit être doué. Il est donc un juste milieu à prendre, et si je ne me trompe rien de mieux peint cela que de suivre Boerrhaave à la lettre: repletionem, famem, sitim cavendo. (1)

(119.) Si cependant, comme il n'arrive que trop souvent, la suppuration n'est pas bonne, quoique l'on observe exactement les regles que nous venons de poser, il faut alors en rechercher la cause, dans un vice ou acrimonie de la masse générale des humeurs; et dès qu'on l'a reconnu, prescrire un régime capable de le combattre, (Voy. S. depuis 53 jusqu'au 63 et depuis 165 jusque 172.); ou dans un vice particulier de l'endroit où l'est faite la suppuration, auquel on remédie par les topiques convenables, et en observant toujours pour la quantité des alimens les regles que nous venons de decrire.

(120.) Il n'arrive que trop souvent que la suppuration devient colliquative, de là dire que la masse générale des humeurs se convertit peu à peu en pus, dont l'endroit affecté devient sinon l'organe sécretoire, du moins l'organe excrétoire. Il semble en effet dans ces sortes de cas que la nature oublie toutes les autres fonctions pour ne plus s'occuper que de la formation du pus. Dès ce moment la nature cesse sinon toutes les fonctions, du moins la plus grande partie, et la suppuration devient de plus en plus abondante, en conservant presque toujours jusqu'à la fin les meilleures qualités en apparence. Le corps se détruit à mesure, s'amaigrit totalement, et dès qu'il ne lui reste plus que la peau et les os, le malade meurt. La fievre hectique est toujours compagne de cette suppuration, et cette suppuration forme une vraie phthysie que M. de Haen appelle phthysie cellulaire. Une acrimonie, un vice du sang, est presque toujours la cause de cette maladie, à la vigueur desquels il faut toujours aller le plus soigneusement; et si l'on parvient à les reconnoître, tandis qu'on emploie les moyens capables de les détruire, faire faire au malade usage des alimens convenables et dont nous avons parlé aux S. 53 et suivans, ou dont nous parlerons aux S. depuis 165 jusque 172, dont la quantité doit être proportionnée pour chaque fois aux forces du malade, et répetée selon le besoin d'autant plus ou moins urgent que les pertes sont plus ou moins grandes. Les différentes espèces de gelées, parmi lesquelles on fait choix des plus convenables, fournissent dans ce cas, un aliment qui réunit les propriétés d'être un bon restaurant, de nourrir beaucoup et de pouvoir être pris en petite quantité. En pareille circonstance, le lait combiné avec le quinquina m'a fourni l'aliment médicamenteux le plus efficace. J'ai pu sauver plus d'une phthysie purulente de cette espèce; il m'a rendu vingt fois, en rendant les malades, pour ainsi dire, de la mort à la meilleure santé dont ils jouissent encore. Voici de quelle maniere je le donne. On prend une egale

Suppuration colliquative.

Régime.

(1) Boerrh. aphor. 192.

quantité de lait à celle d'une décoction faite avec deux onces de quinquina du meilleur bien choisi & bien concassé, que l'on fait bouillir dans deux pintes d'eau jusqu'à réduction de la moitié, que l'on coule. J'ai observé pour les doses, les mêmes règles que celles que nous venons de donner pour les autres aliments; mais je les ai toujours donné à la dose de quatre onces de liqueur, quatre fois le jour, à distances égales. Il faut observer que j'entends par jour, soit que ce soit dans le jour soit que ce soit dans la nuit, le tems de la fièvre d'exacerbation au commencement de celle qui suit. car il ne faut pas en donner au tems de l'exacerbation & on fait bien du moins dans les fièvres bilieuses que j'ai vu toujours ainsi que la fièvre lente observe le type de la fièvre double tierce.

(121.) Si on veut bien réfléchir sur la nature de la combinaison du lait avec le quinquina, on verra que non seulement elle a la propriété de nourrir & de relever les forces, mais encore de modérer, de calmer les effets de la fièvre lente, qui paroit seule la cause de la formation du pus, s'il ne la détruit pas. & cette dernière propriété est due au quinquina qui y joint encore celle d'empêcher le lait de rendre aigre des mauvaises matières dont il est susceptible & qui empêchent d'être donné dans un très grand nombre de cas où il seroit si pertinent. A l'égard il empêche aussi de rendre le lait encore plus médicamenteux, soit en nourrissant les animaux qui le fournissent de plantes capables de opérer cet effet, ou en leur faisant les mêmes remèdes qu'on feroit aux malades s'ils étoient en état de les supporter. Sur quoi l'on peut consulter MM. Clerc, Levret, & c (1)

(122.) Je ne dois pas manquer de faire observer qu'il est des constitutions, des sujets lymphatiques, goutteux totalement le quinquina & auquel il devient très nuisible, ainsi que je l'ai observé nombre de fois, autrefois à l'usage des phthysiques dont j'ai parlé plus haut & qui moururent. Il est vrai qu'ils étoient des plus malades que j'aye vu; mais le quinquina & le lait les rendoient plus malades. Ecrivain pour mon mélange, & ne voulant point de tout m'en rapporter à mes sens, je persistai; mais forcé de me rendre je fus discontinuer & ces deux malades ne purent plus tenir son usage. J'accuse principalement ici le quinquina quoique dans un d'eux le lait donné ensuite seul, produisit encore de plus mauvais effets; parce que dans bien d'autres cas, j'ai vu le quinquina agir ainsi & être repugné quoiqu'il fut donné seul. Nos tems, nos tempéramens ne sont pas uniques en leur genre; presque tous les autres aliments ou remèdes ont été ainsi éprouvé la même répugnance. J'ai vu plusieurs exemples qu'il seroit hors de propos de rapporter ici; parce que le lecteur est ou connaisseur soi-même, ou pourra en voir des exemples dans les bons auteurs. Mais que faire dans ces cas? Point de préceptes à donner; c'est au praticien abandonné à lui seul, de savoir se conduire; d'ailleurs comme le très bien dit Ovide:

Non est in medico semper relevetur ut ager;
interdum docta plus valet arte malum.

(123.) Quand on donne le lait & le quinquina, s'ils opèrent bien, ils n'empêchent pas que dans leur intervalle on ne donne de bons bouillons ou de la gélée ou du blanc manger ou une crême ou un coulis, qui plus est même un de ces frais & mollet au bon potage un peu de blanc de volaille avec de mie de pain, si l'estomac peut le supporter & de celui d'orge, de riz, ou toute autre plus convenable, autant que la soif du malade l'exige.

(124.) Si une tumeur devient squirreuse, nous disons qu'elle est terminée par induration: & comme le traitement qui lui convient alors est en tout celui de la squirre, le régime doit être par conséquent le même. & par conséquence vous renvoyons à l'article où nous en avons parlé (P 92.); & si le régime pouvoit la guérir ce seroit sans doute celui dont nous venons de parler dans les articles de la résolution & de la suppuration. Régime.

(125.) La Métastase, qui n'est autre chose que le transport d'une humeur morbifique d'une partie du corps à l'autre, est la quatrième terminaison des tumeurs. Métastase.

(126.) Les alimens ne paroissent pas avoir une bien grande influence ni pour empêcher la métastase ni pour la provoquer. Mais comme elle peut avoir lieu parce que l'action qui se passe entre les fluides & les solides est ou trop forte ou trop faible, le régime doit être dirigé en conséquence. Ainsi, si l'action est trop forte, il doit être fort et tel que celui décrit P 107; & si elle est trop faible, on doit suivant le conseil de M. Poursand, donner de bon bouillon, du potage, de la crême de riz

1) Clerc Hist. de l'hom. mal. Tom 2. pag. 26 & suiv. Levret Art des accouch. P 1795, pag 267.

a de la purée de Condittes, quelquefois du Caffé, quelquefois un peu de vin, fil ne va pas à de fortes)) (1) & finalement tout ce qu'il fait, on prescrira le régime convenable à la maladie qu'elle occasionnera.

La Gangrene

(127.) La gangrène est la cinquieme terminaison des humeurs. Une telle gangrène dit la corruption & la mort de la partie que ce mal a saisie. On en fait de deux sortes, une humide & l'autre sèche. On appelle gangrène celle qui est superficielle, & sphacele celle qui a saisi une partie dans tout son diamètre.

Régime.

(128.) De quelque nature que soit la gangrène, quelque cause qui la produise, il faut toujours rétablir les forces du malade si elle a totalement débilité, & combattre la pourriture qu'elle doit avoir nécessairement communiquée à la masse générale des humeurs, & qu'elle lui communique encore à chaque instant; Vires, si manent, diu Boerhaave (2) — Alterutri ingressum in venas impedire, putredinem concipiam arcere, coercere; & en conséquence il recommande un régime analeptique, cibos analepticos (3) tirés du lait, des œufs frais & mollets, des bouillons de viande, des panades, de bon vin, vina austera, qu'on doit donner à petites doses & souvent, quæ parva copia, sæpe repetita juvanda (4); & comme dit Wiseman, l'on doit dans la gangrène, craindre ordinairement la corruption, cumque ea omnique putredini mutus fit (5), sans doute de la masse générale des humeurs. Car la corruption est très présente dans l'endroit gangrené) il faut en prendre les alimens dans la classe des acescens, comme le lait, les panades, les crèmes de gruau &c, des bouillons faits avec le veau, & où l'on fait entrer le suc de citron & c, ce qui ne s'accorde pas bien avec ce que dit Boerhaave à ce sujet (6): ubi æger vel ætate grandior atque cui scorbutus, vel habitus frigidior, vel sanguinem multum aminit, vel ubi acidi humores abundant, optimum sane victus ita qui fit ex forbitionibus, jusculis quæ roborantibus, hoc est cum gallinis, saponibus, carne vitulinâ, bubulâ, bonâque carne aliâ, mace, zingibere, aliisve aromatibus decoctis: recenti forbitiones, ex cerevisia decoctæ vitulis ovorum, cinnamomo & sacchari immixtis; ipsa ova mollia, sive forbilia, gelatina item valentia, ex pedibus vitulinis communi, atque ebore præparata: dein vinum vetus ac generosum, rhenanum, hungaricum, hyspanicum, aut canariense & similia: ac denique ipsa cerevisia generosior prosertim pro pauperibus.

(129.) Ils ne s'accordent pas également dans le choix des alimens, c'est qu'ils ne supposent semblent être contraires: l'un craint la corruption l'autre sur celle la présence des acides; & en conséquence efacuent dans leur cas, ils ont également raison; mais a plus souvent raison que Boerhaave. Ainsi il faudra bien examiner dans l'occurrence si le cas qui se présentera, & prescrire l'un des deux régimes qui paroîtra le plus convenable en observant lorsqu'on sera obligé de faire suivre celui d'user d'être très économe de poivre, de macis, de gingembre, & qu'on estimera encore ne pouvoir digérer aussi facilement & en aussi grande quantité qu'un Allemand, de la gelée de pied de veau. D'ailleurs le régime d'Boerhaave ne pourroit être convenable qui plus est même il seroit très nuisible, lorsqu'il y a de la fièvre, ce qui est presque ordinaire, & pour lors il ne faut donner que les alimens que la fièvre permet. (voy. T. qui 64, jusqu'à 73.) Il est cependant des circonstances où l'on doit augmenter la fièvre, lorsqu'elle n'est pas assez forte pour provoquer la suppuration qui doit opérer la séparation du vif d'avec le mort, & pour lors le régime d'Boerhaave, ne pourroit très propre à produire cet effet; mais dans son emploi il demande une grande sagacité la plus grande circonspection. Il me semble que ce seroit ici le cas d'employer le quinquina avec le lait, qui d'après ce que nous en avons dit (n° 121) & toutes les louanges que les plus grands auteurs ont données à ce sujet au quinquina, paroît très convenable. Mais je ne me suis pas encore servi d'un tout fait usage en pareilles circonstances; je ne fais que proposer, y étant engagé par l'analogie seule. La boisson doit être de bon vin vieux bien trempé, rarement pur, & toujours en petite quantité; de l'eau avec le vinaigre ou le suc de citron; ou ce qui me paroît encore mieux, la tisane faite avec le citron, qui tout à la fois est antiseptique & restaurante.

Anevrisme.

(130.) Il est une espece d'humeurs qui quoique humorales ne peuvent être rangées dans la classe de celles dont nous venons de parler & qui ne prennent jamais aucune de leurs terminaisons; c'est l'anévrisme. Nous ne nous entretiendrons ici que de celui que la

(1) Voy. le Trad. Bon. de Gier. tome 6. pag. 31. (2) aph. 103. (3) aph. 134. (4) aph. 28. (5) Wiseman in aph. tome 1. pag. 713. (6) Boerhaave instit. chirurg. tom. 1. pag. 712.

Chirurgie ne peut guérir & qui conséquemment est incurable, tel par exemple que celui dont M. Le Dran rapporte l'observation (1) ; dont on trouve un bon nombre d'exemples dans les auteurs. La Chirurgie ne laisse cependant pas de leur prêter des secours pour la cure palliative, tels que la saignée qui doit au commencement être employée & plus ou moins répétée, suivant l'exigence des cas ; mais je ne crois pas avec M. Le Dran (2) qu'il n'y ait que les saignées fréquentes qui puissent soulager le malade, & empêcher la tumeur d'augmenter, nonseulement en diminuant le volume de toute la masse du sang, mais je crois au contraire que les saignées suffisantes une fois faites, le régime convenable, tel qu'il suffise seulement pour entretenir les forces nécessaires de la vie, sans les augmenter en aucune manière, seroit préférable. Ainsi les aliments doivent être tels qui n'augmentent ni la quantité du sang, ni son volume ni son mouvement ; en un mot, je le répète, qui ne tendent qu'à soutenir la vie & rien de plus ; ut ard. comme dit Celse (3) malignitatem tumoris differat aliquatenus & tolerabilem magis vitam reddat miseris. J'ai connu le malade dont parle M. Le Dran vécut pendant quatre ans avec un anévrisme monstrueux de l'aorte, & il auroit vraisemblablement poussé sa carrière bien plus loin si au lieu de se divertir pendant plusieurs mois & de faire les remèdes, si l'on peut appeller ainsi ceux qu'il fit, il eut observé le régime que nous proposons, & qui ne doit consister qu'en lait crême de riz, orge d'avoine des ptisanes des potages légers faits avec la jeune volaille ou le veau & les herbes potagères ; le raisin les fruits bien mûrs ou cuits, pris en petite quantité à la fois & que l'on répète plus ou moins souvent selon le besoin ; & pour boisson l'eau, sure la limonade hydrogale &c, dont on peut faire un usage abondant ; & par ces moyens on nourrit un sang en petite quantité mais tel qu'il le doit être, & qui le rafraîchit sans le congraisser. Le repos & la tranquillité de l'âme ne sont pas ici moins nécessaires, puisque l'anévrisme dont nous avons parlé d'après M. Le Dran, augmentoit tantôt plus & tantôt moins de grosseur, selon que le malade étoit en repos ou qu'il s'agitoit, & que dans les passions différentes il grossissoit beaucoup & que les suffocations suivoient de près. Puisque je ne sais par lequel de ces deux moyens la mort mit fin à ses jours, nous nous flattons que sa bonté nous en fera faire grâce. Nous croyons aussi qu'en prescrivant à ceux qui ont des anévrismes incurables, un régime capable de prolonger leurs jours & de les soulager autant qu'il est possible, nous avons mieux fait qu'Heister qui se trouve au dessus de lui dans parler & qui ne veut absolument s'entretenir que de ceux qui sont guérissables ; Ne forte dit il (4) inanem aliquam desperatæ nostræ considerationem instituisse videamur, nonnisi de curatis aneurismatibus, ubi hujus curationis est auctoris sumus. Au reste c'est le même régime qu'il faut employer dans les autres anévrismes qu'on doit pour mais dont certaines circonstances retardent l'opération. Nous parlerons ailleurs de celui qui convient à cette dernière.

Régime

(131.) Une autre espèce de tumeurs de la même nature que l'anévrisme, mais différentes dans leurs effets ce sont les varices que la dilatation plus ou moins grande d'une veine, en un ou plusieurs de ses points & la stagnation du sang qu'elle contient occasionnent. Bien souvent ce n'est pas une vraye stagnation, mais seulement un ralentissement du cours du sang dans cette partie. On ne voit guères arriver ce mal qu'aux femmes enceintes, & n'affecter que les extrémités inférieures ; mais dans quelques cas qu'elles arrivent & quelque endroit qu'elles occupent elles n'exigent d'autre régime que celui des hémorroïdes dont nous allons parler, qui ne sont que de vraies varices, placées au fondement, & qui reconnoissent les mêmes causes.

Varices.

(132.) Les hémorroïdes ne reconnoissent pour cause immédiate que la stagnation ou le ralentissement du cours du sang dans les veines hémorroïdales. Le sang ne s'arrête dans les vaisseaux que parce qu'il a trop de consistence, ou qu'il est trop abondant ou que les vaisseaux qui le contiennent sont trop débiles pour réagir sur ce fluide avec une force réciproque & nécessaire. Mais comment qu'il en soit, le sang n'est jamais nulle part en stagnation qu'il n'y acquière une plus grande consistence qu'il ne doit naturellement avoir. De cette trop grande consistence, jointe à la trop grande abondance qui doit nous diriger pour le régime de ceux que les hémorroïdes affectent, ne devant point nous occuper de la débilité des vaisseaux où le régime ne peut rien quant à ce qu'il peut diminuer la trop grande quantité du sang ou sa trop grande consistence, le reste étant l'affaire des topiques.

Hémorroïdes

(133.) Les hémorroïdes ont reçu les plus grands éloges de la part des esprits hypothétiques & de ceux qui ne sçavent voir qu'avec les yeux de la matière ; Mais nous pensons avec le célèbre M. de Baan, (5), que c'est une maladie qu'on ne sauroit trop aviter, & qu'il faut dans le plus grand nombre des cas, guérir le plus vite possible. Et en effet que risque-t-on de les guérir, si elles ne sont occasionnées que par la trop grande quantité du sang ou par son trop de consistence, sa trop grande densité ou par quelque cause extérieure ? Rétablissons le sang à son juste volume ; rendons lui toutes les qualités qu'il doit avoir ; maintenons le par

(1) Le Dran observ. de Chirurgie tom 1. pag 225. (2) idem ibid. (3) Celse de re medic. tom 1. pag. 265. (4) Heister inst. chir. tom 1. pag 419 & 420. (5) De Baan cat. med. tom 4. de tumor. libell.

par un régime sobre & tempérant dans ce nouvel état que nous venons de lui donner de nouveau & ne craignons plus que les hémorroïdes qui nous auront cédé puissent désormais occasionner ce mouvement des mains. Tout ce qui nous en résultera de plus désagréable, seront les reproches, les emportemens du glouton que l'on aura provoqués, parce que pour lui éviter des récidives, nous sommes nécessités de lui recommander non seulement de ne plus se livrer aux excès de bouche auxquels auparavant il ne s'étoit que très habitué, mais encore de se tenir à un régime qui lui trouve des plus sévères, parce qu'il ne fait que le nourrir & ne le rend plus malade.

Régime.

(134.) Le régime qu'il faut employer pour les hémorroïdes qu'on veut guérir, est le même que celui de la resolution §107. & celui décrit §18. & suivans, pour le tempérament sanguin. Il sera mis en usage pour empêcher la récidive après la guérison. Ceux qui sont affectés de ce mal & qu'on ne guérit pas ou par raison ou par préjugé doivent en tout observer ce dernier régime afin qu'ils ne fassent pas des progrès ultérieurs, & qui très certainement leur eut été cette incommodité s'ils se fussent entièrement mis à son usage, dès le premier moment qu'ils en furent menacés. Ceux qui voudront sur ce point en savoir davantage, pourront consulter la Dissertation de M. de Baën que nous venons de citer.

Des hémorroïdes ouvertes.

(135.) Si l'on ne guérit pas les hémorroïdes & qu'on ne suppose pas à leurs progrès, elles dégénèrent au point de crever & d'occasionner un flux de sang, quelquefois très dangereux & pour lors le régime doit être tel que celui décrit plus bas, pour l'hémorragie (§158.) en observant d'y joindre celui de l'acrimonie dominante, s'il en existe, ce qui n'est pas rare.

Epidémies.

136.) Nous ne devons pas quitter l'article des tumeurs sans parler des maux épidémiques de ce genre, tels que l'érysipèle, le charbon, l'esquinancie, la gangrène, & dont on a vu quelquefois de si cruels exemples.

(137.) On entend par maladies épidémiques celles qui se présentent sous le même aspect que les autres, & qu'un défaut d'attention fait croire les mêmes; mais entre lesquelles un oeil clairvoyant sçait mettre la plus grande différence, & parce qu'en effet elles diffèrent essentiellement, soit par leur nature, & soit par le traitement qu'elles exigent.

Régime

(138.) On ne sçauroit bien exprimer combien doivent être grandes l'attention & la circonspection qu'on doit employer pour prescrire un régime convenable dans les différentes maladies épidémiques. Ces maux sont un vrai Protée qui se présente sous toutes les formes, & qui au premier abord sous les apparences les plus bénignes, cache le venin le plus mortel. Il vient pour ainsi dire qu'on tâtonnant, qui plus est même, ce n'est malheureusement qu'après s'être trompé, que nous parvenons sur ce point à quelques connoissances certaines. C'est au praticien à mettre son esprit à la torture, pour lui faire deviner au commencement d'une épidémie le régime qu'il devra prescrire relativement aux différens cas; ici fortifiant les antiseptiques, antacides, tempérant, délayant, &c. Ce n'est qu'après avoir connu la nature du mal & celle de ses symptômes, qu'on peut parvenir à dénouer le noeud gordien. & si l'on est assez heureux pour y parvenir, l'on découvrira sûrement quel est le régime convenable & qu'on trouvera ici je ne me trompe, décrit deçà & delà à la Vérité dans le cours de cet essai. Nous observerons seulement que le plus souvent c'est un délétère putride qui provoque tous ces maux, & que les antiseptiques tant aliment que médicamens, en sont pour lors les vrais remèdes, qu'on doit prendre, plus ou moins fortifians, selon les différens degrés d'affaissement où le trouve le malade. Il est inutile d'avertir que dans les cas où le délétère se produit au dehors comme dans ceux dont nous parlons, il faut s'y maintenir autant qu'il est possible pour éviter de plus grands maux, & diriger le régime en conséquence.

Maux pestilentiels.

(139.) Nous n'avons pas plus à dire des maux pestilentiels, l'épidémie la plus meurtrière & qui paroît être l'assemblage de presque tous ces maux, parce qu'elle ne fait jamais présenter sous la même face, du moins doit on l'inférer d'après ceux qui en ont écrit après l'avoir vue, puisqu'ils sont presque tous discordans soit pour la caractériser, soit pour le traitement qui lui convient; qui plus est même elle a été différente dans le même tems suivant les différens individus qu'elle attaquoit. Pour s'en convaincre on n'a qu'à ouvrir les différens écrits qui ont paru depuis & autour de la peste de Marseille, surtout ceux des députés de la cour pour aller reconnoître cette Ville désolée. Quoique ces derniers ayent rangé en divers classes les différens états des pestiférés, eu égard aux divers symptômes qui les affectoient & aux différens traitemens qui leur étoient convenables, on ne laisse cependant pas d'entrevoir dans les observations qu'ils rapportent, que presqu'aucun cas n'étoit

semblable, & que presque tous les malades auroient demandé un régime & des remedes propres & particuliers à chacun d'eux. C'est donc encore une fois au praticien à se conduire d'après les impulsions qu'il recevra de son genie, de sa prudence, de son savoir, relativement à la nature de la maladie, de ses causes, de son espece, des forces, du tempérament des malades qu'il aura à traiter. Nous n'entrerons ici en aucun detail de methode générale, parce que d'après ce que nous venons de dire, sauf les plus grandes exceptions, elle pourroit devenir plus funeste que le defaut de secours. Nous finirons cet article en avertissant que pour éviter d'être atteint des maux qu'il aura à traiter dans ces malheureuses circonstances, il n'a qu'à être sobre & faire usage des alimens propres à son tempérament, combinés autant qu'il est possible avec ceux capables de combattre la contagion; mais le meilleur des moyens c'est la sobriété, pour dans tous les cas prévenir tous les maux. Par ces moyens il se préservera de la contagion & en faisant des saignées, à ceux à qui il sera nécessaire d'en donner, il leur verra produire le même effet. Le régime n'est pas à la verité le seul moyen qu'il faut employer pour éviter la contagion; mais ici nous ne devons pas parler d'autre chose.

Régime

Préservatif.

(146.) Il est encore d'autres tumeurs humorales qui affectent les os & du régime desquelles nous nous entretiendrons aux articles des maladies de ces parties. Il est aussi d'autres tumeurs occasionnées par des corps étrangers, qui ne demandent de régime qu'autant que la presence de ces corps occasionnent des accidens, comme l'inflammation, &c, & pour lesquels il doit être exactement le même que si ces accidens étoient apperçus; ainsi nous n'en parlerons pas davantage.

Corps étrangers.

(147.) A la seconde classe des maladies chirurgicales nous avons les playes. Les playes sont une solution de continuité des parties molles, récente & sanglante, faite par quelque cause externe, dans leur nature, & des parties qu'elles affectent & les accidens qui en conséquence doivent nous diriger pour le régime que nous devons faire observer aux blessés.

Playes.

(148.) La cause qui les provoque étant sanglante, poignante ou contondante forme leur nature; leur position est à la tête, à la poitrine, au bas ventre, ou aux extremités, où elles penetrent plus ou moins profondement & où elles font plus ou moins dangereuses, selon les parties qu'elles blessent; la douleur, les convulsions, l'hémorragie, la perte de connoissance, la fievre & ses compagnes forment les complications.

(149.) On nous dit dans les Ecoles qu'une playe peut être grande en apparence & petite en conséquence, & réciproquement; ce qui forme l'assertion la plus vraye. Et en effet un coup de sabre peut faire le plus grand délabrement, une playe immense à la peau & aux parties charnues sans intéresser celles dont la blessure occasionneroit les plus grands desordres, & par conséquent ne peut avoir aucune suite fâcheuse; tandis qu'un coup d'épée en formant une playe à peine sensible peut non seulement blesser en pénétrant profondement les organes essentiels à la vie, mais encore ne laissant pas une issue libre aux fluides dont l'épanchement doit être une suite nécessaire de la division des solides qui les contiennent, ce qui quelquefois produit les accidens les plus formidables. Il en est de même d'une blessure provoquée par une cause contondante. Une contusion des plus considerables par son étendue peut très bien n'intéresser que les tégumens, dont la lésion ne peut avoir aucune ou presqu'aucune mauvaise suite, au lieu qu'une contusion à peine ou même point du tout apparente, en intéressant une aponévrose, un tendon, un nerf, &c, peut avoir les suites les plus funestes. Mais comme à la vue d'une playe grande ou petite, récente, on ne peut pas toujours savoir quelles en seront les suites, ni les accidens qui pourront les accompagner, je crois qu'il seroit bon pour les prévenir, de mettre les blessés au même régime, que si ces mauvais symptomes qu'on prévoit ou qu'on doit craindre étoient vraiment présens, puisque par ce moyen on pourroit les éviter, ou en les prévenant les rendre moins grands & moins fâcheux. Ainsi nous croyons devoir prescrire pour toute playe récente le même régime que nous avons décrit aux articles de la résolution & des inflammations (Pag. 87, 107), dont on retirera le plus grand avantage, si l'on parvient par son moyen à empêcher la suppuration de la playe, & par conséquent l'inflammation & la fievre nécessaires pour la provoquer: car comme on le sçait, ces trois symptomes sont ordinairement concomitans qu'ils n'existent jamais ou presque jamais les uns sans les autres.

Régime

(150.) Des playes faites par un instrument bien tranchant, mais qu'on observe ce régime se guérissent bien souvent de cette maniere, c'est à dire sans suppuration, ou moins bien apparente, & la cicatrice de la guerison ne va pas ordinairement au delà du quatrieme jour; & pour lors le malade n'a pas lieu de se plaindre de la fievre & du régime, puisque s'il n'eut pas été observé tel, les fonctions étant conservées dans leur totalité, & leur

mouvement

mouvement restant toujours le même, il se feroit nécessairement trouver trop fort dans l'endroit blessé, & la réunion des parties divisées n'auroient pas pu se faire.

151.) Mais il n'en est pas toujours ainsi. Bien souvent la vision des différentes parties y met les plus grands obstacles par les accidens qu'elle provoque & qui sont l'inflammation, la fièvre, la suppuration, la douleur, les convulsions, l'engorgement, la perte de connoissance, &c. que nous allons examiner de même que le régime convenable à chacun d'eux.

152.) Pour ce qui regarde le régime convenable aux trois premiers symptômes, l'inflammation la fièvre & la suppuration, nous croyons l'avoir déjà traité suffisamment (V. depuis 64 jusqu'à 76; 86. 87; 113 & suiv.) & qu'il seroit entièrement hors de propos de répéter. Nous nous contenterons de dire ici à ce sujet, qu'il est important d'avoir égard à la structure & aux fonctions des parties ou organes lésés, connoissances que l'anatomie & la physiologie nous donnent, & dont il seroit déplacé que nous fissions ici le détail. Nous croyons seulement utile de remarquer que si dans tous les cas de plaie où ces trois symptômes se rencontrent, il est très essentiel de modérer le cours du sang, c'est surtout lorsque le cerveau & ses dépendances le poumon, le foye, &c. sont compliqués dans ces blessures; puisqu'on ignore pas que le seul mouvement de la circulation augmenté est capable d'occasionner les plus grands maux dans ces organes; & que ces maux deviendront bien plus dangereux, si ces parties sont primordialement & grièvement affectées. Nous parlerons plus amplement du régime des plaies relativement aux parties qu'elles affectent à l'article des opérations. (Voyez p. 197 & suivans.)

Observations à faire.

153.) La douleur est par elle même le plus cruel, & ordinairement le compagnon fidèle de tous les maux.

154.) Dans une plaie la douleur est plus ou moins grande, selon que les parties divisées sont plus ou moins sensibles, selon qu'elles sont plus ou moins divisées, selon la cause qui a fait la plaie la manière avec laquelle elle la fait & les complications qu'elle peut y faire, comme par exemple, si l'instrument qui a blessé est resté dans la plaie en tout ou en partie; &

Douleur.

155.) Le régime dans ces cas ne peut par lui même influer que bien médiocrement à la guérison de la maladie principale ni de la douleur qui l'accompagne; c'est à la chirurgie à faire cesser les causes qui la provoquent. Mais le régime s'il n'étoit pas exact, s'il ne secondoit pas les autres moyens que notre Art employe pour guérir, ces moyens pourroient manquer & manqueroient même leur effet par les raisons plausibles que nous avons déjà dites & que nous ne devons pas répéter. Ainsi le régime de l'inflammation, de la résolution de la suppuration doivent être employés selon les différentes circonstances; & si après que la Chirurgie a employé ses autres moyens plus efficaces, la douleur persiste & qu'on voye qu'elle n'est entretenue que par une acrimonie quelconque, dès qu'on l'a reconnue on y joint le régime qui lui convient; ou comme cela arrive bien souvent, la douleur subsiste parce que la fibre trop irritable, trop sensible, se resserre dans l'ulcère, le spasme; on doit alors faire entrer dans les boissons les différens antispasmodiques, c'est de cette classe de corps capables de porter la détente dans les solides, comme la laitue, le pourpier, &c. parmi les légumes; les fleurs d'althea, de bouillon blanc, &c. parmi les aromatiques; & parmi les vrais antispasmodiques les fleurs de sureau, de tilleul, &c. que l'on est même en droit de compléter, les semences, & les têtes de pavot, le camphre combiné avec le nitre, l'opium & les préparations, lorsque le spasme ne cède point aux premiers, en observant sur ce dernier la plus grande réserve, & d'employer après qu'il a opéré l'effet que l'on désire ce qu'il ne manque guères de faire, de lui substituer dans ces mêmes boissons, les acides tels que le jus de citron, le vinaigre, le verjus, l'esprit de soufre, de vitriol, &c. pour obvier aux désastres qu'il porte toujours dans la masse générale des humeurs. J'ai pu assurer avoir vu arriver la mort par l'omission du précepte que nous venons de donner, & qu'il m'a paru que l'opium & les différentes préparations étoient un vrai poison lent, dont les effets sont d'autant plus funestes qu'il n'agit que plus lentement & en procurant le repos, le calme le plus trompeur.

Régime.

Observations à faire.

156.) Ce que nous venons de dire de la douleur est en tout applicable aux convulsions qui arrivent, qui accompagnent les plaies. Et ainsi l'effet la convulsion semble être inséparable de la douleur; l'une & l'autre se provoquant mutuellement; elles ont les mêmes causes & à peu près les mêmes effets; elles ne doivent donc pas en conséquence être traitées différemment; ou si elles exigent quelque différence quelquefois, ce qui me paroit rare, le praticien qui l'appercoit, n'a pas besoin que nous lui disions la manière dont il doit se comporter. Ceci doit être entendu de toutes les convulsions, de toutes les douleurs, ou très à peu près, qui peuvent accompagner toutes les autres maladies Chirurgicales.

Convulsion.

ACADEMIE NATIONALE DE MEDECINE

(157) Point de playe sans effusion de sang. Si cette effusion est considérable on l'appelle hemorrhagie. Le Chirurgien connoit une foule de moyens pour obvier à cet inconvénient, qui peut comme on le sçait, porter les coups les plus funestes à la vie. Mais il arrive malheureusement trop souvent que tous ces secours ingénieux que l'Chirurgie nous fournit ne sont pas applicables, et ne peuvent par conséquent pas produire les effets heureux dont ils sont susceptibles, comme certaines playes pénétrantes, dans les capacités de la poitrine et du bas ventre en donnent des preuves beaucoup trop multipliées. Les remèdes intérieurs dont nous ne parlerois pas joints à d'autres secours qu'on connoit, et surtout le regime, fomentent toute notre espoir en pareille occurrence.

Hemorrhagie

158 L'on sçait que plus le mouvement du sang est accéléré, plus une hemorrhagie est abondante. Les alimens qu'on doit donner en ces momens facheux, ne doivent donc que tempérer, que modérer ce mouvement. Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit à l'article de la résolution; nous dirons seulement que les acides sont très propres, qui plus est même sont les seuls capables de bien opérer cet effet. Non seulement ils raluentissent le cours du sang, mais même le rendent plus propre à former le caillot salutaire qui doit boucher l'ouverture contre nature du vaisseau qui fournit le sang. Ainsi d'amples boissons où l'on fait entrer le jus de citron, le vinaigre, le verjus, et surtout les esprits de vitriol, de soufre &c sont les seuls alimens convenables. Et si l'hemorrhagie se continuoit longuement et qu'on fut nécessité de donner des alimens un peu plus forts, tels que de légers bouillons, on ne doit pas oublier de les y faire entrer. Mais ce regime, si léger, n'est bon que tout autant que les forces vitales ne sont pas totalement débilitées: car alors, ce qui arrive toujours, lorsque l'hemorrhagie est considérable et qu'elle ne s'arrête pas promptement, il faut nécessairement donner des alimens plus restaurans, pourque la vie puisse se soutenir; mais en même tems, il faut bien prendre garde que ces alimens n'augmentent pas, ce qui paroit bien contradictoire, le mouvement du sang; ce à quoi l'on parviendra cependant autant qu'il est possible, en n'oubliant pas de mêler avec eux les acides que nous venons de recommander, et l'on pourra pourlors donner du bouillon plus fort avec un peu de bon vin vieux, de la gelée de viande, un jaune d'œuf, &c. Il faut bien se garder de permettre, ainsi que j'ai vu pratiquer au grand détriment des malades, qu'on leur donne des alimens en grande quantité, ni surtout aucunes liqueurs spiritueuses, qui à la vérité raniment bien les forces dans le moment, mais pour les jetter précipitamment dans un état pire que le premier, soit parceque de leur action trop prompte et trop grande, il en résulte nécessairement une plus grande foiblesse, soit parceque l'hemorrhagie en devient bien plus considérable. Ce regime seul, je l'ai vu réussir, et je ne vois pas pourquoi Boerrhaave dit qu'il ne peut avoir aucun bon effet, nisi juvat (1); ni pourquoi Wieten assure qu'on ne doit rien attendre, nihil sperandum. (2). La raison que ce dernier en donne ne me paroit pas plausible. Quand bien même dit-il, les alimens seroient capables d'opérer cet effet, ce ne seroit que bien tard, puis qu'il faut un tems bien long pourqu'ils se changent en chyle, et être ensuite portés à l'endroit blessé: et licet dare cibum et potum, quæ aliquid facere possit, nimia requiritur mora antequam chylus ex ingestis factus, ad vulnus venire possit. (3). Mais des alimens liquides passent après vite des premières dans les secondes voyes; et d'ailleurs les alimens ne sont ils capables de produire de bons effets sur nous, que tout autant qu'ils sont bien digérés? L'état de force où nous nous trouvons immédiatement après avoir pris non seulement la quantité d'alimens qui nous est nécessaire, mais même en une bien moindre quantité; tandis qu'auparavant la faim et la soif nous avoient jetté dans la plus grande foiblesse, ne semble-t-il pas démontrer, ne démontre-t-il pas en effet le contraire? Cependant on ne peut pas admettre que la digestion se fasse faite en aussi peu de tems; ou si l'on veut l'admettre elle aura un effet bien plus prompt et bien plus sur que ne le pense Wieten. Ni cet auteur célebre, ni son illustre maître, n'auroient certainement pas parlé ainsi, s'ils avoient vu ce qui en pareil cas fait passé sous mes yeux. Surtout s'ils avoient apperçû que bien souvent, comme dans les playes de l'estomac et des intestins, ces alimens deviennent réunés des topiques.

Regime

(159.) Tout ce que nous venons de dire au sujet des playes faites par des instrumens tranchans ou poignans doit être le plus exactement et encore le plus sévérement appliqué aux contusions. Et surtout aux playes d'armes à feu dans lesquelles les solides ont éprouvé la plus grande altération, la commotion la plus vive, et dont les vaisseaux doivent être nécessairement la proie. Et si la voye de la résolution est toujours la premiere que le Chirurgien doit faire prendre aux maux, autant qu'il est en lui, c'est surtout dans ces cas ci, où la suppuration si elle arrive, ne peut être

(2) Contusions

Playes d'armes à feu.

que du plus mauvais caractère, & pour laquelle il faut un tems infini & presque tous les secours pour la rendre curable, parceque la nature n'est plus développée dans ces circonstances qu'en toute autre, demande à tous égards toutes les attentions possibles, pour être rétablie. Ainsi l'on doit employer pour ces sortes de plaies, le régime que nous avons décrit à l'article de la résolution (§ 107 & suiv.). Nous ne pouvons nous empêcher à ce sujet de crier avec Heister de toutes nos forces: *Jucundi animi est sordibitionibus quam maximè diluti, hic uti longè prostantissimum est.* (1)

(160.) Mais quelquefois la cause qui ravage ces plaies produit une commotion si violente que dans le moment les solides tombent dans la plus grande stupeur, dans la plus grande inertie, & alors il faut pour tacher de les en sortir donner des aliments restaurans fortifians, tels que de bons bouillons, de bon vin même en petite quantité, mais qu'on répète autant que le besoin l'exige; quelques jaunes d'œufs, &c.; que l'on continue jusqu'à ce que l'on voye l'équilibre un peu rétabli entre les solides & les fluides. A ce moment pour l'ordinaire la fièvre se déclare & l'on discontinue plus ou moins ce dernier régime pour faire usage de celui dont nous venons de parler dans l'article précédent. C'est ici le cas d'employer les décoctions vulnéraires amères & même le saltrate que l'on recommande tant, & dont il m'a paru voir de bons effets. Si la suppuration survient on suit pour régime relativement aux cas &c. (Voy. § 115 & suivans.)

Régime

(161.) La morsure des animaux vénimeux donne aussi des plaies dont les accidens sont les plus funestes & qui demandent un régime approprié & des plus exacts. Il seroit trop long & sans doute superflu de détailler ici quels sont tous les animaux qui par leur morsure peuvent rendre une plaie plus ou moins dangereuse, selon la nature du vénin qu'ils communiquent & quel est le régime qui convient dans chacun de ces cas. Nous croyons seulement devoir dire en général, que tous les vénins agissant par une irritation quelconque certaine acre occasionne, il est absolument essentiel de la reconnoître, pour pouvoir employer selon le besoin les alimens qui lui sont d'une nature opposée & capables de remédier au spasme qui en est toujours le compagnon fidèle. Nous croyons cependant devoir traiter du régime que l'on doit mettre en usage dans la morsure de la vipère & des animaux enragés, parceque dans notre climat & presque dans toute l'europe ces accidens y sont très communs & comme partout très funestes, & que d'ailleurs ce que nous allons dire de ceux ci pour le régime, convient en tout pour les autres plus ou moins, relativement aux circonstances.

Plaies vénimeuses

(162.) Tous les auteurs s'accordent à dire que les alcalis volatils, tel que l'esprit volatil de la vipère, de sel ammoniac, de corne de cerf, l'alcali concret, &c. sont spécifiques dans la morsure de la vipère. Le régime doit donc pour ce cas, leur être analogue & tel que celui que nous avons décrit à l'article de l'ammoniac aidé (§ 56), pour cette qualité; & comme le spasme & la douleur sont ici présens, il faut y joindre celui de la douleur & de la convulsion. Je crois que pour boisson, les emulsions où l'on ajouteroit sur chaque verre une vingtaine de gouttes d'esprit volatil de vipère, ou si celui ci manquoit, de tout autre alcali volatil qu'on employeroit à une dose proportionnée, seroient très convenables. On doit aussi les faire entrer dans les bouillons qu'on donne & qui doivent être forts lorsque le malade est dans cet état d'apoplexie qu'il en résulte une espèce d'asphyxie.

De la Vipère

Régime

(163.) Le plus cruel de tous les maux, la rage nous est communiquée par la morsure des animaux affectés de ce mal. Le spasme le plus violent, l'angoisse la plus grande & douleurs les plus vives sont les compagnons individuels, les symptômes concomitans de cette maladie funeste. Le mercure, du moins n'en connois je pas d'autre, est le spécifique unique de ce mal. L'effet de ce remède est ainsi qu'on le sait de jetter les humeurs dans une putrescence générale. Il semble donc que ce mal est d'une nature acide & l'spécifiquement pour ainsi dire extrême du sang, qui en est la suite, paroit le prouver & indiquer le même régime que la morsure de la vipère. Mais comme le régime seul ne peut absolument rien dans ce cas, & que dès le premier instant le mercure doit être mis en usage, & qu'on l'employe à peu près de la même manière que dans les maladies vénériennes, le régime doit être à peu près, le même mais plus exact & plus stimulant. *Victus sit tenuissimus humectans, fauges, &c. Boerrhaave* (2). Mais comme dans ce cas ci on doit craindre une plus grande effervescence des humeurs, & une plus forte irritation des solides, on doit choisir les alimens les plus calmans, les plus adoucissans, tels que les tisanes faites avec les fleurs de sureau, de tilleul, de nymphea, d'althea, de bouillons blancs,

De la rage.

Régime

(1) Heister institut. chirurg. tom. 1. pag. 138. (2) Boerrhaave aphor. 1144.

l'eau commune, le petit lait ou l'on fait bouillir ces fleurs; le lait, le bouillon où l'on fait entrer la bette, les épinards, la rave; ou quelquefois on met un peu de pain, les panades, les aremes, les pâtes, les coulis, en plus ou moins grande quantité, selon que les symptômes sont plus ou moins grands. Il n'est que la boisson dont on ne saurait faire faire un usage trop ample. Quoique ce régime soit joint du tout alcalescent, & toujours celui que j'ai toujours employé avec succès en pareille occurrence; & il me paroît devoir être tel pour s'opposer à l'action du mercure qui si l'on n'y prenoit garde deviendroit antiseptique, je l'ai vu arriver, deviendroit trop grande, & en donnant le mort auroit l'effet contraire qu'on lui demande, puisque ce n'est que pour l'éviter qu'on le met en usage. J'ne sais pas pourquoi Boerrhaeve veut qu'avec des alimens semblables, l'on forge, fourbe, l'on bourre pour ainsi dire les malades, au point qu'ils soient obligés de les rejetter de les vomir: — Sanè copiâ leves jungetes, ut revomatur. (1) Son commentateur semble vouloir en parler & n'en dit mot, à moins qu'on ne veuille appliquer ici ce qu'il dit des purgatifs & des vomitifs les plus forts qu'il dit être conseillés par Dioscoride, Galien, Aginette, Fabius Diversus; mais dans l'effet des premiers & des derniers, il ne paroissent analogues que dans la forme la plus légère. L'on ne jugera sans doute d'après tout ce que je viens de dire, de ne pas faire entrer dans ce régime, le cœur, le foye, le cerveau &c. des animaux qui ont communiqué le mal, de même que l'ail, l'oignon, & c dont certains auteurs — la plupart de la plus grande réputation, ont fait la récommandation la plus expresse, & de n'y pas joindre les meilleurs vins & autres boissons cordiales.

(164.) Jaune tumeur fourvie, qu'une playe suppure, l'une & l'autre changent de nomenclature & sont connues sous le nom d'ulcère. L'indication générale seroit de les cicatriser; mais les causes qui ont provoqué ou qui entretiennent demandent nécessairement & absolument d'être détruites auparavant. Ces causes sont ou la debilité des solides, ou plus souvent l'acrimonie des humeurs. Dans le premier cas il faut relever le malade en le nourrissant d'alimens de bon suc, fortifians & de facile digestion; tels que de bons potages, de bonne viande comme la volaille, le veau, le mouton, & cuits frais, le bon vin; mais donnés de manière à ne point accroître le volume, la quantité ni le mouvement des fluides; parce que si l'action de ceux ci étoit supérieure à la réaction des solides, il en résulteroit nécessairement que ces derniers, en recevroient un plus grand degré de faiblesse, une espèce d'inertie. C'est l'acidité du malade, c'est le bleu & la saison c'est la grandeur du mal, c'est l'effet que produisent les alimens, qui fournissent la mesure de leur quantité, toujours différente, & qui demande la plus grande sagesse pour être bien maniée.

Ulcères.

Indications.

Causes.

Debilité des solides

Régime

(165.) Si c'est l'acrimonie des humeurs, dès qu'on a reconnu la nature, on doit employer le régime capable de la combattre & tel que nous l'avons décrit P 52 & suivans. Mais il est d'autres vices des humeurs dont nous n'avons point parlé, & à l'examen desquels il est absolument à propos de nous arrêter. Ces vices sont un Vénérien, ou Scorbutique, ou Scrophuleux, ou Rachitique, ou Rhumatismal, &c. Nous allons examiner séparément quel est le régime qui convient à chacun d'eux.

Acrimonies.

Vices des humeurs.

(166.) Ce seroit en vain que, pour vaincre le vice Vénérien, on ne mettoit que le régime en usage; c'est le spécifique, le mercure, qui doit y être mis en plutôt, & sans lequel on ne doit point du tout attendre de guérison: Neque ullum aliud remedium huic malo ad sanitatem requisitum (1). Mais dans son emploi, il exige pour bien opérer son effet, d'être secondé par le régime, sans lequel ainsi que nous l'avons déjà dit, (P 163.) il pourroit le manquer, ou en produire le plus funeste. Ainsi le lait pour toute nourriture, entier ou coupé, si l'estomac peut s'en accommoder, & sinon l'écrémé, dans bien des cas, on peut associer le pain les croûtes, du riz, du gruau &c; les différens coulis, le blanc manger, les fruits cuits; quelquefois les œufs frais, les potages au peu de viande blanche; selon les différentes circonstances; selon les degrés de l'appétit & des forces; selon la manière plus ou moins douce, ou violente d'agir du remède; — d'simples boissons antiseptiques, telles que les différentes tisanes, d'orgeat, de racine de gruau d'orge; d'avoine; quelquefois de citron lorsque les forces sont abattues; il arrive bien rarement qu'on puisse mettre un tant soit peu de bon vin vieux avec beaucoup d'eau. L'on a cependant dit beaucoup de bien, à l'avantage des alcalis, surtout de l'alcali concret, pour la guérison des maux Vénériens; & si dans certains cas, on croit devoir donner la préférence, il faudra pour lors employer le régime, ou approchant que nous avons décrit P 162, à ceux qui voudront en sçavoir davantage je puis conseiller de consulter l'ouvrage de M. Beyrle (2).

Vénériens.

(1) Boerrh. aph. 1145. (2) Idem aph. 1472. (3) J'ai fait la théorie antivénérienne des alcalis Volatils.

(169.) Si le regime ne peut rien seul dans la curation des maux vénériens, il n'en est pas de même dans le scorbut, où sans lui tous les autres remedes seroient inutiles. C'est ordinairement du mois en ce climat, où il est plus commun qu'on ne le pense vulgairement, & où il demande de la part du Chirurgien la plus grande attention pour être découvert, parce qu'il n'y arrive guères à son dernier degré: c'est, dis-je, ordinairement le défaut de régime qui l'occasionne, & c'est par conséquent un bon regime qui doit le plus coopérer à sa guérison. Cette maladie est occasionnée, par la présence d'une acrimonie qui jette les solides dans l'inertie & les fluides dans la dégénérescence: et causam, dit Boerrhaave (1) ejus propriam ipse dam sanguinis indolem, quâ & crassitiei simul in una & tenuitate acri salsa alcalica, vel acida in aliena parte peccat; quæ, ajoutait, imprimis accurate investiganda & distinguenda sunt. Et en effet, on n'est guères connoissant autant qu'il est possible la cause qui provoque ce mal, que l'on peut connoître les moyens qu'il faut employer pour le guérir; & comme ainsi que nous venons de le dire, c'est toujours par la présence d'une acrimonie qu'il éprise, nous croyons ne devoir pas nous répéter sur ce point, & pouvoir renvoyer aux articles, qui traitent du regime convenable à chaque espece d'alkalescence. (Voy. S 52 & suiv.) Nous nous observerons seulement avec Sydenham (2) que l'acrimonie acide est peut-être souvent la cause du scorbut, tandis que l'alcaline & la muriatique le font presque ordinairement; que la débilité des solides demande, ainsi que l'acrimonie quelconque des attentions particulieres; & que dans deux cas de scorbut, le bon effet du lait coupé avec la décoction de quinquina, (Voy. S 120.) me fait croire que Boerrhaave a eu tort d'accuser cette écorce, d'après Sydenham, d'être quelquefois la cause de cette maladie: magnisque quinquinæ cortice peruviano fuerunt ani (3). Il me paroît d'après ces deux cas, que dans les maladies scorbutiques que Sydenham a eu à traiter par l'effet du quinquina, l'étoient par une suite de la maladie où l'on avoit été obligé de le donner, & point du tout par l'effet du remede.

Scorbutique.

Causes.

Régime.

Scrophuleux. (168.) Nous nous sommes entr'étendus, assez au long du régime qui convient aux scrophuleux, S 96; nous y renvoyons pour les ulceres que ce vice occasionne ou complique.

Rachitique. (169.) Il en a été parlé plus bas, aux articles des maladies des os du régime des rachitiques. S 195

Rhumatismal. (170.) Ce à quoi l'on ne prête pas assez d'attention est que le rhumatisme qui complique ou occasionne quelquefois le rend le plus rebelle & le plus difficile à guérir. Cette maladie consiste dans un épaississement acre que des humeurs contractent par l'intempérance, ou par une suppression de transpiration, & presque toujours par ces deux causes réunies. Comme ce sont ordinairement des alimens trop nourrissans & trop épicés, des boissons trop fermentescibles, qui provoquent cet épaississement du sang dont nous venons de parler, l'acrete que en résulte doit avoir beaucoup d'affinité avec l'acrimonie aromatique, (S 63.) & qui exige du régime, pour qu'il soit capable de la détruire, d'être délayant, adoucissant. Ainsi les potages où l'on fait entrer la bette, les épinards, l'oseille, la laitue, la carotte, la rave, surtout les bouillons de cette derniere, les crêmes, les coulis les purées des différentes graines fromentacées, doivent être les alimens dont on doit faire usage & boire abondamment de la tisane faite avec la fraisier, l'oseille, les escorsonaires, la chiendent, le gruau, l'orge, du petit lait, &c; dans laquelle après en avoir fait un usage suffisant pour délayer les humeurs & pour détruire l'acrete qui les domine, on peut, pour rétablir la transpiration gênée y faire entrer les racines de scorsonere, de bardane, de squine, la salsepareille, les fleurs de sureau, &c; & éviter dans tous les tems avec le plus grand soin, le vin, les liqueurs, le caffé la viande & les épiceries. Si l'on permet la viande ce ne peut être que le veau ou la volaille combinée comme nous l'avons dit S 23.

Régime.

Cachectique. (171.) La cachexie est cet état du corps qui le met dans l'impossibilité de bien exercer les fonctions, de réparer les pertes continuelles que par sa nature il est obligé de faire, en un mot de se nourrir: Dispositio corporis, dit Boerrhaave (4) qua nutritionem ejus depravat, per totum illius habitum simul; de là l'inertie des solides & le défaut de consistence des fluides. C'est pour ainsi dire, dans ce cas-ci aux alimens à tout faire

(1) Boerrh. aphor. 1159. (2) Sydenham in aphor. tom 2. pag. 220. (3) Boerrh. aphor. 1150.
(4) idem 1166.

faire ; c'est d'après qu'il faut presque tout attendre. j'ai fait donner en ce cas pour toute nourriture un bon fort potage qui leur est nécessaire ; fortifiants corroborans pour exciter les solides à sortir de leur état d'inertie & à reprendre leurs fonctions ; & en même tems que ces alimens répugnent pour être digérés que le moins d'action possible, afin que leur effet ne soit pas contraire à celui qu'on leur demande ; puis qu'ainsi qu'on a fait & que je l'ai déjà dit, il n'en pourroit résulter qu'une plus grande foiblesse. je me suis très bien trouvé, & plus d'une fois, en pareille occurrence de l'usage du lait coupé avec le quinquina ; presque pour toute nourriture j'en pourrois fournir les épreuves, si cela ne me jettoit pas dans une longueur trop grande & dans laquelle je crains bien d'être déjà tombé. Mais on ne doit faire usage de ce mélange, à moins qu'il n'y ait fièvre hectique, que jusqu'au moment où il est possible d'employer des alimens plus solides ; & pour lors l'on donne du bon potage, un peu de viande bien tendre assaisonnée selon le goût du malade, ex quoque imprimis grata, dit Boerrhaave après avoir observé qu'ils doivent être contraires à la cause de la maladie causæ singulari morbi adversa (1) ; pourquoi je crois devoir observer qu'une pareille circonstance je n'ai jamais vu les malades avoir un goût décidé pour les choses qui leur auroient été contraires ; je n'ai vu que les ivrognes ne jamais perdre le désir ni l'appétit de boire. l'on donne ces alimens en petite quantité à la fois, qu'il faut pour cette raison répéter plus souvent ainsi que je l'ai déjà dit plus d'une fois. l'on doit ranger dans cette classe d'alimens les œufs frais & mollets qui sont très nourrissans, en même tems très fortifians & qu'on digère assez facilement. Pour boisson un peu de bon vin pur ou mêlé avec plus ou moins d'eau, la tisane de citron, d'aunla campana, de gentiane & de douce à froid & à petites doses. il est sans doute inutile d'observer que si la cachexie est provoquée ou combinée avec quelqu'acrimonie, on doit en même tems employer le régime convenable à cette dernière.

Régime.

(172.) Il faudroit absolument être privé de tous les sens intellectuels pour ne pas comprendre que tant qu'un de ces vices existe en nous, il n'est pas possible d'amener une altérée à cicatrice, parce que le dégorgement nécessaire des vaisseaux qui doivent former la cicatrice ; ce dégorgement qui prépare la suppuration lorsqu'elle est bonne, ne peut pas avoir lieu, puisque le mouvement des fluides & l'action des solides ne sont pas réciproques ; que les fluides par leur acrété agissent sur les solides avec trop de véhémence, de vivacité, qu'on ne puisse l'exprimer & que par la même, l'action des derniers se répète trop souvent & avec une trop grande force. De là, toujours un pus mal travaillé & sans aucune consistence ; de là, de nouvelles ruptures presque continuelles, & qui rendent selon les vaisseaux rompus, l'ulcère saignant ou blafard selon l'écoulement d'humeur auquel cette rupture donne lieu. Mais dès qu'on a obtenu que le vice est détruit, ce qu'on connoit par les bonnes qualités que prend la matière de la suppuration, & par la couleur vermeille que prennent les solides entamés, il faut alors coopérer avec la nature au dégorgement nécessaire des vaisseaux, & se conduire pour le régime de la même manière que nous l'avons déjà dit § 114 & suivans ; & lorsque ce dégorgement est fait, les solides s'affaissent sur eux-mêmes tombent presque dans une espèce de dépeçlement, au point qu'ils ne permettent plus le moindre suintement ; & lorsqu'il ne reste plus de cette entamure que les vestiges de son ancienne existence, ce que nous appellons cicatrice se trouve faite & l'ulcère est guéri.

Conclusion.

Cicatrice

(173.) Mais il arrive pas toujours que la cicatrice s'opère ainsi. Un tempérament gras ou pituiteux en fournissant une trop grande quantité d'humeurs, abreuve pour ainsi dire continuellement les solides & empêche conséquemment le dégorgement dont nous venons de parler. & pour lors il faut avoir recours, ou à un régime févreux ou à celui décrit pour les tempéramens pituiteux (§§ 36 & 37) suivant les différentes circonstances. « Aux personnes, dit M. Louis, (2), d'un tempérament pituiteux « qui ont les chairs molles, on a recours avec succès pour la consolidation des plaies, « aux absorbans, aux dépuratifs intérieurs, ou fait boire de l'eau de Seguine ; & quand « tous ces secours ne remplissent pas une diète très rigoureuse à être encore une ressource « efficace pour dépecer toute habitude du corps. Corporibus humidas carnes « habentibus, famem inducere oportet : fames enim corpora exsiccat. Hippoc. aph. 23. sect. 3 »

Régime.

(174.) « La grande maigreur, pourvu M. Louis, & l'épuisement des malades peuvent « être un obstacle à la consolidation des plaies. Ceux qui voient avec les yeux de « l'intelligence ne se méprennent pas sur ce cas : ils n'arrivent que par la destruction « du tissu cellulaire qui est entre les muscles voisins, ou lorsque par leur position respective « ils cessent d'être contigus à raison de l'affaissement général que cause l'amaigrissement.

(1) Boerrh. aph. 1175. (2) Acad. Roy. de Chir. tom. 10e pag. 204.

... si-

« ——— . Si l'on nourrit les malades avec des alimens de bonne digestion, si la masse du sang est pourvue de sucs nourriciers, & que les parties reprennent leur volume naturel & les vuides se remplissent & donnent des points d'appui pour la consolidation. On ne l'obtiendra jamais tant que les sujets seront exténués ; il faut donc s'engraisser préalablement, si j'ose me servir de l'expression afin de procurer le rapprochement nécessaire & la continuité des parties qui forment le fond de la playe. A mesure que la nourriture leur profite, les playes de pales & sèches redeviennent vives, vermeilles & fournissent du pus ; mais cette augmentation a des bornes, au-delà desquelles elle devient nuisible à l'affaissement qui exige la formation de la cicatrice. C'est à la prudence & au discernement du Chirurgien à aider la nature & à diriger ces opérations, suivant les différentes circonstances. »

Brulure.

(175) Nous rangerons la brulure au rang des Ulcères, parce que si elle est considérable, elle exige le même traitement de l'ulcère simple, ou à peu près, ne pouvant point guérir sans s'suppurer, ni par conséquent sans qu'il s'opère une cicatrice ; & lorsqu'elle est si considérable qu'elle forme une vraye gangrene, elle veut que pour opérer sa guerison on employe les mêmes moyens & par conséquent le même régime, qu'on doit varier selon les différentes circonstances, ainsi que nous l'avons dit, Art. 128 & 129.

Ulceres d'artreup &c.

(176) Nous ne croyons pas devoir entrer dans un plus grand détail sur ce que peuvent exiger du regime, les différentes espèces d'ulcères, relativement aux parties qu'ils affectent. Ainsi que nous l'avons dit à l'article des playes, si la structure & les fonctions des différentes parties demandent des égards particuliers à l'anatomie & à la physiologie nous l'apprennent. Nous en devons cependant quelque chose à l'article des opérations. Nous observerons seulement ici en égard aux ulceres cutanés, tels que la gale les dartres, la teigne, &c. que tandis qu'on travaille par un regime approprié, à corriger l'acrimonie quelconque des humeurs, il faut en même tems que les alimens qu'on donne, ayent la propriété d'empêcher la rentrée dans la masse du sang, des mauvaises humeurs qui ont occasionné ces différens maux. Ainsi les boissons où entrent la salsepareille, la bardane, les bois sudorifiques, &c. ne doivent pas être omises.

Ulcere incurables.

(177) Il arrive bien souvent surtout chez les cacheétiques & les vieillards que par la voye d'un ulcere, la nature fait pratiquer l'excrétion d'une humeur qui lui seroit nuisible, ou par la qualité ou par la quantité. En pareille circonstance, l'indication générale, n'est d'amener tout ulcere à cicatrice, ne peut pas avoir lieu, puisque si elle étoit remplie, les effets les plus funestes, la mort même, en seroient une suite nécessaire. On ne peut donc dans ce cas, que travailler à corriger les humeurs, par un régime approprié au vice qui provoque & entretient l'ulcère, rendre la suppuration aussi louable qu'il est possible, & en suivre exactement dans l'usage des alimens les mêmes regles que nous avons posées à l'article de la suppuration N° 110 & suivans, d'après les différentes indications qu'il y aura à remplir. Par ce moyen, l'on empêchera la maladie de s'aggraver ; & peut être même, ce que l'on a vû arriver plus d'une fois, avec le tems, le vice pourra se détruire & l'ulcère se guerir pour ainsi dire de lui même, sans être suivi d'aucun mauvais effet, & l'on n'aura point du tout à craindre si les signes de la santé ont prévenu & accompagné cette guérison.

ACADEMIE NATIONALE MEDECINE

Des fractures.

(178) Des fractures forment la quatrieme classe des maladies que la Chirurgie traite. On entend par fracture une solution de continuité dans les os faite par une cause contondante.

(179) Il n'est pas possible que les parties les plus fermes & les plus résistantes du corps, presque toujours découvertes & pour ainsi dire malaxées par les parties molles qui l'environnent, puissent être rompues, brisées, sans que le coup qui porte sur lui & qui le divise ne soit suivi avec la plus grande force. De là, la plus forte inflammation & tous les accidens qui s'en suivent tels que la douleur, les convulsions, l'érysipele, &c. Quelquefois la cause qui a produit la fracture, a aussi porté la division dans les tégumens & les chairs, & a occasionné playe, hemorragie, &c. ; & dans l'un & dans l'autre cas la paralysie & l'atrophie peuvent être les suites de la fracture. Nous ne traiterons ici que du régime qui convient à ces deux derniers accidens, ayant parlé suffisamment à l'article des playes de celui qu'il faut employer dans les autres, & qui dans tous les cas, sont toujours & essentiellement les mêmes ; mais auparavant nous allons nous entretenir du régime convenable à la fracture proprement dite, & accompagnée des moindres accidens possibles.

Régime.

(180) Des que la fracture est réduite & que l'on a reconnu qu'elle n'est redoutable que par les accidens qui peuvent en être la suite & qui ordinairement ne l'accompagnent pas d'abord ; c'est par l'inflammation la fièvre &c. & pour les prévenir entr'autres moyens

Le régime que nous avons prescrit pour la contusion §§ 159 & 160, doit être employé le plus également pendant cinq ou six jours, c'est à dire jusqu'au tems où les accidens ne sont plus à craindre; & après ce tems, comme ordinairement il ne le font plus, on pourra donner des alimens plus forts, même ceux dont le malade a l'habitude, en observant de les prendre en plus petite quantité: surtout si la fracture est au tronc ou aux extrémités inférieures, parceque le malade ne faisant point d'exercice, il doit naturellement moins perdre; & que s'il mangeoit autant qu'auparavant, il feroit nécessairement une plus grande quantité de sang, ces digestions le dérangeroient; delà une foule d'accidens qui détourneroient des fois particuliers & qui pourroient porter des obstacles à la guérison de la maladie principale. L'on ne sçauroit croire combien a été funeste au malade la contusion de ce précepte, non seulement dans ce cas ci, mais dans une foule innombrable d'autres: il est inutile de dire que le régime doit être des plus exacts dans les fractures des vertèbres, des côtes, des os du bassin, de la cuisse; l'anatomie & la physiologie nous en donnent des raisons très apparentes. S'il survient des accidens, je le répète, on employe le régime qui leur est convenable & que nous leur avons assigné en leur lieu.

Paralysie & atrophie.

181. La paralysie & l'atrophie qui surviennent à une partie fracturée ne sont passujettes à être guéries par le régime, ni guéries par aucun autre moyen, pas plus que si elles étoient occasionnées par toute autre cause; Mais dans tous les cas, surtout si c'est la convulsion, ou l'spasme violent qui les ait provoquées, l'on peut si d'ailleurs rien ne s'y oppose, employer un régime fortifiant même stimulant, afin d'accélérer le mouvement des fluides & d'augmenter l'action des solides. Ainsi les viandes noires & épicées, le bon vin, surtout le vin blanc, vieux, les liqueurs spiritueuses, prises cependant modérément; les boissons ou tisanes ou l'on fait entrer le romarin, le sauge, l'angélique la gentiane, la carcarille, le quinquina, le gayac, le sassafras, le sel ammoniac épuré &c; mais je le répète, on ne doit pas attendre beaucoup de ce régime qui ne peut comme dans tant d'autres cas, n'être qu'auxiliaire; & pour qu'il puisse être mis en usage, il faut qu'il n'y ait pas de fièvre, ni aucune autre contrindication.

Le régime

182. Il semble que le régime ne doit pas influer sur la formation du cal, du moins on l'écrit on le conclurre d'après le silence que le plus grand nombre des auteurs gardent sur ce point. Cependant, je ne crois pas qu'il y ait guères de praticiens qui n'ayent eu occasion de voir que soit par le vice des humeurs, soit par la différente constitution de l'âge du malade, le cal n'ait été formé, raffermi, plutôt ou plutard, suivant les différentes circonstances. L'on sait, par exemple, que dans certains cas de scorbut & presque toujours dans la vérole, que dans les sujets cachectiques, le cal ne se forme pas, ou du moins très lentement & sans prendre aucune bonne consistence; & alors si l'on reconnoit, si l'on suspecte même quelqu'un de ces vices, ou quelque acrimonie, il faut mettre en usage le régime convenable à chacun d'eux. L'acrimonie acide est surtout à redouter puisqu'ainsi qu'on l'a fait, tout acide est capable de détruire la substance crétacée des os, & que c'est cette substance qui donne aux os & au cal, cette dureté, cette fermeté cette consistence qui leur est naturelle; & je crois que si l'os l'écolle dont parlent certains auteurs, a eu, ainsi qu'ils le disent des effets sensibles pour opérer la formation du cal, ce n'est point en ne fournissant la matière, je ne la crois pas digestible; mais en détruisant les acides qu'elle rencontroit dans les premières voyes; lesquels ne pouvant plus s'en charger, ni les transmettre dans la masse du sang, ne pouvoient plus s'opposer à l'ouvrage de la nature.

Il contribue à la formation du cal.

Luxations.

183. La cinquième classe des maladies chirurgicales comprend les luxations qui consistent dans le déplacement d'un ou plusieurs os de l'endroit où ils doivent naturellement être. C'est toujours une cause violente & extérieure qui les provoque. Dans toute luxation, il n'est pas possible qu'il n'y ait contusion soit par la force du coup qui l'a occasionnée soit par la violente extension des parties contiguës qui environnent l'os déplacé; extension dont les effets sont analogues à la contusion laquelle est toujours d'autant plus grande que la violence a été plus forte & que la résistance a été proportionnée; & cette résistance est toujours excessive, parceque ainsi que l'anatomie nous l'apprend, toutes les parties, surtout les ligamens parties les moins susceptibles de prêter, de céder, qui environnent une articulation sont disposées de manière à exiger pour ainsi dire un excès de force pour être surmontées. Ainsi le régime que nous avons écrit pour la contusion §§ 159 & 160, doit être le plus également employé pour la luxation, & plus ou moins continué, selon que l'exige l'espèce de déplacement. L'on sait très bien que les luxations de la cuisse, de l'avant bras, du pied, des vertèbres, &c, ou les articulations sont

sont plus combinées, offrent par conséquent une plus grande résistance, où plus de parties & des plus essentielles sont intéressées, demandent dans le régime la plus grande exactitude, la plus grande sévérité, la continuation la plus longue, c'est à dire jusqu'au tems où les accidens très nombreux, qui accompagnent les fractures ordinaires ne soient plus à craindre; & s'ils arrivent ce qui est ordinaire, on doit employer le régime convenable à chacun d'eux & que nous trouverons décrit aux articles les concernant. Mais c'est surtout dans la luxation de la cuisse d'avec la hanche qu'il faut que ce régime soit longtems & continué, puisque nous avons vû après des mois entiers, & plus, cette luxation reparoître de nouveau pour les raisons que la pathologie nous apprend qu'il seroit trop long de détailler ici & qu'on peut voir dans le traité des maladies des os de M. Bélil, tome 1er. page 223. On y verra que non seulement cette luxation peut arriver secondairement, mais consécutivement après des coups ou des chutes sur le grand trochanter, qui par conséquent demandent plus ou moins les mêmes attentions & le même régime que si la luxation s'en étoit ensuivie immédiatement, qui plus est même la force qui a agi sur le grand trochanter peut avoir été plus grande que celle nécessaire pour provoquer la luxation & ne l'avoir pas produite, parce que son action n'étoit pas combinée de la manière à le faire, & produite par conséquent encore de plus grands accidens qu'il faut tâcher de prévenir par tous les moyens possibles, & si malgré tout il arrivent, pour lors, je le répète, le régime qui convient à chacun d'eux.

Entorses. Diastasis.

(184.) Les entorses & le diastasis appellent en tout le même régime; mais toujours relativement aux parties ou ces maux arrivant aux accidens qui peuvent survenir, & à ceux qui les accompagnent, & qui sont presque les mêmes que ceux des luxations.

Luxations de cause interne.

(185.) Quoique le plus grand nombre des auteurs ne donnent que des causes extérieures aux luxations, il paroît cependant arriver que les os se déplacent par des causes internes de ces mêmes effets de la cause extérieure qui occasionne consécutivement la luxation de la cuisse, par exemple, peuvent très bien être ceux d'une cause interne. M. Louis admet les causes & les détaille. (1): "des autres luxations viennent de causes internes, comme "du relâchement des ligamens, de la paralysie des muscles, du gonflement des têtes des os, "d'une flexion d'humeurs qui s'est faite tout à coup dans l'articulation, & qui a abreuvé "les capsules, ou d'une amas d'humeurs qui s'y sont accumulés peu à peu; tel est l'épanchement "de la synovie qui chasse les os de la cavité." M. de Haen en donne des exemples dans son livre intitulé Ratio medendi, & particulièrement au tome 2. chap. 4. article De corpore morbo pag. 105 & suivantes, où il dit en avoir vû les effets les plus funestes, surtout celles que la suppuration avoit occasionnées & qui avoient fini par faire une vraye phthysie, & pour laquelle il conseille la diète lactée combinée avec le quinquina: lacteæ felices dictæ cum largo cortice peruviani usu (2) dont il dit en avoir vû les meilleurs effets. (Voy. § 110 & suivans) & croit qu'au moment où la suppuration se forme les savonneux & les plantes antiscorbutiques sont capables d'en opérer la résolution: celerium fuspones garbosque saponacea atque antiscorbutica dicta ad largissimam sumantur egregium usum habent ubi nunquam spes resolutionis aliqua superest. (3) Ce dernier régime nous paroît extrêmement convenir lorsque la cause de la synovie se forme les savonneux & les plantes antiscorbutiques sont capables, d'en opérer la résolution: celerium fuspones garbosque saponacea atque antiscorbutica dicta ad largissimam sumantur egregium usum habent ubi nunquam spes resolutionis aliqua superest. (3) Ce dernier régime nous paroît extrêmement convenir lorsque la cause de la synovie se fait; nous en parlerons bientôt à l'article de l'ankylose. Nous croyons que c'est ici le lieu de parler des autres maladies des os.

Maladies des os.

(186.) Ipsa ossa, dit Boerrhaave, (3) morbos patientur similes iis quos tactum, in solidis partibus describimus, & formes différentes classes qu'il seroit ici trop long de détailler & que nous allons réduire à l'ankylose, à l'exostose, au spina ventosa, au rachitis, à la carie.

Ankylose.

(187.) Dès que par une cause quelconque, les mouvemens d'une articulation deviennent impossibles, on appelle ce mal ankylose; laquelle est fausse s'il y reste quelque mouvement, & vraye si tout mouvement est aboli.

Vraye.

(188.) L'on comprend bien après que lorsque l'ankylose est vraye, ce qui n'arrive ordinairement que quand il est d'une fracture voisine la formée le régime ni les autres moyens ne peuvent rien. Mais il n'en est pas de même dans la fausse, ou pour l'ordinaire c'est un vice des humeurs qui la provoque, & pour lequel, quelqu'il soit, il

(1) Encyclopédie au mot luxation. (2) Haen rat. med. tome 2 page 134. (3) Boerrh. aphor. 512.
(4) dans aphor. 1279.

Faut employer la régime que nous lui avons déjà assigné. je n'ai que la Vie-gouteux dont nous n'avons pas parlé, & qui va prendre ici sa place.

(189.) Le Vie-goutteux consiste dans une acrimonie acide, & rien ne la démontre autant que les topiques podagriques des articulations, qui ne sont occasionnés que par le dépôt de la matière crétacée des os provenant de leur décomposition, laquelle ne peut être opérée que par l'action d'un acide. / La régime qui convient dans ce cas, est le même que celui de l'acrimonie acide §. 56; ainsi, comme ces topiques, cause de cancrylose n'arrivent que bien longtems après l'existence du mal qui les provoque, & qu'il a porté la plus grande acrété dans nos humeurs, & la débilité dans tout le corps, surtout dans les organes occupés de la digestion, il ne faut employer que les alimens les plus propres à être digérés, tels que les bons bouillons de viande, les gelées, les blancs mangers, les potages, les oeufs frais, & surtout le lait mais qu'il puisse bien passer ce qu'il fait toujours s'il ne trouve dans les premières Voyes aucune acide qui l'empêche d'être bien digéré, ne lui imprime aucun de ses caractères, & ne lui forme aucun obstacle pour son passage dans les secondes Voyes, où étant une fois parvenu il n'a guères plus d'inconvénient de prendre de mauvaise tournure, & où il porte toutes ses qualités bénignes & salutaires. A ces alimens, on doit joindre les boissons ou tisanes avec les bois sudorifiques, surtout le gayac, qui non-seulement donne de la fluidité aux humeurs, & entretient la transpiration libre; mais encore il est un bon antacide, & on ne peut lui refuser de posséder des qualités restaurantes. Voilà à-peu-près tous les secours que nous pouvons donner, lesquels sont toujours salutaires, quoiqu'ils ne guérissent pas radicalement, & soulagent ce qui est beaucoup; & ce qui est plus encore, ils empêchent les topiques de faire des progrès ultérieurs. Nous croyons devoir ajouter en finissant cet article, quoique ce n'en soit pas la place, qu'il faut bien se garder d'employer des topiques pour les résoudre, puisque leur déplacement occasionneroit des maux sans nombre & des plus funestes, dont la mort est la suite ordinaire tels que l'apoplexie, la paralysie &c.; on ne doit tout au plus se permettre que les topiques les plus anodyns, lorsque les douleurs sont trop vives: il est bien malheureux que l'Art n'ait pu trouver encore que des palliatifs, contre un mal si formidable, & que nous ne puissions qu'exhorter à la patience les malheureux qui en sont attaqués; que nous devions regarder comme le moindre des maux, & même comme un grand bien, les embarras insurmontables qu'ils forment dans les articulations & les douleurs atroces qu'ils y occasionnent. Rien de plus vrai que ce que dit Boerrhaave à ce sujet, d'après le plus grand nombre des auteurs: hîc ſi autem in ſpe morbo damnoſiùs quam ingedira materia podagrica jam adulta, nec alio modo tutò adueta vel correcta deſupuma ad ſua loca mapimè quidem docenda, minimè tamen periculoſa. (1) Il me soit aussi permis d'observer que si la rage & la vérole ne consistent que dans une acrimonie acide portée au plus haut degré ainsi que la goutte & que les premiers reconnoissent des remèdes spécifiques, pourquoi dans les mêmes cas le dernier n'en trouveroit-il pas? On a des exemples, rares à la vérité, du bon effet du mercure dans la goutte de même que du régime que nous venons de proposer; & pourquoi ne pas tacher de les multiplier ces exemples? Ce n'est que l'analogie qui nous a fait connoître que le même remède pouvoit être le spécifique de plusieurs maux; ici elle se démontre; pourquoi ne pas la suivre?

(190.) Suſi vero, dit M. Petit, presqu'aucune espèce d'anchylose, où la synovie ne soit pour (quelque chose; ..... & elle peut pecher par la quantité excédante ou défaillante, & par qualité acre, aigre ou séreuse ». Lon comprend bien que si elle est excédante cela vient de l'irritation des glandes synoviales, qui d'après cet agacement les filtrent en plus grande abondance qu'il n'est nécessaire, ou parce qu'elle n'est pas par le défaut de mouvement employée à l'ordinaire, & dans le premier cas c'est toujours une Vie-acrimonie qui les provoque, & pour lesquels il faut employer le régime, qui leur convient, tandis que pour le dernier rien n'est plus propre pour y remédier que de faire exécuter aux parties affectées les fonctions qu'elles doivent naturellement faire; & dans le cas où il y auroit de la difficulté ou de l'impossibilité, il faudroit employer ce régime de la résolution, §. 107 & 108) combiné avec celui (§. 184) que conseille M. de Buen.

(191.) Ce dernier me paroît aussi celui qu'il faut employer, lorsque l'anchylose est occasionnée par le défaut de quantité de la synovie qui ordinairement ne provient que de l'obstruction des glandes synoviales; Mais il arrive quelquefois que ce défaut répété que par la sécheresse des parties; & il faut pour lors employer un régime humectant, tempérant & doux (Voy. §. 18, 92); & j'ai connu, je l'ai vu arriver cette sécheresse épaisse parce que la masse générale des humeurs n'est pas en quantité nécessaire, un régime nourrissant, fortifiant restaurant, en un mot capable de rendre au corps son premier état, la santé, est le meilleur de tous les remèdes. (Voy. §. 251.)

(192.) je vais encore vu que des anchylose, faupes & toutes occasionnées par la Vie-prophuleuse ou régime §. 96, aidé des remèdes capables de détruire ce mal, entr'autres le mercure frictions, ont presque toutes guéries. J'ai aussi vu aussi d'occasionnées par la goutte qui n'a pas trouvé

(1) Boerrh. aphor. 1279.

traité, & d'autres survenus à des fractures compliquées de plaie qui n'ont pas pû être guéries totalement quoiquelles ne fussent que la suite d'un très long repos; ceci soit dit en passant.

Exostose.

(193) On ne voit guéres arriver d'exostoses que la suite d'un vice vénérien, scrophuleux, ou scorbutique, & qui dans leur traitement ne demandent que le régime convenable à chacune des causes qui les ont provoquées, & que nous ne croyons pas devoir répéter; & si comme il arrive quelquefois, une exostose vient par le seul vice des solides, elle ne demande par elle même d'autre régime que celui qui convient au traitement qu'on lui fait, il arrive qu'on lui en fasse, & pour lors ce sera celui de la carie simple dont nous parlerons plus bas: car il faut sur-tout ne se tromper, entamer une exostose pour la guérir, ne la croyant pas érobliée quoique des auteurs que je respecte, l'assurent.

Régime.

Spina ventosa

(194) Si je puis m'en rapporter à ce que j'ai vu une seule fois je dirai que la Spina-Ventosa, est un abcès formé dans l'intérieur de l'os, dont le périoste interne est le seul siege; que la carie & l'exostose qui l'accompagnent n'en sont que les effets & point du tout la cause. Cette facheuse maladie, reconnoit ordinairement pour cause, le vice Vénérien, le scrophulaire, le scorbutique, ou toute autre acrimonie, & pour chacun desquels nous avons déjà assigné un régime convenable qu'on peut voir. Mais il peut arriver qu'une cause opérante un corps, une chûte occasionnant une commotion dans l'intérieur de l'os, une inflammation, un abcès en est la suite. Il faut, dès qu'on s'en apperçoit, mettre tout en usage pour en arrêter les progrès; & le régime proposé aux articles de l'inflammation & de la résolution (§ 86 89, 107, 108,) doit trouver ici sa place; & si malgré toute l'abcès se forme je crois que c'est le cas d'employer avec Boerrhaave, de fortes & abondantes décoctions de gayac pour boisson, en continuant toujours au même régime, qu'on doit cependant rendre plus nourrissant, plus restaurant à mesure que par les sueurs copieuses que ces boissons occasionnent il s'établit les forces. Ce régime, pour qu'il opére son effet doit être continué long tems, trois ou quatre semaines parceque dit Sydenham (1), certissimo tale malum, paucis diebus tolli sopeve nulla spes est. Les alimens qu'il conseille en cet endroit sont les mêmes que ceux que nous proposons § 107, 108, & les forces plus ou moins grandes du malade doivent nous fournir la mesure de la tempérance. Le même auteur assure que ce régime bien observé a eu des succès si heureux que bien souvent il a empêché l'amputation du membre qu'on étoit proposé de faire (2).

Rachitis

(195) Le rachitis consiste dans la courbure des os & leur augmentation de volume occasionnée par leur molesse. C'est une maladie des enfans qui s'empare dans le plus bas age, mais qui ne paroît guéres avant l'âge de neuf mois, & guéres après celui de deux ou trois ans, d'où il suit que les os ne deviennent mous, qu'autant qu'ils sont dénués de la substance crétacée, qui leur donne la fermeté; & bien loin en même tems qu'ils n'est que les acides qui puissent la dissoudre & opérer la décomposition des os. C'est donc une acrimonie acide qui dans cette maladie, domine dans nos humeurs, & provoque tous les accidens qui l'accompagnent; c'est donc cette acrimonie qu'il faut détruire, puisqu'elle paroît être la cause unique de ce mal. Nous renvoyons en conséquence, à ce que nous avons dit du régime propre à détruire cette acrimonie § 56, en observant que l'état de molesse & de foiblesse où sont naturellement les enfans, & surtout ceux ci, demande que le régime soit aussi fort & aussi fortifiant qu'il est possible, sans cependant être capable de porter l'érétisme dans le genre nerveux, très susceptible à cet age d'être irrité, agacé & de produire tous les mauvais effets qui peuvent en être la suite. Ainsi le pain bien cuit, ou ce qui seroit bien mieux le biscuit, que l'on aromatisera comme le conseille Boerrhaave, avec clous, le cardamome, la graine de celeri la canelle &c; le mouton, le veau, la volaille, le pigeon, le lièvre, en mets et toutes les viandes tendres, rotis ou grillés & épicés; de bon vin vieux rouge, que l'on peut ferrer pour le rendre plus astringent, ou qu'on peut aromatiser avec les ingrédiens dont nous venons de parler, pour le sain. C'est donner ces alimens en petite dose & souvent répétée, pour ne pas surcharger l'estomac, qui ainsi que tout le corps se trouve très foible. M. Verret, pour les raisons qu'il en donne, & d'après ce que l'expérience lui en a appris, conseille dans ce cas l'usage de la racine de garence qui paroît en effet avoir de bonnes propriétés, pour combattre ce mal. On pourroit sans inconvénient, si on ne me trompe, la combiner avec les alimens dont nous venons de parler; car de la maniere que le conseille M. Verret. (3) je crois même que ces sortes de mets des plus bas age, à qui il n'est guéres possible de faire prendre des remédes de la maniere que je propose, seroit préferable. On pourroit donc faire entrer cette racine dans les potages qu'on leur donneroit, presque le seul alimens possibles de leur donner & qui doivent

(1) Sydenham in appendice. tom. 1 pag. 859. (2) ibid. pag. 854. (3) Journal de méd. de chirurg. pag. 280 & 1468 & 1469.

être fait avec les Viandes dont nous venons de parler.

Carie. (196) La carie n'est autre chose à l'os que ce que l'ulcère est aux parties molles. Elle reconnoit les mêmes causes, exige le même traitement & par conséquent le même régime. Celle-par exemple, qui ne reconnoit qu'une cause extérieure n'exige que le même régime de l'ulcère simple; & celle qui se trouve occasionnée par un vice quelconque exige le même régime que la cause qui la provoque ou qui l'entretient. Nous ne croyons pas pour ce point devoir nous étendre davantage parceque ce seroit inutile & plus ennuyeux encore; nous ne ferions que nous répéter. Nous allons passer au plus vite au régime qui exige chaque opération, en général, & chacune d'elles en particulier.

Opérations. (197) Toutes les fois que nous portons le fer ou le feu sur une des parties de la circonférence du corps, pour y faire une entamure, nous y occasionnons une plaie plus ou moins étendue & accompagnée de plus ou moins d'accidens, selon la nature des parties par lesquelles nous avons agi. Il est fait bien par exemple, que l'extraction d'une pierre de la Vessie doit être accompagnée d'accidens plus fâcheux que l'extraction d'une balle qui s'est engagée sous les tégumens, &c; mais dans l'un & l'autre cas, le Chirurgien ne doit pas moins prévenir, s'il lui est possible les accidens qui peuvent survenir ou les détruire s'il n'a pas pû les empêcher; & dans ces cas le régime est un des principaux moyens dont il doit se servir & sans lequel il ne sçauroit parvenir à son but.

Tems où on doit les faire. (198) On reconnoit en Chirurgie deux tems pour les opérations; celui où elles doivent être faites sur le champ, & on l'appelle tems de nécessité; l'autre où elles peuvent & doivent même être différées, & celui-là s'appelle tems d'élection. C'est dans celle de cette dernière classe que le régime convenable doit être employé pour tâcher de prévenir les accidens qui peuvent les accompagner ou tout au moins travailler à ce qu'ils soient moindres, s'ils ne peuvent être évités. D'ailleurs on peut pendant le tems qu'on prépare ainsi le malade, afin de lui faire courir moins de dangers, lui faire faire usage des moyens capables de lui faire éviter l'opération, ce qui tourneroit également à l'avantage du malade & à celui de la Chirurgie, puisque selon l'expression heureuse de M. Louis le fin de la perfection consiste à sçavoir s'abstenir (de faire des opérations.)

Le régime: préparation. (199) L'on observe aussi trois tems dans une opération: celui qui la précède, celui où elle se fait: celui qui lui succède. Le premier est plus ou moins long, selon que l'opération est plus ou moins pressante, & dans le cas où l'on peut la différer, l'on doit employer ce tems ainsi que nous venons de le dire, le régime convenable pour lui faire courir les moindres dangers possibles; & pour cela le prescrire relativement à l'état du malade, à son tempérament, à la nature de la maladie, au tems, à la saison, &c.

Tems ou on se fait. (200) L'état du malade doit être bien observé: ou il conserve toutes ses forces, ou il les a plus ou moins perdues. Dans le premier cas il est absolument nécessaire, du moins pour l'ordinaire, de les diminuer, parceque si elles étoient conservées telles, la fièvre, l'inflammation &c. qui pourroient survenir, seroient bien plus considérables, & pourroient même devenir funestes: & pour cela, il faut diminuer la quantité des alimens, & ne faire usage que de ceux qui sans trop nourrir, portent le calme dans nos humeurs & peuvent modérer l'action trop forte des solides; tandis qu'il faut augmenter les forces, si elles sont trop débilitées, en employant des alimens restaurans, fortifians; car si pour soutenir une opération trop de forces seroient nuisibles, pas assez ne le seroient moins. Il faut donc prendre un juste milieu pour qu'elles ne soient ni trop grandes ni trop débiles; mais c'est à la sagesse du Chirurgien à le prendre, c'est la grandeur de l'opération, des dangers qu'elle peut faire naître, & ce qu'ils peuvent exiger de forces dans la nature, pour les surmonter qui lui en pourra trouver la mesure.

Etat du Malade

Son tempérament. (201.) Le tempérament n'exige pas moins des attentions dans le régime qu'on a à prescrire à un malade qu'on prépare à une opération. Ce tempérament tel qu'il soit, si le régime qu'on employoit lui étoit contraire, pourroit provoquer des accidens qui lui seroient propres, & qui en compliquant ceux de l'opération pourroient les rendre plus dangereux & plus fâcheux. Nous ne répéterons pas ici les règles qui exigent le régime convenable à chaque tempérament; nous croyons avoir suffisamment rempli cet objet dans la première partie.

Nature ou mal. (202.) La nature de la maladie & des causes qui l'ont produite ne demandent pas moins d'égards. Il faut encore lorsque le régime tend à diminuer la grandeur des symptômes, les rendre plus supportables; & en même tems qu'il soit opposé à la cause qui provoque la maladie, pour

pour l'empêcher autant qu'il est possible de faire des progrès; qui plus est même de l'anéantir; & acquis seroit bien mieux s'il lui pouvoit y parvenir, je ne saurois assez le répéter, de la détruire entièrement, & éviter par conséquent l'opération. C'est la connoissance des causes & la nature des parties affectées qui doit nous diriger; nous croyons les avoir suffisamment exposées dans la cours de cet ouvrage pour qu'elles puissent être connues, où l'on les employoit; & pour ne pas nous répéter, nous n'en parlerons pas ici davantage.

faisons

(202.) Nous avons dit assez §. 74. quels égards demandoient dans le régime, le tems, & la saison

(203.) Les symptômes de la maladie doivent aussi nous diriger, & demandent à eux en particulier un régime qui leur soit convenable; & comme la douleur, la fièvre, & tous les symptômes ordinaires de presque tous les maux, & que nous en avons traité au §. 151, & suivans, l'on pourra les consulter.

Symptômes.

(204.) Voilà ce qui concerne en général le régime qu'on doit employer dans toutes les préparations aux opérations, c'est à dire pendant le tems qui les précède, & que nous nous proposons de les faire. C'est un secours, qu'il ne demande ces secours du régime que tout autant, ce que je n'ai jamais vu, que le malade tomberoit en défaillance; & ces secours sont si connus que nous croyons ne devoir pas nous en occuper, & que tout de suite nous allons passer à celui qui convient au tems qui précède l'opération.

Pendant l'opération

(205.) Toute opération avons nous dit, est une plaie plus ou moins considérable, plus ou moins grave, selon les accidens qui l'accompagnent; & comme ces accidens sont ordinairement les mêmes que ceux des autres plaies (Voy. §. 151 & suivans) & que nous nous sommes suffisamment étendu sur le régime ~~salutaire~~ qui leur convient, & qui est à peu près le même dans tous les cas, nous y renvoyons, en observant que si des cas extraordinaires & épineux de la maladie & celle de l'opération peuvent laisser après eux des accidens qui leur sont spécifiques, dont nous n'avons pas eu encore l'occasion de parler, & dont nous nous entretiendrons dans le détail du régime qu'il faut employer ~~pour~~ chacune des grandes opérations de Chirurgie, où nous allons entrer.

Après l'opération.

(206.) Les accidens d'une plaie à la tête, qui demandent l'opération du trépan, sont que l'épanchement la compression du cerveau, &c., étant pour leurs suites à peu près les mêmes, du moins pour l'ordinaire, que ceux que l'apoplexie provoque, comme l'assoupissement la perte de connoissance, du sentiment, du mouvement &c, exigent avant d'en venir à cette opération qu'on tente tous les moyens possibles pour les dissiper & pour éviter en conséquence de la faire; & alors le régime que nous avons recommandé §. 107, 108, doit trouver ici sa place, qui joint aux autres moyens, tels que les saignées, les purgatifs &c, peuvent avoir un bon succès: apparet, dit Wieten, in ultimo bonis ab hac methodo meritò sperari posse. (1). Si malgré tout, il faut absolument opérer, ce même régime sera continué jusqu'à ce que tous les accidens, soit ceux de la maladie, soit ceux que l'opération entraîne, ayent cessé; & ensuite on pense à procurer une bonne suppuration & la consolidation de la plaie, pour lesquelles on prescrit le même régime que nous leur avons déjà assigné (§. 110 & suivans, & 173 & 174.) en ayant toujours égard à la structure & aux fonctions des parties lésées.

Du Trépan.

(207.) On ne sauroit trop dans l'opération de la cataracte, s'opposer à l'inflammation qui peut en être la suite, & surtout à la suppuration qui entraîneroit nécessairement la perte de l'œil; ainsi, avant de la faire on doit employer un régime capable d'empêcher non seulement l'augmentation du volume des humeurs, mais de les diminuer, de les adoucir, d'empêcher leur effervescence, tel que celui de §. 18 & suiv. lorsqu'elle est faite celui §. 107; & observer dans l'une & dans l'autre qu'il soit opposé à la cause de la maladie pour laquelle on opère, si l'on la connoît.

De la Cataracte.

(208.) Dans l'opération de la fistule lacrymale, il est toujours nécessaire avant de la faire de détruire la cause qui la produit, & de diriger le régime en conséquence, & l'opération faite, prescrire celui qui convient à une plaie qui doit suppurer — avoir été faite l'opération. (Voy. §. 113 & 173, 174.)

De la fistule lacrymale

(1) Wieten in aphor. tom. 1. pag. 419.

De la Bronchotomie.

209.) La Bronchotomie ne se fait jamais que dans les occasions les plus urgentes, c'est-à-dire, lorsque le malade est menacé d'être suffoqué, soit par une esquinancie, soit par la presence d'un corps étranger dans la trachée artère; & ces accidens ne donnent pas le tems de préparer le malade à l'opération. Nous ne devons donc en conséquence parler ni du régime qu'on doit employer lorsqu'elle est faite & qui doit toujours être relatif à la résolution (§ 107 & 108) soit pour détruire la cause ou les effets qui ont exigé qu'on opérat, soit pour prévenir ou remédier aux suites de l'opération; & lorsque toutes les accidens sont dissipés, le régime devient le même que celui d'une plaie simple dans les différens états.

De l'Oesophagotomie.

210.) L'Oesophagotomie n'exige pas moins d'être faite à l'instant; & comme cette opération intéresse entièrement la voye qui mène les alimens dans l'estomac, quand bien même l'opération n'exigeroit pas par les accidens qui peuvent en être la suite, le régime d'épreuve, la nature, ou pour mieux dire la position de la plaie, ne permettroit pas d'autre, ainsi que cela se voit; qui plus est même, je crois que dans ce cas tout aliment pris par la bouche pourroit être nuisible en ce qu'il s'opposeroit à la réunion des lèvres de la plaie, qu'il faut autant qu'il est en soi, procurer le plutôt possible. Mais faut-il pourtant donner des alimens pour soutenir les forces de la vie, & pour empêcher la dégénérescence des humeurs; & les lavemens nous fournissent le moyen d'opérer cet effet quoique d'une manière moins sûre & moins propre, puisque ce n'est point cette voye que l'est choisie la nature pour prendre des alimens.

Lavemens, Nourrissans.

211.) Quoique la matière des lavemens n'entre presque jamais dans l'état naturel la valvule de Bauhin, & que l'anatomie nous apprenne que les gros intestins ont très peu de vaisseaux lactifères, il nous paroît pas moins, ou il n'en peut pas moins passer la plus grande partie dans les secondes voyes, & par conséquent selon les propriétés dont les lavemens sont doués, ils peuvent réparer ou rafraîchir nos humeurs. je me rappelle avoir une fois, dans une colique spasmodique, avoir eu un jour fait donner vingt-six lavemens au malade sans qu'il en rendit en tout plus d'un quart d'un, & dont il reçut le plus grand soulagement sans s'apperçevoir du plus léger gonflement dans le bas-ventre. D'après cela nous devons donc attendre de bons effets des lavemens après les oesophagotomie ou tout autre cas analogue quand bien même sur ce point l'expérience ne nous en auroit pas donné les preuves & les plus convaincantes. On voit dans l'Histoire de l'Académie Royale de Chirurgie (1) deux cas où cette opération a été faite avec succès, & où on observa de ne donner au malade aucun aliment pendant cinq jours, & bien loin de s'y suppléer par des « lavemens nourrissans ». Mais on n'y parle, comme on le voit que des lavemens capables de nourrir; & je crois que ceux capables de rafraîchir, de tempérer, n'y sont pas moins nécessaires, pour suppléer aux boissons, dont on devroit faire un usage abondant, si les raisons que nous avons spécifiées ne s'y opposoient pas. je n'ai point parlé que des lavemens nourrissans dans le mémoire de M. Gattani (2), non plus que dans tous les auteurs qui en ont parlé, parce que nourrissans, nourrissans, peints, qui ne désignent que le lait, les jaunes d'oeufs, & bouillons de viande, surtout & à ces derniers j'ai voulu ajouter pour éviter la corruption vers laquelle ils ont la plus grande pente, un peu de sucre, de sucre de citron, ou quelques gouttes d'esprit de sel, & donner ensuite le précepte de faire prendre préalablement un lavement purgatif pour déterger les gros boyaux des excrémens qu'ils contiennent, afin que les lavemens nourrissans puissent être gardés plus long-tems; à quoi j'ajouterai que non-seulement pour cette raison, ce précepte doit être soigneusement observé, mais encore pour empêcher que les excrémens, s'ils restoient ne se communiquassent à ces alimens, leur nature alkaline & putrefactive, qui étant portés dans les secondes voyes, pourroient y occasionner les effets les plus dangereux. Mais au lieu de donner des lavemens aussi nourrissans, & de soutenir à eux seuls nous préférerions de faire prendre plus souvent, & de plus légers, tels que l'hydrogale la ptisane, les bouillons d'herbes, les différentes tisanes de riz, de gruau, que l'on pourroit rendre acidules avec le suc de limon, le vinaigre, &c, qui sans contredit seroient plus convenables & auroient des effets mieux marqués. Je n'entends pas ne vouloir pas qu'on en employe d'autres dans les cas d'esquinancie où il n'est pas possible de rien faire avaler au malade; je crains avec raison que s'ils étoient plus nourrissans, ils pourroient aggraver les symptômes; & nous croyons pouvoir dire la même chose concernant le régime convenable après l'oesophagotomie, où comme l'observe M. Gattani le malade n'a pas perdu beaucoup de ses forces. Si le malade se trouve resserré par la soif, comme il n'est pas possible, ou du moins prudent de la faire boire, c'est le cas de tremper sa soif, en lui faisant tenir continuellement dans la bouche une

tranches de citron, de limon ou d'orange, & de répéter souvent les lavemens dont nous venons de parler, surtout si le malade les garde long tems, & n'en rend que les plus petites portions; ce qui tout rassemblé prouve le besoin qu'ont nos fumeurs d'être renouvellés. Je crois que dans tous les cas où l'on ne peut sans danger, ou autrement bien faire avaler au malade, la méthode des lavemens, auxquels on peut donner toutes les propriétés nécessaires, est bien plus sure, & en tout préférable que celles qu'ont proposées M. M. Petit de Lettre & Ribouton, l'un à l'Académie Royale des Sciences, & l'autre à l'Académie Royale de Chirurgie, qui peuvent être suivies des accidens les plus fâcheux.

Du cancer.

(212.) L'opération du cancer à la mammelle ne doit jamais être pratiquée que lorsque l'on est assuré d'enlever la malade dans sa totalité; & pour les cas où la plaie qui reste quoique des plus grandes, & avec déperdition de beaucoup de substance ne demande pas à être traitée différemment que une autre plaie de même nature & relativement à sa, &, Voyez pour le régime il faudra se conduire en tout comme nous avons dit §. 114 & suivans; 152. 164, 172 & suivans. Mais avant d'opérer il faut y préparer le malade, & calmer autant qu'il est possible l'irritation & la douleur que le mal occasionne & employer pour y couper, le régime du §. 93.

De l'empiéme.

(213.) L'opération de l'empiéme ne se pratique que pour donner issue à un fluide quelconque contenu dans la capacité de la poitrine, & lorsqu'il met le malade dans le danger instant d'être suffoqué. Comme cette operation n'est pas le plus souvent accompagnée d'un bon succès, il faut autant que les symptomes plus ou moins presans le permettent employer les moyens capables d'aider à opérer en evacuant s'il est possible le fluide épanché par les voyes naturelles, & surtout par les urines. J'ai pu assurer avoir vû, plus de dix cas, soit hydropisie de poitrine, soit épanchemens de pus dans cette capacité où cette operation étoit indiquée, & qu'en employant les diurétiques, j'ai toujours guéri sans elle, excepté dans un seul cas où j'opérai, & le malade périt non des suites de l'opération qui ordinairement n'entraîne pas par elle même dans de bien grands dangers, mais de la maladie qui étoit une hydropisie purulente, venue à la suite d'un reflux de lait dans ce lieu. Le régime alimentaire est ici du plus grand secours & a vraiment des degrés supérieurs au régime medicamenteux. Tous les alimens & surtout les boissons qui, tous, presque tous, mais quelles soient rendues propres à l'état du mal, & contraires à la cause qui le nourrit. Mais s'ils doivent pour les cas inflammatoires être pris dans la classe des diurétiques doux, dans les chroniques on doit les prendre dans la classe des diurétiques vifs & actifs. Tous les cas d'épanchemens dans la poitrine que j'ai vû, étoient tous chroniques; & la seille & les préparations que je combinai avec les alimens, tantôt avec le lait coupé avec le quinquina §. 102, tantôt avec un bouillon un potage tantôt avec les tisanes de quelques uns des chardons, de cresson, d'asperges, & quelquefois avec du vin trempé, ou rendu medicinal, suivant les différentes circonstances, suivant les différens degrés de force, de foiblesse ou d'irritation, m'ont toujours réussi. Quant au reste du régime on peut voir ce que nous en avons dit §. 109; & si malgré tous ces moyens il faut en venir à l'opération, il faudra pour le régime, le conduire en tout de la même maniere que nous l'avons déjà dit aux articles des plaies, des ulcères & surtout de la suppuration.

De la Paracentèse.

(214.) Tout doit se conduire de la même maniere pour la paracentèse & opération de l'empiéme du bas ventre, qui ne doivent être faites que dans le même cas, & qui en tout ont entr'eux la plus parfaite analogie.

De la Hernie.

(215.) Dès qu'une hernie est accompagnée d'étranglement, elle demande du secours les plus prompts, & à peine donne-t-elle le tems, surtout lors que l'étranglement est inflammatoire d'avoir recours à d'autres moyens de guérir que à l'opération; & si elle en donne le tems, le régime que doit tenir le malade consiste dans la privation presque totale de tous alimens & des boissons antiphlogistiques dit M. Poursond, si, si utile, en général dans tous les cas inflammatoires ne peuvent être employés ici que avec beaucoup de discrétion, par la crainte de surcharger le canal intestinal. Plusieurs praticiens se contentent de faire tenir dans la bouche du malade des tranches de citron, surtout lors que les vomissemens ont commencés. Les potions huileuses ne peuvent être utiles que dans les premiers momens & dans le cas où l'accident ne seroit pas survenu quand les intestins sont encore remplis de matières, si j'ai parlé ci-devant de celles ci & des autres données à petites doses souvent répétées, seroient utiles dans les étranglemens occasionnés par l'engouement des matières, surtout si ces boissons étoient rendues incisives avec de l'esprit de sel ammoniac ou tout autre de cette nature & quelles

1) Acad. Roy. de Chir. tome II.e pag. 386.

saisir secondes par des topiques fortifians & incisifs. Mais si malgré ces secours il faut en venir à l'opération, & qu'elle ait été faite le régime doit être dirigé par l'état des parties qui ont souffert l'étranglement & par la plaie considérable qu'on a été nécessité de faire.

216. Si l'intestin qui formoit hernie, en tout ou en partie, & dont l'étranglement occasionnoit ces différens accidens, se trouve enflammé, ce régime doit être très-sévère & ne doit consister dans boissons antiphlogistiques & adoucissantes telles que les tisanes faites avec la racine de fraisier, d'oseille &c, les fleurs de guimauve, de tussilage, de pied de chat, bouillons blancs, &c, les raisins secs, le miel, l'oxymel, le petit-lait, les crèmes légères de riz, de vermicelle; les panades claires, les bouillons de jeune volaille &c, que l'on donnera fréquemment & par petites doses: potus rhidus, dit Boerrhaave, calido addito prudenter opiato (1). Je crois que le plus prudent est de ne point du tout faire usage de ces derniers à moins que des spasmes ou des douleurs vives ne le surviennent; & pour lors on pourroit donner un lavement émollient avec le syrop de Karabé, ou faire entrer le syrop dans les autres boissons.

217. Mais malgré ces secours, il arrive assez souvent que l'inflammation fait des progrès & se termine par gangrène, qu'on trouve quelquefois faite au moment de l'opération; & alors l'escarre une fois tombée, les alimens ou les excrémens viennent sortir par la plaie. C'est sans doute ici le cas du régime le plus sévère, qui plus est même ne convient que lavemens (§ 211); si ce sont les intestins grêles qui sont lésés, surtout s'ils le sont près de leur commencement afin que la consolidation puisse mieux s'en faire, soit que l'art l'opère, ou qu'on l'abandonne à la nature. Si cependant malgré tous les accidens fâcheux dont nous avons parlé, le régime trop sévère étoit continué il pourroit en résulter des inconvéniens. M. Pasquier dit M. Louis (2) le rétrécissement du canal intestinal dispose à tous les accidens mentionnés (§). Mais je ne crois pas qu'on doive entendre que des cas où l'on a été forcé d'abandonner à la nature la consolidation de l'intestin ne pensant pas qu'il puisse en être de même en suivant la méthode qui a été proposée M. Ritsch (3). Alors, tous les accidens ayant cessé, on peut donner des bouillons plus forts, des potages des crèmes de semoule, des tortes, des œufs frais, un peu de vin, au lieu que dans la convalescence des symptômes le régime doit être absolument le même que celui du paragraphe précédent; & lorsque l'on est assuré que le canal intestinal ne se rétrécit au point où la gangrène s'étoit, nous seulement les malades doivent être très-réservés sur la quantité des alimens, mais même encore pendant le reste de leur vie ils doivent observer le même régime que celui des femmes dont nous avons déjà parlé § 82: car comme le dit très bien M. Louis (4): il est très difficile de le persuader quoique de très sages hommes l'ayent avancé qu'une cicatrice obtenue par une diète rigoureuse, portée aussi loin qu'il est possible, puisse se relâcher, s'étirer & que le détroit de l'intestin s'élargisse ensuite (§) on a vu au contraire que quoique l'on eut mis en usage tous les moyens possibles pour favoriser cet élargissement les malades n'en éprouvoient pas moins, s'ils mangeoient un peu copieusement, des coliques vives, & quelque indigestion a presque la mort, après avoir rompu la cicatrice & formé dans le bas ventre un épanchement des alimens qui avoient été mis outre mesure. C'est bien, je crois, sans besoin de le dire, que le plus grand nombre des règles que nous venons de proposer peuvent ne pas être observées dans les cas où l'on laisse se former un anus artificiel.

218. Lorsque l'inflammation ni la gangrène de l'intestin ne sont pas la suite de l'étranglement, la première indication qui est à remplir, c'est de réhabiliter les fonctions des premières voyes. M. Louis en a fait connoître la nécessité en renouvellant le précepte (5) que Dionis en avoit donné le plus formellement. Les légers purgatifs que doit pour y parvenir mettre en usage n'en agiront que mieux s'ils sont secondés par un régime analogue. Ainsi les boissons dont nous avons parlé plus haut, surtout l'oxymel, le petit-lait: celles où l'on fait entrer les raisins secs, les pruneaux, les pommes &c. les bouillons d'herbes, telles que la bette, les épinards &c. me paroissent être excellens pour y coopérer.

219. Mais les doux purgatifs ne sont pas toujours suffisans, & j'aurai toujours à me repentir de n'en avoir pas mis en usage de plus énergiques que ceux que Dionis prescrit. J'ai fait l'opération de la fernie à une femme dont les premières voyes étoient remplies d'une matière grise, tenace, qui occasionnera un étranglement par engouement. Des purgatifs un peu forts auroient pu évacuer ces matières & faire cesser les accidens, tandis que l'eau de casse trop inerte, glissa pardessus, laissa ces matières après elles & la malade

(1) Boerrh. aphor. 964. (2) Acad. Chir. de Paris. tom 8 pag. 58. (3) ibid. tom 11. pag. 272. Mauvais
(4) ibid. tom 8. pag 58. (5) ibid. tom 11e pag

mourut. Je crois que dans ce cas le régime devroit aussi être plus actif, par sa qualité afin de seconder les remedes; & les alimens §. 37, seroient très appropriés si d'autres accidens qui doivent également diriger, n'y fournissoient pas des contre-indications.

(220.) Quant à la plaie elle-même, demande d'autres réflexions que celle qui survient à une plaie considérable relativement à la différence des états ci-dessus nommés, ne paroissent pas fort importantes, (§. 143 & suivans, 146 & suivans, 164 1re & suivans).

De l'hydrocele.

(221.) Quand on opere [illegible] de quelque maniere qu'on s'y prenne pour la guérir radicalement il faut nécessairement la suppuration de la tunique vaginale qui comme toutes les autres membranes ne suppure que très difficilement & est toujours accompagnée d'accidens fâcheux, comme de fievre quelquefois très considérable, d'inflammation qui n'est pas moins à craindre par la continuité des parties le propagent quelquefois jusques dans le bas ventre; & quelquefois aussi par la dégénération d'abcès ou pituiteuse du sujet, on a des peines infinies à provoquer dans cette partie la suppuration & les différens symptomes; & c'est ce dont il faut se modérer ou les appaiser après avoir mis en usage ce que j'ai dit à ce sujet à l'article de la suppuration §. 114. & suiv. duquel on passe volontiers à celui-ci, au régime de la consolidation des ulcères §. 153. 173. 174. de sorte que j'aurois peut-être ici mauvaise grace de répéter ce qu'il faut employer avant & après l'opération, parce qu'il doit être le même que celui des différentes hydropisies dont nous avons déjà parlé §. 191 & suivans & que c'est en même tems celui qui convient le mieux en toute sorte de solutions, ainsi j'avois cru devoir faire.

De l'arcocele.

(222.) La suppuration qui doit suivre l'opération du sarcocele étant quoique moindre à peu près la même que celle de l'hydrocele le régime qui lui convient doit être par conséquent à peu près égal; aussi n'en parlerois-je pas davantage.

De la Lithotomie.

(223.) Quelque opération soit avant d'être faite, soit après, demande un bon régime, c'est sans doute la lithotomie, dans quelque endroit & de quelle maniere qu'on la pratique. C'est sans contredit une des plus grandes, des plus difficiles & des plus dangereuses opérations de la Chirurgie, qui par conséquent demande toutes les fois, toute l'attention du Chirurgien & exige du malade assez de forces pour la supporter, sans en avoir trop, afin que les accidens qui l'accompagnent ordinairement soient autant qu'il est possible de moins considérables. Il arrive bien plus souvent à un calculeux de n'avoir pas assez de forces pour soutenir l'opération que d'en avoir trop parce que les souffrances continuelles & des plus grandes attaques à son état, qu'il éprouve ordinairement depuis bien long tems, ne le décident par faiblesse & avec raison ce semble à se laisser opérer doivent le jetter dans la plus grande foiblesse; & alors pour le tirer de cet état il faut le mettre à un régime capable tout à la fois & de lui redonner des forces & surtout de diminuer autant qu'il est possible la grandeur de ses souffrances, la véhémence des symptomes; sans quoi les forces ne pourroient revenir. De bons potages où l'on fait entrer l'oignon, la rave, la carotte, l'asperge, le céleri, les crêmes, les coulis, les blancs-mangers, les gelées, les bons bouillons, le lait, les oufs frais, &c, fournissent des alimens capables de restaurer & en même tems qu'ils adoucissent & communiquent aux urines leurs propriétés, portent dans les endroits où la pierre est contenue un doux mucilage qui rend les parties qu'elles touchent moins sensibles & empêchent par là le calcul de faire éprouver tous les accidens dont il est susceptible. Des boissons doivent avoir les mêmes propriétés. On doit les prendre chaudes, abondamment, & la graine de lin, les fleurs de pied de chat, de guimauve de bouillons blancs, doivent entrer dans leur composition, de même que les graines & tête de pavot, si l'on voit qu'il y ait du spasme, ou le syrop de Karabe, même de diacode; & pourquelles se portent en plus grande affluence vers les voyes urinaires, y faire entrer la rave, l'asperge, le céleri, le persil, &c; l'eau de riz d'orge miellée, le petit-lait & mieux encore l'hydrogale, y conviennent beaucoup. Je ne dois pas omettre le thé dont on a fait pour ce cas, le plus grand éloge, parce qu'il a paru avoir quelques succès, de même que de l'eau de chaux coupée avec une égale partie de lait & combinée avec le savon, dont MM. Van Swieten & de Haen (1) ont vû d'aussi bons effets, que par leur moyen, ils font tuer l'ulcère par-dessus, sinon à détruire les calculs, du moins à faire évanouir jusqu'aux moindres de leurs symptomes, jusqu'à leur moindre incommodité; & par conséquent les malades ont été dispensés de l'opération, dont la mort aut peut-être été la suite. Le premier d'eux, nommé, a aussi entre leurs mains, les meilleurs effets. Dans un de ces cas M. de Haen donnoit chaque jour au malade une once de savon de Venise & huit onces d'eau

(1) De l'eau rationn. méd. edit. pars secunda, tom. I. pag. 229 & 230.

de chair & de lait; de sorte que dans environ huit mois le malade avala de ces derniers trois mille livres pesant & dix-sept livres de savon. Si les forces étoient trop considérables, on pourroit les diminuer en employant du même régime, les alimens les plus légers ou qui fournissent des solides féculens, moins souvent & en petite quantité.

(224.) Si ce régime est trop irritant pour éviter l'opération, il a tout au moins disposé le malade à la supporter & ses suites, avec moins de danger; & lorsqu'elle est faite le régime qui lui convient est le même que celui d'une plaie grave & de ses différens accidens, si elle en est accompagnée. (Voy. § 147 & suiv; 115 & suiv; 164; 173, 174.) Mais les urines qui passent continuellement par la plaie & dans les autres endroits que le calcul a affectés par sa présence, doivent de même que la disposition calculeuse du sujet certains égards que nous allons décrire.

(225.) Si les urines des calculeux doivent être rendues mucilagineuses tandis que la présence d'une pierre les affecte par les raisons que nous en avons dites, ces mêmes raisons subsistent tout aussi fortement à l'égard aux parties entamées qu'elles l'ont pour ainsi dire continuellement. Ainsi il faudra continuer les mêmes boissons adoucissantes dont nous avons déjà parlé, tandis que la plaie sera sensible enflammée par papes ensuite aux détersives au tems de la suppuration, telles que l'eau d'orge miellée, l'eau de chaux plus ou moins forte avec le lait surtout si l'on voit encore exister des dispositions calculeuses dans le malade; & alors il faut lui faire continuer le même régime prescrit & pémultième ou tout autre analogue même après l'opération guérie. On doit avoir d'autant plus égard aux boissons que M. Bouteau croit (1) que par l'influence de leur nature & de leur quantité, l'on peut se passer des injections si recommandées, du moins le plus souvent en pareil cas; & d'ailleurs il faut bien que les boissons fassent ce que les injections ne feroient, ne pourroient même faire lorsqu'elles ne peuvent être portées jusqu'à l'endroit affecté qui les épuise.

De la fistule à l'anus.

(226.) La fistule à l'anus est ordinairement occasionnée par un vice ou acrimonie des humeurs, qu'on doit nécessairement détruire avant d'en venir à l'opération qui lui est nécessaire; & lorsqu'elle est faite, elle ne demande d'autre régime que celui qui convient à une plaie avec dépendition de substance, qui par conséquent doit suppurer & se cicatriser; mais il faut observer le plus exactement qu'il tienne le ventre libre & ne rende que les moindres excrémens possibles parce qu'ainsi qu'on le voit bien des excremens durs & copieux qui obligeroient le malade d'aller souvent ou avec peine au siége, ne pourroient que troubler ou empêcher même la guérison.

De l'amputation.

(227.) S'il n'est pas dans toutes les opérations de chirurgie de meilleur régime pour se préparer les malades que celui qui sçait les faire éviter, c'est sans doute dans les différentes amputations des membres; mais il est des cas malheureux où il n'est pas possible de les éviter; & pour lors surtout si le malade n'est pas totalement débilité le régime doit être des plus sévères, non celles des grandes opérations est toujours accompagnée de grands accidens; mais encore parce que le corps qui conserve toujours la même faculté de faire la même quantité d'humeurs qu'auparavant ne conserve pas la même faculté de les employer; & non seulement un régime exact doit être continué pendant tout le tems de la cure, relativement à ces différens états, mais même après la guérison. De cette omission on en a vu résulter les plus mauvais effets, la mort même; & je ne puis m'empêcher de me recommander avec M. de Garengeot, à celui qui vient d'être guéri d'une amputation de ne manger pas tant qu'il avoit coutume parce que n'ayant pas autant de parties à entretenir il n'a pas besoin de tant de nourriture. C'est un conseil pour cet & qui est d'autant plus intéressant pour le convalescent que sa vie en dépend: et il peut compter que s'il ne retranche ses nourritures au moins d'un quart pendant la première année, ainsi bien que les exercices violens, il périra un peu par des maladies qui proviendront de l'abondance du sang & des autres humeurs. (2). M. de Garengeot ne demande qu'une année de ce régime qui doit être celui de toute la vie. Cet auteur présumoit sans doute que dans cet espace le malade contracteroit l'habitude de n'en pas prendre davantage, de n'en plus espérer bonne; & si cela est, ce qui peut très bien être, je suis d'accord avec lui.

De l'anévrisme.

(228.) L'opération de l'anévrisme demande un régime sévère jusqu'à ce que la circulation est parfaitement rétablie. Soit dans l'artère lésée, soit dans les collatérales, c'est à dire jusqu'au moment où celles ci sont parvenues à remplacer l'artère ouverte qui vient de perdre ses fonctions. (Voy. § 70 & suiv.) & les raisons en sont si apparentes que nous croyons pouvoir les taire. Au reste le régime ne doit pas être différent d'une autre plaie & des symptômes qui l'accompagnent.

(229.) Il ne semble pas que la saignée, cette opération que par le plus grand abus, on pratique si communément

(1) Bouteau, traité des anévrismes, pag. 101. (2) Garengeot, traité des opérat. dernières pages.

De la saignée.

le commencement d'une grande inflammation, & demande un régime particulier, & diffère de celui qu'exigent les différens maux, pour la guérison desquels on la met en usage; il suffira ici d'en parler d'une manière générale. On saigne, ou pour mieux dire on ne doit saigner que dans l'inflammation ou lorsqu'il y a pléthore générale ou particulière. On ne saigne que pour diminuer le volume & la trop grande quantité du sang; mais la saignée n'a, pour cela, qu'un effet très momentané, s'il n'est soutenu par un régime exact. Il faut donc, s'il n'y a que pléthore, sans fièvre ni inflammation, que le malade après être saigné, ne fasse usage que des alimens capables de ne point trop nourrir, tels que ceux que nous avons prescrit §. 18 & suivans; & s'il y a inflammation, on suivra le régime convenable à la maladie inflammatoire qui existe, relativement à son caractère & à sa position. Il n'est guères de cas inflammatoires qui ne demande le régime du §. 107; & par ce moyen, on ne sera pas dans le cas de multiplier autant les saignées qu'on le feroit, ou qu'on le fait, parce qu'après le soulagement marqué qu'elles opèrent, on en prend occasion d'augmenter la quantité des alimens. Il en est de même de l'application des ventouses scarifiées & de l'application des sangsues.

Ventouses scarifiées, sans feu.

(230.) L'on ouvre un cautère, l'on n'applique un séton que dans les cas où il faut pratiquer une issue à des humeurs malfaisantes, & dont l'âcreté dans le corps occasionne, ou peut occasionner différens maux; & l'un & l'autre ne demandent d'autre régime que celui qui convient aux différentes affections qui les ont exigés, à moins que par eux-mêmes, ils n'occasionnent des accidens; & alors on met en usage le régime que l'espèce d'accident demande.

Des cautères & du séton.

(231.) L'application des épispastiques, & surtout des cantharides, est presque toujours accompagnée d'accidens qui leur sont propres, comme l'érétisme, la strangurie, des ardeurs d'urine, & même leur suppression auxquels il faut remédier par des amples boissons calmantes, adoucissantes & diurétiques, telles que le petit lait, les émulsions, l'eau de poulet, nitrée, &c; & pour alimens on ne prescrira que des crèmes de riz, de gruau, les panades, les purées, les coulis, &c, auxquels on donne plus ou moins de consistance suivant l'exigence des cas.

Des Vesicatoires.

(232.) S'il est permis de donner à un quelqu'un, une maladie que peut-être il n'auroit jamais, & qui peut lui donner la mort au moment où l'on le rend malade, tandis qu'à peine l'en sentiroit il en l'ayant tout naturellement, si cette maladie est si naturelle, dans un tems plus favorable; l'inoculation de la petite Vérole me paroît un moyen très efficace pour opérer cet effet. Mais si des raisons telles que le goût de la nouveauté, l'envie de paroître singulier, d'en imposer au public par une vaine ostentation, le préjugé, j'oserai même plus, l'appât du gain, &c, nous obligent à donner la petite Vérole; tâchons au moins de prévenir ses mauvais effets, en employant un régime doux, peu nourrissant, tempérant, rafraîchissant, antiphlogistique, antiseptique; (Voy. §. 184 & suiv.) & par tous les autres moyens que nous connoîtrons, capables d'arrêter les progrès funestes du Venin que nous faisons couler dans les Veines des infortunés qui l'exposent à mourir par la seule crainte d'être malades. Sic breviter recensui rationes quæ me permovebant ut tertiam meam Variolarum insitionem suaserim. (1)

De l'inoculation.

(233.) Quoique l'accouchement soit purement une opération de la nature il n'en demande pas moins toute notre attention, soit dans ce qui la précède, soit dans ce qui l'accompagne, soit dans ce qui la suit.

De l'accouchement.

(234.) A peine une femme est-elle grosse que par son état elle devient sujette à une infinité de maux, par la révolution naturelle que le corps en prouve. Les regles, cette excrétion nécessaire pour que la femme se soutienne en santé, pendant tout le tems auquel elle doit y être sujette, se suppriment nécessairement & occasionnent tous les symptômes de la pléthore; d'où naissent les spasmes, surtout de l'estomac, & de là en partie le dérangement des digestions, le dégoût, la perte de l'appétit, ou sa dépravation; les nausées, les vomissemens, les lassitudes, l'oppression, les toux, &c; & par le dérangement & la gêne de la circulation, qui s'accroît à mesure que la grossesse avance vers la fin de son terme, les varices, les hémorroïdes, l'œdématie des extrémités inférieures, & quelquefois

accidens

(1) Voltaire in oper. tom 5. pag. 137.

même les hémorragies du nez, de la matrice, les crachemens de sang, & surtout l'avortement dans tous les tems de la grossesse.

(235) Le plus grand nombre des femmes éviteroient certainement presque tous ces accidens, ou du moins s'ils survenoient, seroient ils beaucoup moindres, si dès le premier moment qu'elles se reconnoissent ou se soupçonnent grosses, elles se mettoient en tout au régime que nous avons décrit §. 18 & suivans, & qui convient à toutes les propriétés, pour rare qu'en soit quelques unes que nous venons de détailler, & que dans cette occasion épigne de lui le grand Boerrhaave pour les prévenir, ou pour mieux dire pour les faire évanouir lorsqu'ils sont survenus: tunica dit il (1) victus tenuis ..... potus levis admodum profunde

Régime

Mais ce n'est pas ainsi que le Vulgaire, qui ne fait porter de jugement que d'après ses sens matériels, se comporte. Le nouvel être, dit il, a besoin d'être nourri pour croître; & en conséquence une femme s'efforce de manger le double de son ordinaire, parce qu'elle croit en avoir le plus pressant besoin, au lieu de se rétrancher une partie des alimens qu'elle auroit précédemment pour sa nourriture. Si elles suivoient exactement ce precepte elles nous éviteroient la peine de donner la solution du problème qui demande si l'on doit permettre aux femmes grosses d'agoutés, de faire usage des alimens que leur appétit dépravé leur fait désirer, & que le Vulgaire réputé insalubres, parce qu'il les croit (tels) & envie, pour me servir du terme reçu par le public, ne m'ont jamais paru, du moins dans le plus grand nombre des cas, qu'un besoin réel, occasionnées par les mauvais sucs contenus dans l'estomac & qui étoient le résultat des mauvaises digestions; & d'après cela l'on ne doit point être surpris, si par exemple, l'acide domine dans ces mauvais sucs, qu'une femme appete ardemment des fruits crus, du vinaigre, de la salade &c. & réciproquement pour des alcalis, lorsque l'acide y est prédominant. Je puis assurer n'avoir jamais repenti de ma condescendance à laisser une femme satisfaire son appétit; je ne me suis jamais opposé qu'à l'espèce où elle auroit pu donner, ce qu'un général le Lapse se trouve le plus porté à faire. J'avois pour guide, avant que mon expérience m'eut éclairé, & j'ai toujours approuvé avec lui que "les alimens, quoique moins bons, dont les femmes grosses usent avec appétit, sont préférables aux autres meilleurs, dont elles n'useroient qu'avec répugnance" (2) parce que sans doute ceux ci ne sont dans ce cas meilleurs qu'en apparence, & que les premiers, malgré nos sens, sont les meilleurs en effet. Je n'aurois peut être pas, imbu de préjugés contraires, suivi Mauriceau avec autant de sécurité que je le faisois, si l'autorité de M. Levret & son opinion sur celle de Mauriceau, ne m'eut très rassuré, ou me prêtant son secours. Qu'on veuille bien observer que je ne parle qu'en général. J'ai tout comme les autres rencontré plus d'une fois de ces dispositions particulières de ces tempéramens gatés, où l'on ne peut rien comprendre, dont le goût dépravé connoit des phénomènes inexplicables; & plus souvent encore de ces caractères vraiment de femme, qui dans leur régime, comme en toute autre chose, n'agissoient que par un esprit de contradiction; mais ceci est très hors de la règle & ne doit par conséquent (pas) nous occuper.

(236) Mais bien souvent ce n'est pas la pléthore qui occasionne le plus grand nombre de ces accidens, ou du moins elle est dégénérée; c'est bien plutôt la foiblesse, une vraye débilité; & pour lors, il faut diriger le régime relativement au tempérament aux forces, à l'habitude & aux causes qui l'ont provoquée. L'état de grossesse ne doit alors inspirer notre attention que pour la faire parvenir à son terme; ce qu'on ne peut faire qu'en détruisant tout ce qui pourroit y mettre obstacle. J'ai vû beaucoup de femmes grosses, affectés de différens maux très dangereux; je les ai toujours traités à ménager pour ainsi dire de la grossesse & j'ai presque toujours eu du succès, tandis que pour l'avoir trop occupée, d'autres ont été beaucoup plus malheureuses.

(237) Parmi les accidens de la grossesse l'hémorragie de la matrice & l'avortement qui en est malheureusement trop souvent la suite, sont sans contredit les plus fâcheux. Nous n'entrerons ici dans aucun détail concernant le régime convenable pour l'hémorragie relative qui arrive dans la grossesse; celui dont nous avons parlé §. 158, étant très exactement le même, nous y renvoyons.

pertes

(238) Quoique à la rigueur l'on puisse appeller avortement tout accouchement prématuré il est pourtant reçu, & faisable tit avec raison de ne donner ce nom qu'à ceux qui arrivent dans des tems où les organes du fœtus ne sont pas assez formés pour qu'il puisse vivre: ainsi l'on appelle avortement la sortie du fœtus hors de la matrice, depuis la conception jusqu'au septième mois révolu, parce qu'après ce tems le fœtus est vivace.

Avortement

(1) Boerrh. aphor. 1299. (2) Levret Art des accouch. aphor. de Maurice. pag 429.

(239.) L'avortement arrivant toujours contre le vœu de la nature, il ne peut être provoqué que par une cause violente, soit une maladie dangereuse, soit une chute, un coup, une passion trop vive, &c; le régime doit être dirigé par la nature de la cause qui l'occasionne & par l'état des forces; si c'est une maladie, le régime sera autant salai qui lui convient, mais devenu plus sévère. Si c'est une cause extérieure, il faudra mettre en usage celui §160. & si au contraire il arrive, ce qui est ordinaire, que pour opérer le décollement & la sortie du placenta, il faille que la nature établisse une vraye suppuration dans le fond ou tout autre point de la paroi intérieure de la matrice, c'est le cas d'employer suivant les différentes circonstances, le régime §113 & suivans.

(240.) Nous avons encore à parler des fausses grossesses, qui sont occasionnées ou par de lait, ou par de l'eau, ou par une production naturelle dégénérée contenues dans la capacité de la matrice; & qui dans leur traitement demandent un régime pour chacune d'elles relativement à la matière qui les forme.

Fausses grossesses

(241.) Dans tous les cas de fausses grossesses occasionnées par de lait ou de l'eau contenues dans la capacité de la matrice, les règles, si elles surviennent, n'ont toujours paru dans leur autre cas, la meilleure remède, & les malades en ont toujours obtenu la guérison, non pas toutefois sans récidive; mais plus ou moins répétée, jusqu'à ce que les règles avoient un tout repris leur état naturel. Nous ne pouvons pas entrer dans un bien grand détail sur la quantité des alimens qu'il faut donner aux malades de cette espèce, parce que cela dépend des différentes circonstances toujours variées, jamais les mêmes, en un mot des différentes complications qui les accompagnent; mais quant à la qualité il ne devroient pas être différens de ceux relatifs aux autres maladies de ce genre tels que ceux prescrits §101. & suivans, si comme il arrive ordinairement l'épaisseur de quelque acrimonie ne les accompagna pas; & dans ce dernier cas, il faut employer des alimens capables de coopérer à sa destruction, en même tems que la maladie principale. je me suis très bien trouvé dans tous les cas semblables que j'ai vu, de faire entrer dans les boissons, la scille & les différentes préparations; & une fois où la soif étoit dévorante, l'esprit de soufre dans la tisane ou dans l'eau pure produisit l'effet le mieux marqué, en faisant évanouir & la soif, & la maladie principale, qui étoit une tympanite utérine, laquelle à la vérité revint peu de tems après, mais moins volumineuse, sans ne dis paroître totalement qu'à l'apparition des règles. J'observerai en passant, que les mêmes remèdes & le même régime de l'hydropisie sont le plus souvent pour ne pas dire toujours, les mêmes qu'il faut employer pour provoquer ces règles supprimées. Il en sera sans doute surpris de ce que nous ne donnons pas pour la tympanite un régime différent de celui de l'hydropisie; mais quand bien même sur ce point nous serons discordant avec les meilleurs auteurs, ce qui n'est pas, nous pouvons assurer que notre pratique nous a montré qu'ils devoient être également les mêmes.

Tympanite Hydropisie Uterine.

(242.) Le régime de la grossesse (§235) doit autant être celui de la môle & de faux germe pendant tout le tems de leur existence dans la matrice, parce qu'ils font éprouver à peu près les mêmes symptômes; à moins que des circonstances que je ne connois pas, n'exigent qu'on travaille à provoquer leur expulsion, dont on doit toujours laisser le soin à la nature, s'il ne survient pas d'hémorragie, parce qu'en tentant la nature, nos efforts restent toujours presqu'inutiles ou deviennent dangereux. Mais si malgré ces raisons on devoit passer outre le régime qui convient en ce cas ne peut être celui du § précédent; & lorsque d'une manière ou d'autre l'expulsion est faite, il faut avoir recours au régime de l'avortement (§239), parce qu'elle est toujours accompagnée des mêmes symptômes, des mêmes accidens, des mêmes circonstances.

La Môle & le faux germe

(243.) Le travail de l'enfantement est quelquefois si court qu'on n'a pas le tems de penser à donner des alimens à la malade; mais ces cas ne sont malheureusement pas les plus ordinaires; & alors les alimens qu'on donne doivent pour leurs qualités & pour leur quantité, être dirigés par l'état des forces de la malade & la nature du travail. Si les forces sont bonnes, il est nécessaire que de tems en tems en rafraîchissant la masse des humeurs, afin qu'elles ne dégénèrent pas par la trop grande action des solides; & l'eau panée, l'eau de gruau ou de cheudent, tisane, l'eau pure sont suffisantes; le bouillon, les crèmes légères, les gelées, un peu de vin avec de l'eau quelquefois même pur à plus ou moins grandes doses, & plus ou moins souvent répétées, selon les différentes circonstances, lorsque par la longueur

Pendant le travail

ACADEMIE NATIONALE

& la force du travail, les forces s'affoiblissent & deviennent de plus en plus débiles; mais dans tous ces cas, il faut bien se garder de donner des alimens solides, dont la digestion ne pourroit se faire, & qui par conséquent deviendroient très nuisibles par les accidens qu'ils pourroient produire, & comme le recommande Mauriceau (a) de ne faire user d'aucun aliment ni boisson qui puissent trop échauffer; & ajoutera-je avec M. Levret (a), c'est contre quoi on ne sçauroit que trop souvent faire attention, ainsi bien instruit sur ce point que l'étoit Mauriceau. D. il faut s'opposer de toutes ses forces, quoi qu'on abreuve quelque fois continuellement, comme on le fait les femmes en travail de cette liqueur forte & spiritueuse, &c; parce qu'en portant la fougue dans les humeurs & causant une action très vive dans les solides, l'accouchement, tout non seulement en devient plus laborieux, mais encore par la trop grande débilité qui en est une suite instante; sans compter les maladies inflammatoires de tout genre dont il devient souvent le germe, & qui portent le plus grand désordre dans les suites de la couche.

Pendant la couche.

(244) Une femme nouvellement accouchée, a vraiment dans le cas d'une fonte bléssé, mais plus ou moins selon que l'accouchement a été plus ou moins laborieux: Et en effet les efforts violens que les parties qui servoient de passage à l'enfant ont été obligées de faire; la violente extension à laquelle elles ont dû se prêter, celles qui doivent lui livrer passage; l'arrêt nécessaire des liqueurs par le défaut de circulation dans ces parties, & forment une vraye contusion plus ou moins considérable, & qui relativement à sa nature demande le même régime (Voy. §166); & je puis assurer qu'un grand nombre de femmes ont eu à se répenter de ne l'avoir pas observé, par les accidens qui sont survenus, tels que la fièvre, l'inflammation, la suppression des lochies, &c, qu'auroit si je ne me trompe pû prévenir, ou tout au moins rendre moindres. Mais ce régime doit être plus ou moins exact selon les différens symptomes qui existent, & selon les différentes circonstances: car comme le dit très bien M. Levret (b) (on ne doit point traiter celles qui allaitent comme celles qui n'allaitent pas) On ne doit point refuser des alimens solides à une femme en couche qui doit nourrir, si son appétit le demande: mais ces alimens doivent être adoucissans, tempérans & de facile digestion, tels que de bons potages; les cremes de riz, de gruau, les panades, ces coulis au bouillon de viande; un peu de pain avec des confitures; un peu de vieux avec beaucoup d'eau à ses repas; & de l'eau pure, de l'eau panée, d'orge, de riz, de chiendent &c, pour boisson ordinaire; en observant de ne donner des uns & des autres qu'en petite quantité à la fois, qu'on répète plus ou moins souvent selon le besoin comme par la présence de la faim & de la soif; & ce régime doit être exactement observé pendant tout le tems que les accidens fâcheux qui accompagnent assez ordinairement les suites de couche ne soient plus à craindre, ce qui va à peu près jusqu'au huit ou dixième jour, pour celles qui allaitent, je le répète; & ensuite on peut permettre des alimens plus forts, tels que les blancs de volaille, & ensuite d'autres viandes, en observant que la malade ne parvienne que graduellement à prendre les mêmes alimens & en même quantité qu'auparavant & qui lui sont nécessaires, pour sa nourriture. Revenue à l'état de santé quelque soit son régime doive être plus scrupuleux qu'au tems des couches, il ne doit pas moins être en tout tems analogue, pour que du chyle que les alimens fournissent, il en résulte un bon lait. Ce n'est qu'un lait nourrissant dénué surtout de toute acreté qui peut donner une bonne constitution à un enfant. Ce sont ou n'en peut pas douter des vices du lait que nous tenons pour ordinaire, dès le plus bas âge, ces tempéramens débiles, source de cette infinité de maux qui nous conduisent prématurément au tombeau, après nous avoir fait traîner la vie la plus languissante. Rien de plus propre à imprégner le lait des plus mauvaises qualités, que l'usage du vin, du caffé, des liqueurs fortes, des différentes épices, des viandes grasses, ragoutées, salées, les patisseries, &c, qu'une nourrice, pour ne pas dire toute personne doit éviter avec le plus grand soin, pour des raisons si claires & si connues qu'il n'est pas besoin d'en faire le détail. Rien n'est aussi plus ordinaire que d'entendre dire qu'une femme qui nourrit a besoin de manger pour deux, & qu'en conséquence elle est nécessitée de se gorger de fe bourrer, pour ainsi dire à chaque repas souvent répété; & ce préjugé que trop souvent un goût décidé détermine à suivre a été jusqu'à séparer de l'espèce de plusieurs qui ne doutoient en rien que d'une excessive quantité d'alimens grossiers, il n'en pût résulter qu'une indigestion, ou un chyle mal élaboré très dépravé, très incapable tout au moins & de nourrir le corps & de fournir un bon lait. Sans contredit une femme qui nourrit a besoin d'une nourriture plus abondante, parce qu'elle fait de plus grandes pertes; mais son appétit non épuisé qui doit toujours la conduire, & je n'ai jamais vû que de le lui laisser suivre, il ne fait rien résulter que de salutaire. Cette dernière assertion semble être en contradiction à celle posée plus haut lorsque le régime fixe que nous venons d'observer dans les huit ou dix premiers jours de la couche; mais entre l'état de la femme qui l'exige alors, elle ne le paroîtra qu'à ceux qui ignorent qu'alors premiers jours de la naissance un enfant n'a pas besoin d'une bien grande

Si la femme nourrit.

Pendant qu'elle nourrit.

(a) Levret art. des accouchemens page 455. (2) idem, ibidem. (b) idem, nos. 154. & 82.).

grande nourriture ; & ce qui autrefois encore le prouve le plus évidemment, c'est l'état de sommeil où un enfant se trouve plongé pendant tout ce tems, & qu'il seroit tout au moins absurde d'interrompre, pour le forcer à prendre une nourriture dont il ne sent nullement le besoin.

De l'enfant vert malade.

(245.) Comme le lait est presque le seul aliment dont on use & dont on doive faire usage aux enfans nouveaux nés, après avoir fait observer qu'à cet âge les différens maux dont ils sont affectés, ne leur viennent presque toujours que de la mauvaise qualité du lait qu'ils prennent & que le mauvais régime de la nourrice rend tel, nous dirons que lorsqu'un enfant est malade il faut mettre la nourrice au même régime que nous venons de prescrire, & si le cas l'exige rendre le lait plus fort ou plus foible en lui augmentant ou diminuant la quantité des alimens plus forts ou plus légers, qui plus est même le rendre médicamenteux en faisant faire à la nourrice les mêmes remèdes qu'on feroit à l'enfant si cela étoit possible. Pour prouver ce que nous venons d'avancer, il est inutile d'observer que le lait est le produit du chyle & qu'il en conserve toutes les qualités. Ainsi tout ce qui peut communiquer au lait toutes les qualités qu'on veut, on peut le rendre plus fortifiant, plus nourrissant, plus échauffant même ; & par conséquent plus léger, plus tempérant, plus rafraîchissant, &c. Nous finirons cet article en observant que lorsqu'un enfant est affecté d'une de ces maladies dont nous avons traité dans le cours de cet essai, étant toujours la même par sa nature, elles exigent le même régime ; l'état d'enfance seul y porte des différences qu'on peut voir § 75.

Si la femme ne nourrit pas.

(246.) Il en est bien autrement du régime qu'il faut employer pour une femme en couche qui ne nourrit pas. Pour celle ci, il doit être des plus légers, afin qu'il ne se forme que la moindre quantité de lait possible, & en même tems d'évacuer autant qu'on peut par les différentes opérations, celle qui malopère tout se fera formée. Ainsi dès le premier moment de la couche jusqu'à celui où on l'a fait totalement disparoître le lait, & qu'on n'a plus rien à craindre de lui, à moins que la débilité n'exige autrement, l'on ne doit permettre à la malade aucun aliment nourrissant, pas même du bouillon à moins qu'il ne soit très léger, mais seulement d'une boisson abondante, diurétique & légèrement glaudeuse telle par exemple que la tisane faite avec les racines de fraisier, de persil, de fougère mâle, de quelques uns des glaudons, & selon les différens degrés d'irritation, de foiblesse ou de force, aiguisée avec le sel de duobus, qui outre sa propriété diurétique, propre à celle d'empêcher le lait de prendre aucune mauvaise tournure ; & que je me persuade, qu'il m'a fait perdre de la dire avec le célèbre M. Levret (que je dois à ce médicament, pour la plus grande partie, la simplicité des suites de couche que je dirige) & je puis assurer n'avoir vû arriver aucun ou presqu'aucun accident à toutes les femmes, qui après leurs couches se sont laissées conduire ainsi que je viens de le dire. Je pense d'après ce que je crois avoir vû, que M. Levret a un peu trop de condescendance, en permettant deux soupes par jour, excepté celle de la montée du lait aux mammelles ; ce qui ne peut avoir lieu que dans quelques cas particuliers que je présume sans les avoir vûs.

Des dépots laiteux.

(247.) Mais lorsque ce régime n'est pas exactement suivi, ou, ce qui peut très bien arriver, que des circonstances particulières l'empêchent d'avoir son effet, il arrive que le lait s'arrête dans les mammelles, s'y dégénère, y forme des dépots qui prennent différentes tournures ; on dresse un plan dans la masse générale des humeurs, d'où il se porte sur les différentes parties du corps & y occasionne une pépinière de maux, selon la tournure qu'il y prend, ou selon la manière dont les parties qu'il prend pour siège sont susceptibles d'être affectées. « L'observation, dit le célèbre M. Buzot (1), nous a encore appris que le lait étoit sujet à se cailler dans le corps de la femme, ou à se faire des fausses routes, en pénétrant dans des endroits où naturellement il ne doit point se porter. Pour concevoir, poursuit il, comment le lait peut se cailler dans le corps de la femme, il suffit de faire attention à la nature du lait qui fait qu'il se caille de lui même par le développement de l'acide caséeux qu'il contient, s'il est arrêté dans un lieu chaud, ou par le mélange de quelqu'acide étranger..... On ne concevra pas peut être, ajoute t'il, si aisément comment le lait peut se faire des fausses routes, & s'infiltrer dans les vaisseaux qui n'étoient point destinés, par la nature à le recevoir. Mais on ne pourra pas en douter après une foule d'observations qui attestent la vérité de ce fait, & par conséquent la possibilité de cette infiltration ». Il rapporte en conséquence une foule de faits qui prouvent non seulement que le lait stagnant dans le sein peut y occasionner des tumeurs de toute espèce ; mais que repris dans le torrent de la circulation & porté par lui dans les différentes parties du corps, il y forme des maux de tout genre : à la tête il a provoqué l'apoplexie, la manie ; à la poitrine, des péripneumonies, des pleurésies, l'asthme, au bas ventre, des obstructions, des engorgemens inflammatoires, chroniques, de toute espèce, des dévoyemens, &c. ; sur les extrémités des infiltrations, des tumeurs ; à la peau des exanthèmes

(1) Buzot traité des accouchemens

&c. S'il en étoit besoin je pourrois joindre mes observations aux siennes. J'ai vû le lait dans une grossesse occasionner une vraye fièvre maligne; en pareil cas, je l'ai vu porter sur l'estomac & produire des vomissemens qui quelquefois ont fait dévenir colliquatifs. J'ai vû provoquer une vraye léthargie qui dura quatre jours, & pour la vaincre il fallut employer tous les secours; mais les evacuans, je veux dire les purgatifs forts furent les seuls efficaces; j'ai vu produire l'épilepsie qui repugna tous les secours; la péripneumonie; rendre une des ovaires monstrueux; des infiltrations, des tumeurs aux extrémités des expectorations; & je vois en ce moment une femme qui crache du lait presque tel qu'il doit être naturellement. Dans la crainte de me tromper j'ai examiné à plusieurs reprises & le plus attentivement; & si mes sens ne m'ont point trompé, c'est du lait, du pur lait qu'elle crache. Ce n'est point ici le lieu de détailler tous les signes qui font connoître les différens maux que le lait provoque. Mais il faut nécessairement consulter sur ce point, les ouvrages de ces hommes célèbres, MM. Buzot & Levret, heureusement nés pour le bien de l'humanité, qui en ont parlé les premiers, & qui quoiqu'on en dise en nous donnant la connoissance de cette nouvelle classe de maladies, ont en l'éclaircissant éclairé, épuré cette matière, ont tout au moins fourni tous les moyens capables de l'épuiser.

(248.) Dans ces différentes circonstances, le régime doit être toujours dirigé par la nature de la maladie que le lait occasionne, & par la véhémence des symptômes qui l'accompagnent; mais il faut en même tems que tout dans les alimens & les différentes boissons conspire à rendre fluide le lait stagnant & l'exciter à s'évacuer par l'opération qui paroîtra la plus favorable, c'est à dire que la nature indiquera vouloir prendre de préférence. La voye des urines est celle que la nature m'a paru prendre le plus souvent & c'est en effet celle qui exige le moins d'efforts, & qui par conséquent affoiblit le moins; & dans ce cas la tisane que nous avons prescrit plus haut, (§ 246.), ou tout autre analogue est la boisson dont le malade doit faire un copieux usage; si c'est la voye des sueurs, il faut employer celle, où entre la racine de scorsonnere, de bardane, &c; & si ce sont les selles, celles où entreront les chicoracées, la racine de patience sauvage, &c. sera très convenable, mais il faut avoir l'attention de faire entrer dans toutes ces boissons le sel de Duobus, ou toute autre analogue, qui dans tous les cas augmente la transpiration, en combattant ou détruisant les acides & en rend aussi le lait plus fluide. M. Levret recommande aussi d'après les bons succès qu'il en a eu le sel alcali de tartre qu'il donne dans l'eau distillée de pariétaire édulcorée avec le sirop des cinq racines. je me recommande pas moins de faire entrer le tartre stibié à petite dose dans la tisane. M. Buzot le recommande aussi; & j'en ai vu de bons effets toutes les fois que le lait a pris la voye des selles pour s'évacuer. Quant à la quantité des alimens nourrissans, elle doit être dirigée par la nature de la maladie & l'état des forces du malade; mais on doit toujours se rappeller qu'on a à résoudre une humeur en stagnation, & qu'afin qu'elle puisse se faire, il faut ainsi que nous l'avons déjà dit (§ 107.) que la masse générale des humeurs soit diminuée au point d'avoir besoin pour acquérir le volume qu'elle doit avoir naturellement, de humeur arrêtée & devenue comme étrangère. D'après cela, nous croyons inutile de dire que si la maladie est inflammatoire le régime doit être plus exact que si elle est chronique; qu'ici comme dans tous les autres cas, le régime doit être analogue & dirigé par la nature des symptômes; que si la maladie se termine d'une manière quelconque, par exemple par la suppuration il doit être exactement le même que celui de cette terminaison relativement à sa nature diverse, &c. (Voy. § 113 & suiv.) en observant toujours de combattre en même tems la nature de l'humeur peccante, en donnant des bouillons de viande plus ou moins forts, des potages, des gelées, &c. dans la préparation desquels, on doit faire entrer la rave, la carotte, le navet, le poireau, le céleri, le persil, le cerfeuil, &c, qui ont la propriété de rendre nos humeurs plus fluides, de les exciter à rentrer dans le torrent de la circulation, de les aider à en prendre l'issue, & en même tems de combattre l'acidité. j'ajouterai en finissant cet article que j'ai vû une diarrhée laiteuse devenir colliquative, & que rien ne put arrêter qu'une décoction de quinquina pour boisson, donnée à petite dose, souvent répétée & entrecoupée par de petites prises d'un fort bouillon de viande, d'un peu de gelée, & quelquefois de l'eau de riz torréfié, & cuite, avec un peu de sucre, lorsque le malade répugnoit à la boisson ordinaire. Mais il faut bien se garder d'arrêter cette espèce de flux, toujours salutaire, il faut même le seconder, lorsqu'il n'est pas colliquatif.

(249.) Il est une foule d'autres maux qui quoique des suites de couches ne demandent pas que nous nous en occupions ici, parce que ces maladies, telle que les pertes de sang, l'inflammation, la suppuration de la matrice &c, ne demandent pas par elles mêmes d'être traitées différemment en tout que si elles arrivoient hors ce tems de toute autre manière, & en tout autre endroit. Nous nous contenterons d'observer ici que dans ces circonstances il faut employer un régime relatif au cas qui se présente, & dont nous avons suffisamment parlé

Autres Maladies.

parlé aux §§ 66, 89, 113 & suivans 158 &c ; mais de maniere qu'il empêche autant qu'il est possible que le lait en prenant une mauvaise tournure ne provoque des maux qui viennent compliquer celui-ci. (Voyez § precedent) & si malgré tout on ne peut l'empêcher employer un régime également propre aux uns & aux autres.

Opération Cesarienne.

(250.) Ce seroit ici le lieu de parler du régime convenable à l'opération cesarienne ; & n'est qu'une plaie des plus considérables à la verité, mais que l'Art pratique, & qui par conséquent si elle l'est autant n'est au moins pas plus dangereuse qu'une pareille plaie faite par accident, & ne demande que le même régime relativement à la nature, aux accidens qui l'accompagnent & aux différens états qu'elle doit parcourir. (Voyez § 147 & suivans) Nous n'en parlerons donc pas davantage pour passer au plus vite, au régime qu'il faut mettre en usage dans la convalescence des maux en général, dont nous avons parlé dans cet espace trop long sans doute, si nous n'avions pas rempli notre but : aussi allons nous terminer.

(251.) La convalescence est cet état intermédiaire de la maladie à la santé. Dans cet état ni l'une ni l'autre n'existent, qui plus est même, l'on est plus près de la maladie que de la santé, puisqu'on n'a que le plus léger pas à faire pour revenir malade, & que les plus grandes précautions sont à prendre, & le plus longuement pour que la bonne santé puisse se recouvrer. La convalescence est un état de foiblesse & de débilité qui demande toute notre attention, afin de réhabiliter les forces que la maladie a fait perdre. Ce sera sans contredit que de bons alimens qui peuvent rétablir les forces du corps dans leur intégrité ; mais il est un mode pour en faire dans ce cas un usage salutaire, & sans lequel ils en deviendroient plûtôt pernicieux qu'utiles. Nous l'avons déjà dit, & nous allons le répeter, qu'afin que les alimens puissent nous nourrir & réparer les pertes que nous avons faites, il est absolument nécessaire qu'ils s'assimilent, qu'ils deviennent semblables à nos humeurs, pour ne faire avec elles qu'un même corps & pour ces réintegrer soit dans la quantité, soit dans les qualités qui leur sont nécessaires, & qu'elles avoient perdues. Mais pour que les alimens que nous prenons puissent acquérir toutes les qualités que nous venons d'exiger d'eux, ils doivent éprouver auparavant une préparation aux dépens de nous mêmes ; ils doivent être digérés ; sans quoi ils ne feroient operer que le contraire du bon effet qu'ils doivent avoir. L'on sçait que la digestion s'opere dans les premieres voyes & principalement dans l'estomac ; que ce dernier organe en est le principal agent, que placé au centre du corps, il réfléchit pour ainsi dire toutes les sensations agréables ou desagréables qui nous affectent, & que pour l'ordinaire il est affecté en proportion & de la même maniere dont le reste du corps est affecté : ceci est susceptible de démonstration intuitive. L'estomac est donc, lorsqu'il n'est pas affecté lui-même, fort ou foible, en raison de la force ou de foiblesse du corps. Il est donc indubitable d'après ce principe, posé que l'estomac ne pouvant bien operer ses fonctions à la suite d'une maladie, à raison de sa foiblesse, les alimens qu'on prend pour lors, doivent être de facile digestion & pris en petite quantité à la fois. Le lait, les œufs frais, les bons potages où l'on peut faire entrer la carotte, le navet, la chicorée, le cerfeuil, le persil, l'oignon, le poireau, l'oseille, les différentes espeçes, quelques sels d'épicerie comme la canelle, la muscade, le girofle, &c ; les blancs de volailles & de perdrix, rotis & donnés à froid, le bon pain, quelque peu de bon vin ; le tout, je le répete donné à petites doses, souvent répetées, sont les seuls alimens qu'on puisse permettre & encore graduellement, au commencement de la convalescence ; mais à mesure qu'elle fait des progrès vers la santé, & qu'en conséquence les forces s'élevent, on peut permettre à la fois une plus grande quantité d'alimens un peu plus solides, tels que le veau, le mouton, rotis ou grillés, un peu épicés, même ragoutés, mais qu'ils n'ayent rien de gras ni de fastidieux. Je ne parle pas ici des différentes crêmes, purées, coulis, &c, que peuvent nous fournir les différens légumes farineux, non plus que des poissons, qui pour être bien nourrissans exigent d'être pris en grande quantité, & ne pourroient par conséquent être digérés par un estomac débile, qui le moins qu'il soit surcharge, en pareille occurrence jette tout le corps dans l'angoisse & l'anxiété, ainsi qu'un chacun peut l'avoir éprouvé, si jamais il a été malade, & que dans la convalescence il se soit trop livré à son appétit, toujours vorace lorsqu'il ne reste de la maladie que la foiblesse & la déperdition de substance qu'elle a occasionnée. Le meilleur moyen que j'ay trouvé pour empêcher les convalescens de trop manger & d'amuser leur appétit, c'est de leur faire macher le plus long-tems possible, les alimens qui en sont susceptibles ; & ils y trouvent le double avantage de ne point trop manger, & en même tems de rendre les alimens de la plus aisée digestion. Ce n'est cependant pas qu'il n'en coûte beaucoup pour s'astreindre à une pareille attention, lorsque la faim nous presse nous devorons pour ainsi dire, & malgré nous, les alimens, sans être mâchés, les engloutissent dans l'estomac. Nous observerons en finissant que ne nous étant pas possible de donner des régles certaines, soit pour la quantité, soit pour les qualités des alimens pour tous les cas en particulier de la convalescence, le régime doit être dirigé par la nature de la constitution du malade & de la maladie passée : au tems & à la saisons ; à l'état de force ou de foiblesse qui reste, &c, dont nous ne parlerons pas davantage pour ne pas nous répeter. Ce régime nous paroît en tout convenir aux maladies chroniques, mais qu'on ait égard à toutes les observations que nous venons de faire, ou que dans le cours de cet espace nous avons déjà faites, & aux différentes acrimonies qui les ont occasionnées ou qui les compliquent.

(252.)

(252) Quoique dans tout le cours de cet éloge nous nous soyons toujours servi du mot régime nous n'avons cependant voulu lui faire signifier que ce que les auteurs entendent par Victus ratio ainsi que l'on peut s'en appercevoir. Nous aurions pû donner à cet éloge une théorie plus brillante & plus étendue sur la nature des alimens, sur leur maniere d'agir &c; Mais l'Academie semble nous l'avoir proscrit puisque le programme ne l'exige pas; & d'ailleurs nous croyons que les auteurs du memoire qui remporta le prix de 1775 ont rempli cet objet d'une maniere satisfaisante. Nous nous en sommes tenus à la lettre du programme qui est d'exposer les régles diététiques relatives aux alimens dans les maladies physiques.

Non ea quidem medicamenta atque victus rationem omittit.

"Ceux que nous médecinons ne sont pierres, bois, boüe ni cuir, mais l'œuvre de "Dieu, d'espece bien tendre, mienne & grandement précieuse, en quoi la santé "est facilement, mais bien perilleuse en sorte qu'on souvent on termine à la mort en "plusieurs, & principalement en ceux qui ont nature subtile.